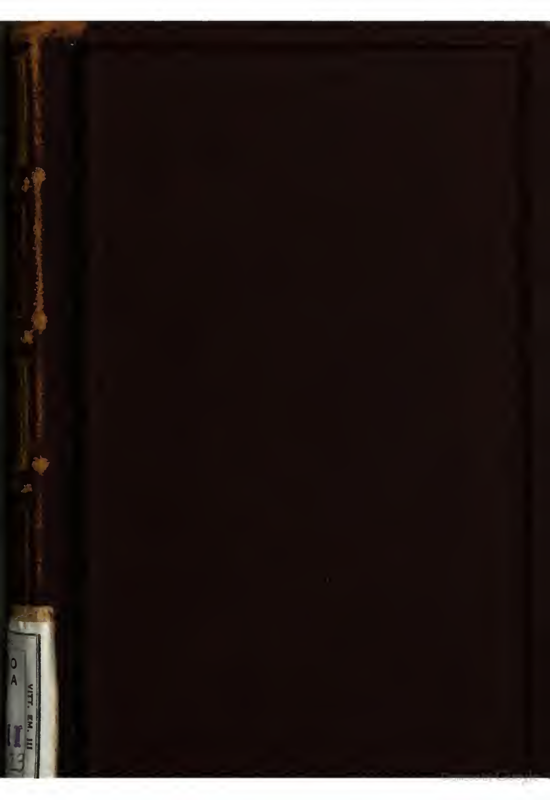
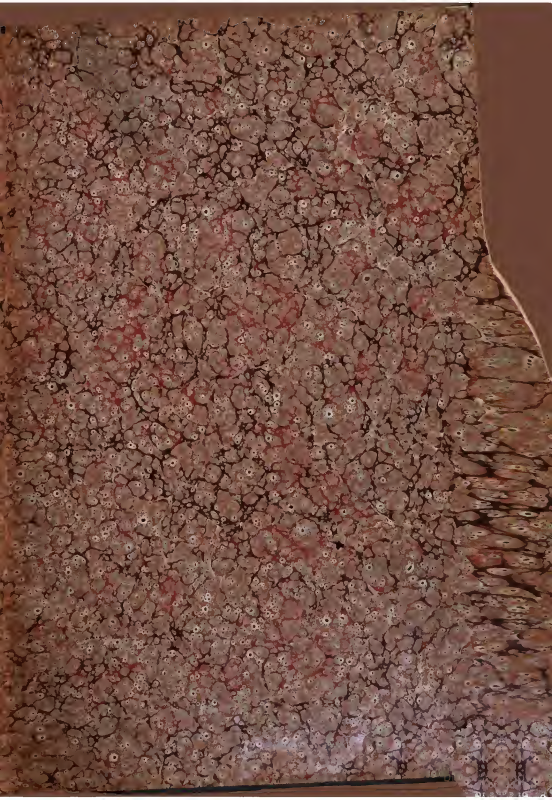
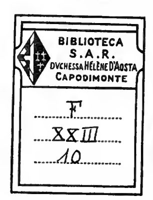

VITT. EM. III


GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN.DNI
EX LIBRIS
MCMV




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
F
XXIII
10

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

COMEDIES.

TOME SEIZIEME.





RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME VINGT-TROISIEME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.

M. DCCCIV.

LES
MOEURS DU TEMS,
COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE SAURIN,

Représentée pour la premiere fois
le 22 décembre 1760.

ACTEURS.

GÉRONTE, riche financier, pere de Julie.
LA COMTESSE, sœur de Géronte.
JULIE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
DORANTE.
DUMONT, intendant du Marquis.
FINETTE, suivante de la Comtesse.
UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La scene est dans la maison de campagne de Géronte, à quelque distance de Paris.

LES
MOEURS DU TEMS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CIDALISE.

DORANTE.

Mais, madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Géronte m'amene à sa maison de campagne : il me laisse espérer qu'il me donnera Julie ; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour!

CIDALISE.

Monsieur le Baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie !... On donne ici ce soir un grand bal masqué : il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que

je sache... Je suis au désespoir!... Ah! ma chere Cidalise!

CIDALISE.

Plus j'y rêve et plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée: je l'ai bien vu.

DORANTE.

Que dites-vous, madame? Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Il est bien question de cela! Croyez-vous que pour épouser cette enfant-là, ce soit à elle qu'il importe de plaire?

DORANTE.

Eh! à qui donc, je vous prie?

CIDALISE.

A qui, monsieur? à son pere; et bien plus encore à la Comtesse sa tante, qui gouverne tout ici, et mene par le nez son bon homme de frere.

DORANTE.

Eh! madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions...

CIDALISE.

Politesses... attentions! Cela suffit-il pour plaire aux gens? Ne savez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs

ridicules, caresser leurs travers? Je vous avois pourtant bien mis au fait. Je vous avois dit que le pere de Julie, riche financier, faute d'esprit, se piquoit de bon sens; qu'il se miroit sans cesse dans son opulence, et croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du monde; et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle these que le mérite et les talens sont préférables à la richesse, et vous lui soutenez en face cette absurdité! Est-ce là se conduire?

DORANTE.

Mais, madame, le contraire est si révoltant que...

CIDALISE.

Bon! révoltant!... on le sait bien; mais est-ce là une raison?

DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

CIDALISE.

Eh! dans quel monde avez-vous donc vécu? Cela s'apprend tout seul. Autre tort. Monsieur Géronte, sans faire cas des talens, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés: c'est son Barême en fait d'esprit, qui lui fournit des jugemens tout faits, et le met en état de parler à tort et à travers de tout ce qui paroît.

DORANTE.

Quoi! ce petit monsieur qui donne ses décisions pour des oracles?

CIDALISE.

Il est celui de monsieur Géronte, qu'il a pris pour le héros de ses vers. On vous les montre, ces vers, qui de monsieur Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'état, et vous n'applaudissez pas de toutes vos forces!

DORANTE.

J'ai eu l'honnêteté de ne rien dire.

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la Comtesse.

DORANTE.

En quoi donc?

CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et sur-tout à médire de monsieur son frere, qu'elle traite de petit bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous seroit parti de là pour renchérir sur les médisances de la Comtesse, ou

du moins il y auroit applaudi. Point du tout; vous osez la contredire, vous faites le bon homme, vous défendez contre elle toute la terre! Il n'y a pas jusqu'à son frere dont vous vous établissez le protecteur; et ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu vis-à-vis du frere les gens de mérite et à talens, vous défendez vis-à-vis de la sœur les gens de finance!

DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très estimables, et que du ridicule de quelques uns il n'en faut point faire le ridicule de tous. Aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer. Une infinité de sots par nature se font méchans par air. S'il faut médire pour plaire à la Comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité.

CIDALISE.

Oh! la probité! si c'étoit y manquer que de médire, et même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, monsieur. A quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, madame; mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis...

CIDALISE.

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoît pas?

DORANTE.

Fort bien; mais...

CIDALISE.

Voyez le Marquis, votre cousin: peut-on mieux prendre qu'il l'a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est homme de cour. Est-il avec la Comtesse? le mal qu'il dit du frere assaisonne les louanges qu'il donne à la sœur; il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste, magnifique et mesquin à la fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec monsieur Géronte? «Voilà « une bonne tête, dit-il en lui frappant sur « l'épaule!... Vous ne vous êtes pas amusé à la « à la bagatelle; vous avez fait votre chemin! « Qu'est-ce que tout l'esprit du monde au prix de « ce bon sens-là? Ma foi! près de vous et de vos « semblables tous nos prétendus esprits ne sont « que des sots! Les gens comme vous, ajoute-t-il, « sont bien nécessaires à un état; ils en font le « soutien et la ressource». Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de province; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh ! quel peut être son objet ? Le Marquis vous aime ; il a le bonheur de vous plaire ; votre mariage est presque conclu.

CIDALISE.

Ah ! Dorante, vous me voyez outrée contre lui ; et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, madame ?... le Marquis ? Il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même ; s'il avoit des desseins sur Julie ? non qu'il en soit amoureux ; mais ce mariage rétabliroit ses affaires, et paieroit ses dettes. Ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

DORANTE.

Vous penseriez...

CIDALISE.

Je vous ai dit que la Comtesse avoit tout pouvoir sur son frere. Si par hasard il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissemens qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon homme.

DORANTE.

Eh bien ! madame ?

CIDALISE.

Eh bien! monsieur, je soupçonne que la Comtesse, pour m'enlever le Marquis, lui fait épouser sa niece. La Comtesse n'est pas délicate!

DORANTE.

Quoi! cette femme qui vous accable d'amitié?...

CIDALISE.

J'en ai été quelque tems la dupe; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances, et qu'elle ne m'a engagée à venir ici avec elle que pour approcher d'elle le Marquis. Mettez-vous bien dans la tête, Baron, que les femmes ne s'aiment guere, et qu'en particulier la Comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce Marquis, madame, est-il possible que vous l'aimiez avez la connoissance que vous avez de son caractere? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas?

CIDALISE.

Ah! Dorante, que n'en puis-je douter! Vous avouerai-je ma foiblesse? je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui: persuadée qu'il m'aimoit, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissoient que des graces. Je suis presque sûre que si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me condui-

sent souvent à vouloir me vaincre. Je crois quelquefois y être parvenue. Il paroît; toutes ces idées s'effacent, mes réflexions s'évanouissent; je je ne sens plus que mon amour pour lui... Je suis désespérée!

DORANTE.

Ah! madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis; et le Marquis...

CIDALISE.

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe!... Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le Marquis et la Comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris... Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sais: ma sotte timidité...

CIDALISE.

Votre timidité, Dorante?... Tenez, monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; et avec cela le moindre fat est fait pour vous éclipser. Votre timidité? Eh mais! vous n'avez aucun des vices à la mode... Une chose me rassure: Julie sort du couvent; c'est la nature encore dans toute sa simplicité... Mais je la vois qui vient vers nous. Elle a un livre à la main, et rêve profondément... Tenez-vous un peu à l'écart. (*Dorante s'éloigne un peu.*)

SCENE II.

JULIE, CIDALISE, DORANTE, *à l'écart.*

(*Julie arrive en rêvant, tenant un livre qu'elle regarde avec des yeux distraits, et elle vient se heurter contre Cidalise.*)

JULIE, *avec étonnement.*

Ah!... Quoi! madame, c'est vous?

CIDALISE.

Oui, ma chere enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois, en vérité, pas vue, madame.

CIDALISE.

Je le crois bien: vous rêviez si profondément; et je gagerois bien que ce n'étoit pas votre livre qui vous faisoit rêver.

JULIE.

Mon livre?... je ne l'ai pas ouvert... J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh bien! ma chere Julie, sans savoir quel livre c'est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Eh! de quoi donc, madame?

CIDALISE.

Oh ! de quoi ?... de la seule chose qui occupe les filles de votre âge. L'on ne voit, l'on n'entend qu'elle ; on ne lit qu'elle ; on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche ; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cessse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

JULIE.

Eh mais !... tenez, madame... c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin !

CIDALISE.

Et vous un certain regard tendre !... et je lis dans ce regard.

JULIE, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, madame ?

CIDALISE.

J'y lis, mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je rêvois au Marquis, madame.

CIDALISE, *vivement.*

Au Marquis ?... Vous plairoit-il, mademoiselle ?

JULIE.

Oh! non... il se plaît tant à lui-même; mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui. « C'est, m'a-« t-elle dit, un homme qui n'épousera point sa « femme pour l'aimer, et qui lui laissera toute la « liberté qui convient... » Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante et moi nous nous servons de la même langue, et la plupart du tems je ne l'entends pas. D'où vient cela, madame? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce monsieur le Marquis; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

CIDALISE, *à part.*

Mes soupçons étoient fondés. (*à Julie.*) Eh! quel est votre dessein?

JULIE.

Mais vous-même, madame, vous êtes mon amie; que me conseillez-vous?

CIDALISE.

Mais, mademoiselle, c'est selon. Si, par exemple, vous vouliez suivre la mode?

JULIE.

La mode?... Je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer? est-ce que le cœur suit la mode?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh ! bien, cette mode-là ne me vaut rien. Je sens que j'ai un cœur, moi.

CIDALISE.

Oui, fort bien !... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hein?... Cet autre cœur ne seroit-il pas celui de Dorante?... Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

JULIE.

Je ne sais, madame; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... j'ai du plaisir à le voir... et si je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas, comme le Marquis, pour ne pas m'aimer.

DORANTE, *à Julie, en se jetant à ses pieds.*

Non, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie; je le jure à vos pieds.

JULIE, *à part.*

Ah! ciel! (*à Dorante.*) Quoi! vous nous écoutiez, Dorante? (*à Cidalise.*) Quoi! madame, c'est vous?...

CIDALISE.

Je vous ai joué là un tour bien sanglant! (*à Dorante.*) Faites ma paix avec mademoiselle, Dorante. (*elle sort, et Dorante se releve.*)

SCENE III.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

Pardonnez, mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentimens. Le véritable amour est toujours rempli de crainte. Le mien n'a jamais osé s'expliquer qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire... Ah! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour et de reconnoissance!

JULIE.

De la reconnoissance? Vous ne m'en devez point, Dorante: si je vous aime, je n'y ai point eu de part; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jetant de nouveau à ses pieds.*

Ah! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DORANTE, JULIE.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

Courage ! mon petit parent ; il me semble que tes affaires ne vont pas mal.

JULIE, *à part, faisant un cri, et se retirant.*

Ah !...

SCENE V.

LE MARQUIS, DORANTE.

DORANTE.

Vous voyez, Marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes. J'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie ; mais son pere m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'alarmer. D'où naît ce changement? La Comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frere ; vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir. D'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespere?

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! Baron, tu prends un ton bien sérieux !

Il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne !

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer. Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

Trésor inestimable ! t'arracher la vie ! Voilà de grands mots ! et ce ton pathétique que tu y joins... Sais-tu qu'avec le titre suranné de baron tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, et qu'il n'y a pas jusqu'aux *especes* qui te trouveront très ridicule? je te le dis en ami, mon pauvre Baron, très ridicule !

DORANTE.

Eh ! par quelle raison, je vous prie? Quoi donc ! l'amour...

LE MARQUIS.

L'amour ! l'amour ! Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci. On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez vous-même, monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus

agréables, dont Moliere, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh! mais, ton vieux Moliere, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses pieces?

DORANTE.

Oh! non; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée. Le rire est devenu bourgeois. On raille, on persiffle; mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre. Je t'avertis pourtant en bon parent que ce n'est pas là le moyen de réussir, sur-tout auprès de la Comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse!

DORANTE.

Oh! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis : une femme charmante!

DORANTE.

A la bonne heure, Marquis; mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi, et qu'elle eût surtout, comme sa tante, le bon air de veiller pour

veiller. Hier un grand cavagnol; aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon triste Baron?

DORANTE.

Comment! que m'importe?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui. On ne s'en gêne point. La femme aime à veiller. Eh bien! le mari va se coucher. Il se trouve toujours quelqu'un de poli qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, Marquis; vous êtes à la cour, et vous avez le ton excellent. Pour moi, qui renonce à l'un et à l'autre, j'espere que si ma femme avoit ce travers, je saurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme? Eh bien! voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point.

DORANTE.

Laissons ce persiflage, et revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres gens légers et brillans, qui vous en piquez du moins, on ne

peut rien suivre. Répondez-moi nettement : voulez-vous me servir ? dois-je compter sur vous ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air...

LE MARQUIS.

Veux-tu que je me donne au diable ?

DORANTE.

Non... Mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire de ma part qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime ; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, monsieur le Marquis... Sans adieu. (*il sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, Baron !... Mais je commencerai toujours par épouser, moi... Ils sont excellens, ces messieurs de province ! Parbleu ! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi, j'ai des dettes... (*appercevant monsieur Dumont.*) Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir. Mons Dumont, mon intendant : un frip-

pon qui me vend au poids de l'or mon propre argent, et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires. J'aimerois presque autant avoir un honnête homme!

SCENE VII.

LE MARQUIS, M. DUMONT.

LE MARQUIS.

Eh bien! monsieur, aurai-je de l'argent?

M. DUMONT.

Oui, monsieur le Marquis, vous en aurez; mais...

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes un homme charmant, adorable!

M. DUMONT, *tirant de sa poche un papier et le lui présentant.*

Il faut auparavant signer ce papier: c'est une délégation sur...

LE MARQUIS, *signant sans lire.*

Fort bien, fort bien!

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à monsieur le Marquis qu'il se ruine, et que s'il ne met ordre à ses affaires...

LE MARQUIS.

Ah! monsieur l'honnête homme, volez-moi,

pillez-moi, cela est dans l'ordre; mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances. Je ne vous en fais pas, moi; et je crois cependant que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner ce n'est pas vous, mons Dumont?

M. DUMONT.

Monsieur le Marquis plaisante; mais on a une conscience, et...

LE MARQUIS.

Une conscience? Là, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons Dumont. La conscience d'un intendant!

M. DUMONT.

Eh! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh! çà, monsieur l'intendant, mettez la main sur la vôtre, puisque vous en avez une, et convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires?... Mais, parbleu! laissez-moi du moins la satisfaction de me ruiner gaiement, et sans y penser.

M. DUMONT.

Ma foi! monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là?

M. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience, ce seroient des plaintes perdues; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie... Il me semble que c'est assez bien s'exécuter?

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise...

LE MARQUIS.

Et si j'épousois la fille de ce logis, la petite Julie? Hein?

M. DUMONT.

Quoi! monsieur le Marquis?...

LE MARQUIS.

Motus! La chose n'est pas encore sûre; et jusqu'à ce qu'elle soit faite le secret est nécessaire... Je veux à tout évènement ménager Cidalise. (*il tire sa montre.*) Il est près de cinq heures: il doit être jour chez la Comtesse... Bon jour, monsieur Dumont: dites à mes créanciers que s'ils me fâchent, je resterai garçon. (*M. Dumont sort.*)

SCENE VIII.

LA COMTESSE, *en peignoir, suivie de trois laquais*, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Ah! vous voilà, Marquis. (*à deux de ses laquais.*) Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette. (*au troisieme laquais.*) Et vous, Comtois, faites descendre mes femmes. Il fait dans ma chambre une fumée odieuse; et je vais me coiffer ici pour le bal. (*au Marquis.*) Enfin cet éternel Baron, en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi! madame, je n'en sais trop rien. Ces petits provinciaux ont un amour bien tenace. Il m'a tenu tantôt des propos, que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait. (*les deux laquais placent la toilette et puis se retirent.*)

LA COMTESSE.

Franchement, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit cousin. Ma niece eût été très malheureuse avec lui : c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore; c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma niece ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât? C'est un enfant; cela ne sait pas encore les usages. Vous les lui apprendrez, Marquis... N'allez pas l'aimer, au moins?

LE MARQUIS.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Oh! je sais bien à qui je la donne. Le bon homme de pere fait des difficultés; mais on saura le réduire... Avouez, Marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise? J'en suis comblée!... A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise. Elle part dans un moment pour Paris... Mais dites-donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode? Qu'y trouviez-vous donc tous de si ravissant?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des graces: ce ne sont que des mines; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Une femme qui joue le sentiment, comme si l'on y croyoit encore; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes

moralités, et fait un étalage de vertu... dont on n'est point la dupe.

LE MARQUIS.

Ah ! pour cet article, Comtesse...

LA COMTESSE.

Mais vous la défendez cruellement, monsieur!

SCENE IX.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Bon jour, reine! Tenez, nous parlions de vous, le Marquis et moi, et nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Oui, beaucoup.

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*

Écoutez, je vous en crois tous deux fort capables!

LE MARQUIS, *se récriant.*

Ah!

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très capables!

SCENE X.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE, *et qui lui apporte un domino.*

CIDALISE, *à la Comtesse, en jetant les yeux sur le domino qu'on étale sur une chaise, près de la toilette.*

Vous avez là un joli domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant!... Oh! çà, je vous demande pardon, madame; mais je ne puis m'arrêter. Mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir?... nous quitter si vîte... mais j'en suis furieuse!

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE.

Et ce pauvre Marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, madame; il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie!... Moi qui suis votre amie.

CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter au moins, vous le devez.

CIDALISE.

J'y compte aussi comme je le dois, madame... Laissez-moi aller, de grace!

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez?

CIDALISE.

Je vous en prie. (*à part.*) Les voilà bien dans l'erreur. Allons vîte nous habiller pour le bal.

(*elle sort.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Voilà une petite personne bien complètement ridicule!... Vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis?

LE MARQUIS.

Moi, point... Elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE.

Cela vous excuse, j'en conviens... Mais voici le pere de Julie: laissez-moi avec lui; je vais le mettre à la raison. Vous rentrerez dans quelques instans. (*le Marquis sort et salue Géronte qui entre.*)

SCENE XII.

GERONTE, LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Géronte, en se mettant à sa toilette.*

Eh bien! monsieur, tout est-il prêt pour le bal?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dépense; mais, en vérité, ma sœur, je voudrois bien que pour l'intérêt de votre santé vous prissiez des plaisirs moins fatigans. Dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil...

LA COMTESSE.

Eh fi! monsieur, c'est un plaisir ignoble! Le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais voilà qui est bien écrit, au moins! Vous lisez donc quelquefois, monsieur? Vraiment, j'en suis ravie! Je croyois votre bibliotheque un meuble de parade... Oh! vous feriez mieux de consulter les gens de goût. Le Marquis, par exemple. Il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux; qu'une jolie femme l'est sur-tout aux lumieres; et qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connois des femmes qui...

LA COMTESSE.

Oui, des especes. La petite Bélise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement. Je fus obligée d'en sortir à minuit, et d'aller avec le Marquis chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh! il a comme vous la fureur de veiller, le Marquis... Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Dorante?

GÉRONTE.

Je sais comme vous qu'il a des façons de penser très extraordinaires, et qu'il soutient des theses...

LA COMTESSE.

Dorante, monsieur?

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Dorante!

GÉRONTE.

J'avoue...

LA COMTESSE.

Allez, allez, monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre Marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un régiment; bien venu partout Apellez-vous cela rien?

GÉRONTE.

A-peu-près. Tout cela bien additionné, ne fait souvent en somme que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, monsieur, le mérite de la naissance...

GÉRONTE.

L'argent, morbleu! l'argent; voilà ce que j'appelle du mérite, moi: je veux un mérite qui rapporte. Dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! fi, l'horreur!

GÉRONTE.

Mon dieu, ma sœur, parceque vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens: je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parceque nous sommes des sots. Cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE, *d'un air imposant.*

Laissons cela, monsieur, et revenons au Mar-

quis. C'est un homme qui vous convient pour gendre.

GÉRONTE.

Mais...

LA COMTESSE, *en bâillant.*

Oh! ça, monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs? Vous êtes d'une contradiction...

GÉRONTE.

Non, non, ma sœur, non.

LA COMTESSE.

Ah! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité... ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté...

GÉRONTE.

Pardon, ma sœur! Voilà qui est fait; le Marquis sera mon gendre... Il faudroit pourtant savoir si ma fille...

LA COMTESSE.

Votre fille, monsieur, est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GÉRONTE.

On pourroit...

LA COMTESSE.

Le Marquis est en passe de tout; il y a même un duché dans sa maison, et qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur pour vous que votre fille eût le tabouret?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi!

LA COMTESSE.

Ailleurs... En vérité, monsieur, vous vous servez de termes...

GÉRONTE.

Bon! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, GERONTE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur le Marquis, vous venez à propos. Voici le pere de Julie qui agrée votre recherche, et s'en tient fort honoré.

GÉRONTE, *au Marquis.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur, qui...

LA COMTESSE.

Oh! des complimens! de l'ennui. (*à Géronte.*)

Allez, monsieur, allez présenter monsieur le Marquis à Julie; cela vaudra mieux que tous les complimens du monde. (*Géronte sort et emmene le Marquis.*)

SCENE XIV.

LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Finette.*

Ces petits bourgeois ont des idées bien étranges!... Mais parlons de quelque chose qui soit plus agréable... Ne le trouves-tu pas charmant, Finette?

FINETTE.

Qui, madame?

LA COMTESSE.

Le Marquis... Mais c'est un homme unique!

FINETTE.

Je vois, madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire..

LA COMTESSE.

Assurément! (*tout en causant la toilette va son train.*) Voilà une boucle qui tombe; relevez-la... Son air m'enchante, son ton, ses manieres. C'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi, madame, je n'entends rien à cet honneur-là ; il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes dames. Quant au Marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit : il vous plaît ; et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie ! comme vous mettez cette plume... Eh ! qu'en dit-on, je vous prie, mademoiselle ? Parlez ; je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, madame ; on dit que ce n'est qu'un fat mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela ?... Vous m'assommez la tête... Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que de son côté, avec de l'esprit et des graces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi ! madame...

LA COMTESSE, *en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être entourée d'une foule d'adorateurs dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard ?

Une coquette est la reine du monde: d'un coup-d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité, et sans le cœur, madame...

LA COMTESSE.

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette?

FINETTE.

Mais vous aimez le Marquis?

LA COMTESSE.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalise!

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie? Mais si elle vengeoit Cidalise? si Julie alloit plaire au Marquis?

LA COMTESSE, *en se donnant des graces.*

Julie? Un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un?

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre et plaît. On ne peut disconvenir qu'elle soit charmante?

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Charmante?... Donnez-moi d'autre rouge; celui-là est pâle comme la mort.

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde.

LA COMTESSE, *en mettant du rouge.*

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche?

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint?

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade.

FINETTE.

Tous les traits?

LA COMTESSE.

Sont bien si l'on veut; mais l'ensemble!

FINETTE.

Un caractere naïf et vrai.

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

SCENE XV.

LA COMTESSE, JULIE, *en habit de bal,* UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Ah! vous voilà, Julie? vous venez me faire

voir votre habit de bal?... Fort bien!... il vous sied à merveille! (*à part.*) Quel air gauche!

JULIE.

Oh! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tante! (*à Julie.*) Eh! qu'y a-t-il, mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur; on n'y peut employer trop d'art et de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante. Mon pere me donne au Marquis. Il vient de me le déclarer, et de me présenter à ce Marquis, qui m'a parlé d'un ton... d'un air!... En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grace à mon pere et à moi.

LA COMTESSE.

Au moins, mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur: avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens; et c'est bien en manquer que de dédaigner par orgueil des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, mademoiselle, ignorance des choses du monde. C'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le Marquis en état de figurer suivant son rang: il vous met, lui, à portée de briller dans une sphere qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée; vous irez à la cour: voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc, mademoiselle! Pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie? (*à Finette en se levant de sa toilette.*) Allons, Finette, venez me passer mon domino. (*elle sort avec Finette et son autre femme.*)

JULIE, *seule.*

Ma tante a beau dire: être femme de qualité, vivre à la cour, cela n'est point le bonheur... « Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie »? dit-elle: comme s'il y avoit là quelque chose pour le cœur!...

SCENE XVI.

DORANTE, *en domino et masqué,* JULIE.

JULIE, *à part, en voyant entrer un masque qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*

Mais qui est ce masque? (*reconnoissant Dorante qui ôte son masque.*) Ah! c'est vous, Dorante. (*à part.*) C'est à présent que le cœur me bat. (*à Dorante, qu'elle voit en colere.*) Qui cherchez-vous donc avec cet air furieux?

DORANTE.

Qui je cherche, mademoiselle?... On vous donne au Marquis, et j'ai un compliment à lui faire!... Ah! Julie, je n'espere qu'en vous! Je meurs si vous m'abandonnez!

JULIE.

Calmez-vous, Dorante; vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah! mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime, c'est le vôtre. Si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir; mais vous voir indignement sacrifiée!... Non.

JULIE.

Tranquillisez-vous encore une fois, et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne

plutôt que d'être au Marquis. Je me jetterai aux pieds de mon pere : il m'aime... (*entendant venir quelqu'un.*) Mais on vient; modérez-vous, de grace! et rentrons dans la salle du bal, concerter ensemble nos mesures. (*elle sort avec Dorante.*)

SCENE XVII.

GÉRONTE.

Ce Marquis ne plaît pas à ma fille... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise!... C'est une chose singuliere que les femmes, et cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre? elles se mettent à pleurer. On tient bon; elles sanglotent... Si on ne se rend pas, ce sont des évanouissemens, des vapeurs! On a beau avoir raison et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire ce qu'elles ont résolu... Après tout, le Marquis est un homme de la cour; ma fille sera présentée: elle peut un jour avoir le tabouret... Cela est bien flatteur!... Oui; la Comtesse le dit, et il faut bien que cela soit puisque la plupart de mes confreres marient ainsi leurs filles. (*écoutant.*) J'entends les violons... Actuellement le bal est en train... Ma foi! c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons de notre

mieux sur ce sofa. (*il se jette dans un coin sur un sofa.*)

SCENE XVIII.

CIDALISE, *en domino et tenant son masque à la main;* GERONTE, *sur le sofa, et peu après* LE MARQUIS.

CIDALISE, *à part.*

Le Marquis me suit. Il me croit à Paris. J'ai le même domino que la Comtesse. Il me prend pour elle: sachons s'il me trahit. (*elle met son masque.*)

LE MARQUIS, *à Cidalise qu'il prend pour la Comtesse.*

Je vous cherchois, Comtesse. Je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante. J'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *contrefaisant la voix de la Comtesse.*

Que vous importe?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie. C'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom et ma livrée; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et moi. Quant au beau-pere,

c'est un intendant que je prends, et un intendant d'espece nouvelle.

GÉRONTE, *à part, sur le sofa.*

Un intendant? Oui-dà! Ecoutons. (*il feint de dormir.*)

LE MARQUIS.

D'ordinaire nos intendans nous ruinent; et je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... Mais...

CIDALISE, *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie! Le traître!

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Eh bien! mais?...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait. Géronte n'a consenti qu'avec peine; et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez vous-même quelque chose qui vous arrête; et que Cidalise vous tient encore au cœur?

LE MARQUIS.

Cidalise!... Ah! vous plaisantez, Comtesse!

CIDALISE.

Non. Toute sa rivale que je suis, je l'estime, et...

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! Comtesse, encore un coup, vous voulez rire? Une petite minaudiere qui a la prétention du sentiment; de l'affectation au lieu de graces; du jargon au lieu d'esprit. Vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt, et combien vous et moi l'avons chamarrée de ridicules?

CIDALISE, *à part.*

L'abominable homme!... Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, *à part, reconnoissant Cidalise.*

C'est la voix de Cidalise, ô ciel!... Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main; et vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée?

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus long-tems... Belle Cidalise, cessez de feindre; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi! monsieur le Marquis?...

LE MARQUIS.

Oui, madame. Pour vous punir de votre méfiance j'ai feint de vous prendre pour la Comtesse; mais quelle différence! Elle a bien quelque chose de votre taille et de votre voix, mais cette grace

toute particuliere, mais cette façon noble de se présenter !... (*en ce moment la Comtesse arrive, masquée et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et elle s'approche doucement d'elle et du Marquis.*)

SCENE XIX.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, GERONTE, *sur le sofa.*

CIDALISE, *à part, en appercevant entrer la Comtesse.*

Bon ! voilà la Comtesse... Le hasard est heureux !... (*au Marquis.*) On ne peut nier, monsieur le Marquis, que la Comtesse n'ait des charmes ?

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut tout au plus se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, *à part.*

Est-ce de moi qu'il parle ?

CIDALISE, *au Marquis, en le faisant regarder du côté opposé à celui par lequel la Comtesse est entrée.*

N'ai-je pas entendu quelque bruit ?... (*le Marquis regarde au fond du théâtre, et pendant ce tems-là Cidalise substitue la Comtesse à sa place, puis elle se cache derriere le Marquis.*)

CIDALISE, *bas, à la Comtesse.*

A vous le dé, Comtesse.

LE MARQUIS, *se retournant, à la Comtesse, qu'il prend pour Cidalise.*

Il n'y a personne... Que disiez-vous de la Comtesse?

LA COMTESSE, *contrefaisant la voix de Cidalise.*

Mais je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parcequ'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit.

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas. Pour moi je n'ai vu à la Comtesse que des airs et des prétentions. Joignez-y le ridicule de traiter Géronte de petit bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frere, et ses vapeurs de commande, que ce benêt de frere prend pour bonnes!

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS, *à part et étonné.*

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes !

CIDALISE, *au Marquis, en passant de l'autre côté et le tirant par la manche.*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithete de ma part ; mais je m'en tiens au mépris.

GÉRONTE, *se levant de dessus le sofa et s'avançant, au Marquis.*

Et moi, qui étois dans ce coin d'où j'ai tout entendu, trouvez bon, monsieur le Marquis, que je me joigne à ces dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre intendant. Je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous !

SCENE XX.

GERONTE, LA COMTESSE, CIDALISE, DORANTE, LE MARQUIS, JULIE.

JULIE, *à Géronte en se jetant à ses pieds, avec Dorante.*

Souffrez, mon pere, que Dorante et moi nous embrassions vos génoux !

GÉRONTE, *la relevant ainsi que Dorante.*

Levez-vous, ma fille. Embrassez-moi, Dorante: vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *en se retirant.*

Monsieur... je vous baise les mains. (*il sort.*)

DORANTE, *à Géronte.*

Ah! monsieur, quelles graces!...

JULIE, *à Géronte.*

Ah! mon pere, quels remerciemens!...

GÉRONTE, *à la Comtesse.*

Eh bien! ma sœur, vous voyez que j'avois raison?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur: mariez votre fille avec Dorante. J'abjure à jamais le Marquis et ses semblables.

GÉRONTE.

C'est bien dit... Continuons le bal... Je n'aime pas la danse; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de Marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti. (*à Julie et à Dorante.*) Et vous, mes enfans, donnez-vous la main, et aimez-vous bien tous deux en dépit de la mode et des mœurs du tems.

FIN DES MOEURS DU TEMS.

EXAMEN

DES MŒURS DU TEMS.

Le titre de cette piece promet beaucoup; on est tout étonné de n'y trouver que des esquisses de portrait. L'auteur cependant est excusable jusqu'à un certain point de n'avoir pas donné plus de force et de coloris à ses tableaux; l'obligation d'être vrai lui interdisoit presque toutes les ressources de l'ancienne comédie. A l'époque où il composa cette piece, tous les états étoient confondus; il n'y avoit plus de différence dans le ton des différentes sociétés; la noblesse avoit perdu sa dignité, la bourgeoisie sa bonhommie; l'uniformité d'un jargon plein d'affectation donnoit la même physionomie à ceux que nos mœurs et nos institutions avoient jusqu'alors distingués: le champ de la comédie étoit dont très resserré.

Saurin paroît avoir fort bien jugé cette époque. Le sentiment qui domine dans sa piece est l'égoïme: aucun rôle n'a l'énergie que donne la franchise du caractere ou des passions; il y a plutôt de la bassesse que du ridicule; et tout cela est couvert par un enjouement souvent forcé, qui passoit alors pour du bon ton.

Le grand mérite de cette piece est de rendre avec beaucoup de vérité le jargon du tems; jargon presque

oublié aujourd'hui, et qui n'a dû sa naissance qu'au goût le plus dépravé : il est assez curieux de remarquer les innovations qui furent faites dans le langage pendant ce siecle qui se vantoit de tout perfectionner. Quand on vouloit parler d'un homme qui joignoit au défaut d'esprit de grandes prétentions, on ne disoit plus que c'étoit un sot; on l'appeloit *une espece :* une femme se plaignoit-elle de la fumée, elle ne disoit plus que cette fumée l'incommodoit, elle s'écrioit qu'il faisoit *une fumée odieuse:* pour exprimer que l'on avoit de la joie, il auroit été trop commun de se servir de l'expression naturelle, on disoit qu'on étoit *comblé;* parloit-on d'un plaisir insipide, on l'appeloit *un plaisir ignoble:* une femme s'attristant de sa trop grande sensibilité, soutenoit que *ses nerfs étoient des cheveux:* on ne disoit plus qu'une personne avoit beaucoup de ridicules, on disoit qu'elle en étoit *chamarrée.* Nous nous étendrions trop si nous voulions rappeler tout ce néologisme qui succéda, dans le 18e siecle, au ton naturel et noble de la bonne société du siecle précédent. Saurin a très bien saisi cette espece de ridicule; sans y mettre trop d'affectation il a rassemblé avec beaucoup d'adresse toutes ces expressions qui étoient alors généralement admises.

Lui-même cependant est tombé quelquefois dans le défaut dont il se moque si agréablement. On peut présumer qu'il adopte toutes les manieres de parler qu'il prête aux personnages sensés de sa piece, à Dorante et à Cidalise; or ces deux rôles ne sont pas exempts de néologisme. Il fut pendant quelque tems

de mode de substituer le mot *vis-à-vis* à ceux-ci, *à l'égard de*, *près de*; ainsi, au lieu de dire, je me suis conduit ainsi *à l'égard* d'un tel, on disoit, je me suis conduit ainsi *vis-à-vis de lui*; et au lieu de, j'ai sollicité *près de lui*, j'ai sollicité *vis-à-vis de lui*. Cette faute, très commune alors, et dont M. de Voltaire s'est beaucoup moqué, se trouve deux fois dans la premiere scene des Mœurs du Tems entre Cidalise et Dorante.

L'intrigue de cette piece est légere; mais elle marche avec rapidité, et se développe assez bien. Il y a des ressemblances entre le rôle du jeune fat et celui du Marquis de l'Ecole des Bourgeois : ces ressemblances étoient inévitables; on ne peut en faire de reproches à Saurin. La premiere scene est un peu longue; le dénouement n'est pas assez naturel; il n'est guere possible que le Marquis fasse deux méprises aussi promptes, et soit en même tems écouté par Géronte : ces défauts n'empêchent pas que cette piece ne plaise beaucoup par les détails qui sont presque toujours agréables et piquans.

FIN DE L'EXAMEN DES MOEURS DU TEMS.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE POINSINET,

Représentée pour la premiere fois
le 7 septembre 1764.

NOTICE

SUR POINSINET.

Antoine-Alexandre-Henri Poinsinet naquit à Fontainebleau en 1735. Les malheurs d'un homme de lettres inspirent ordinairement de l'intérêt; on le voit avec peine lutter contre la fortune ou contre l'envie; on cherche à le dédommager après sa mort des humiliations qu'il a éprouvées pendant sa vie : mais que dire et que penser d'un homme qui, par sa vanité ridicule, s'est attiré tous les maux qu'il a soufferts? Malheureusement Poinsinet n'a que trop mérité ce reproche. Sa famille étoit attachée à la maison d'Orléans; il pouvoit en prenant l'état de son pere avoir une existence heureuse et tranquille: la manie des vers lui fit rejeter tous les moyens de s'avancer. Son début ne donna aucune espérance: c'étoit une mauvaise parodie de l'opéra de Titon et l'Aurore. Cependant il se crut encouragé par les applaudissemens ironiques de quel-



ques personnes, et dès-lors il se consacra entièrement au théâtre.

La paresse l'empêchoit d'entreprendre des ouvrages de longue haleine; il n'avoit d'ailleurs aucune des connoissances qui constituent l'homme de lettres; et sa profonde ignorance jointe à un amour-propre qui ne doutoit jamais de rien n'étoit pas un de ses moindres travers. L'opéra étoit donc la seule ressource un peu utile que lui présentât le métier d'auteur : aidé par les musiciens, il obtint quelques succès. Sancho Pança et Tom Jones réussirent au théâtre italien : Ernelinde se soutint quelque tems sur le théâtre de l'opéra; la magnificence du spectacle y contribua plus que le mérite réel de l'ouvrage. La seule piece qui soit restée de lui est la petite comédie du *Cercle*, où l'on trouve quelques traits piquans et de l'aisance dans le dialogue.

Nous ne parlerons pas des espiégleries qu'une société de gens de lettres et de comédiens fit à Poinsinet; on leur donna le nom de *mystifications :* elles consistent à profiter de la vanité et de la crédulité de quelqu'un pour lui faire dire des choses ridicules; on n'exerce ordinairement

cette espece de talent que sur les parasites qui, incapables de payer par leur esprit la réception qu'on leur fait, ne sont supportés dans le monde que par la faculté qu'ils laissent prendre de se moquer d'eux: tel étoit Poinsinet. Plus de détails sur cet objet pourroient faire rougir les gens de lettres encore existans, qui se permirent ce divertissement envers un homme qu'ils regardoient comme leur confrere, et qui donnoient ainsi la comédie à ceux chez lesquels ils le conduisoient: la fonction d'acteur dans ces sortes de farces n'a rien de bien honorable.

L'humeur inconstante de Poinsinet le porta à faire un voyage en Espagne, où il espéroit que ses talens seroient plus appréciés qu'en France. Il se noya dans le Guadalquivir en 1769.

A MONSIEUR

PAPILLON DE LA FERTÉ,

INTENDANT, CONTROLEUR-GÉNÉRAL DE L'ARGENTERIE, MENUS PLAISIRS, ET AFFAIRES DE LA CHAMBRE DU ROI.

MONSIEUR,

L'hommage de cette petite comédie vous est dû : les applaudissemens dont elle a été suivie m'ont étonné moi-même autant que mes ennemis. Je cherche moins, en vous la présentant, à demander de nouvelles bontés qu'à vous donner

un témoignage public de ma reconnoissance pour les anciennes. N'attendez pas de moi ces louanges que l'intérêt prodigue à l'orgueil. Votre mérite, chéri de tous les gens de lettres, va devenir précieux à la nation entiere quand elle apprendra que, sous les yeux toujours ouverts de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, votre travail et vos soins ont donné à nos théâtres une forme, une consistance qui nous avoient été jusqu'alors inconnues: vous avez banni les abus; et, pesant dans une juste balance les intérêts du public et ceux des gens à talens, vous avez établi un ordre d'où résultent la satisfaction de l'un et la gloire des autres: vous protégez les arts par état, vous les suivez par goût, vous les cultivez vous-même, vous les animez encore par l'attrait des récompenses; et la justice que je vous rends ici est, pour un homme qui pense, le plus flatteur des éloges. Puissé-je, par de nouveaux succès, mériter de consacrer plus particulièrement mes foibles talens aux plaisirs de notre auguste monarque! Alors, soumis à vos conseils, et suffisamment récompensé de mon travail par la gloire

d'en avoir été chargé, je n'en desirerai près de vous d'autre prix que votre amitié, et la permission de vous assurer de l'inviolable attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

POINSINET.

ACTEURS.

ARAMINTE, veuve d'un financier.
CIDALISE, } ses amies.
ISMENE, }
LUCILE, fille d'Araminte.
LISIDOR, conseiller au parlement.
LE MARQUIS, jeune colonel.
LE BARON, ancien militaire.
UN MÉDECIN.
UN ABBÉ.
DAMON, bel-esprit.
LISETTE, femme-de-chambre de Lucile.

La scene est à Paris, dans la maison de madame Araminte.

LE CERCLE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon de compagnie, où se trouvent des sieges, un canapé, un métier de tapisserie, des tables de jeu, des livres de musique, une guitare, etc.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, LISETTE.

(*ils entrent de différens côtés.*)

LISETTE.

Ah! c'est vous, monsieur? Quoique nous vous desirions sans cesse, nous ne vous attendions pas sitôt.

LISIDOR.

Mon empressement t'étonnera moins quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, et je voulois avoir, à l'issue de son dîner, une conversation avec l'ai-

mable Lucile. (*il tire sa montre.*) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que madame Araminte s'amuse à table : depuis que je la connois j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se desire ; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de son doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible... te pourrai-je consulter sur ce bijou ?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment ! c'est la plus jolie bague...

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très galant.

LISIDOR.

Mais à une condition ; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle seroit bien ingrate.

LISIDOR.

J'espere cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE.

Oh ! pour le coup, monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnoissance. Que vous êtes charmant ! vous joignez au mérite de donner le mé-

rite plus rare encore de savoir donner avec grace. Aussi, qui ne s'intéresseroit à vous? Si Lucile pouvoit disposer d'elle-même, je vous suis caution que le Marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sais quels étoient avec moi les engagemens de madame Araminte. Seroit-elle femme à les oublier? dois-je le craindre? Toi qui la sers depuis long-tems, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractere; indique-moi, de grace, quels seroient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parcequ'elle vous intéresse et me contente: nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer; tenez, cela nous console, nous soulage, et il semble que cette petite médisance, qui dans le fond est bien innocente, allege de tems en tems le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer

les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie : elle n'y réussiroit pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans la haute finance empêchoient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissans de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour-à-tour coquette et sensible, incertaine et bizarre; toujours le cœur vide, l'esprit jamais oisif; nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentimens de la société qui nous environne; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à-peu-près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisoit changer, il deviendroit le tien.

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en seroit pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les regles du respect de juger

ainsi sa maîtresse ; mais, ma foi ! s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire ; et l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival? fi donc! il faudroit pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connoît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis voudroit bien nous paroître, elle sait apprécier son mérite, et s'apperçoit aussi-bien que moi tous les jours que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes; voilà de cet homme si merveilleux quels sont, en quatre mots, la conversation, les vertus et les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante ; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton esprit?

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? que je suis trop sincere; je vous l'avoue, et tout est dit: aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachoient mieux je n'en rirois pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me seroit aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! je vous parlerois de Cidalise la prude, de la minaudiere Ismene, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace...

LISIDOR.

Mais ta maîtresse ne verroit-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire?

LISETTE.

Qui? ce baron philosophe, qui dit tout ce qu'il pense, et se permet de tout penser? si fait vraiment. C'est le tuteur de Lucile: nous lui avons cru pendant quelque tems des vues sur madame; mais tout cela est fini; il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître; malheureusement il vit sans cesse à la campagne; mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte, et s'il vouloit... Mais quelqu'un vient; c'est ma jeune maîtresse: son petit cœur lui aura dit que je n'étois pas ici toute seule...

SCENE II.

LISIDOR, LUCILE, LISETTE.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

Ah! vous voilà, monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentimens pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les momens où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! ce qui ne seroit qu'un trait ingénieux de la part d'une coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage! je ne sais plus

ce que je vous ai dit ; je suis si troublée ! ma mere m'a tant grondée !

LISIDOR.

Et pourquoi ?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parcequ'elle se dit malade. Moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur ; et point du tout, je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment, c'est que vous ignorez encore, mademoiselle, que rien n'est moins décent dans le grand monde que de jouir d'une santé parfaite ; à quelque prix que ce soit on veut inspirer un sentiment : une jolie malade se fait plaindre, et pour la coquetterie, la petite santé est une ressource.

LUCILE.

Ah ! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurois pas tant desiré de quitter la province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez ! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour et vous voir et vous jurer que je vous aime ?

LUCILE.

Vraiment non... Je sais bien que ce n'est pas

votre faute. Je ne dois pas vous aimer; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chere.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mere a prise de vous unir avec le Marquis?

LUCILE.

Voilà ce qui me désespere.

LISIDOR.

Vous... ne l'aimez pas?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir... Si cependant on me l'ordonne...

LISIDOR.

Je vous entends, je sais que l'obéissance est un devoir; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, et d'après vos discours et mes livres je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé; mais quand la réflexion me ramene à moi-même, ce que je crois plus fermement encore c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon

sexe, et qu'entre le vice et la vertu il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de graces! Eh bien! ne parlons plus de désobéissance; mais par quelque résistance, au moins, tâchons d'obtenir du tems. Si je connois bien madame Araminte, le Marquis d'un jour à l'autre peut lui déplaire; l'inconséquence et la légèreté sont le caractere distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vîte acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du théâtre.*

Oh! ceci me regarde; c'est une petite anecdote que je possede, et qu'il est bon de vous conter. Or écoutez. Notre maîtresse et ses deux inséparables (vous reconnoissez bien Ismene et Cidalise), ennuyées d'un tri, et ne sachant sur quoi médire, s'aviserent de s'occuper: Araminte, à ce métier, acheve une fleur de tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, et brode, en bâillant, une garniture de robe; tandis qu'Ismene, couchée sur le canapé, travaille un falbala de marly: on entend des chevaux hennir; l'escalier retentit: un laquais annonce, et le Marquis paroît. « Que

« je suis heureux de vous trouver, mesdames! Mais « que vois-je? Que ce point est égal! Comme ces « fleurs sont nuancées! C'est l'ouvrage des graces; « c'est celui des fées, ou plutôt c'est le vôtre». Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considere, on l'admire: mais ce n'est rien encore; il quitte Araminte et son ouvrage; il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déja sa main légere acheve le contour de la fleur à peine commencée. Ismene, la minaudiere Ismene, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire: « Serai-je la seule « délaissée? mon ouvrage est-il indigne de vos « soins? « Non, madame, non, certainement », reprend l'impétueux Marquis; il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala, et accélere d'autant plus son ouvrage qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismene. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes. Le Marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte: mais que le frippon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel, un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie! il est charmant, il faut se l'attacher. Mais comment? Lucile est fille; eh bien! qu'il soit son

époux. Le desirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment. Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent; et c'est ainsi que des rares et précieux talens du Marquis mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... Mais, chut! taisons-nous: j'entends madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCENE III.

ARAMINTE, LISIDOR, LUCILE, LISETTE.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange! (*à Lisidor.*) Bon jour, monsieur... Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'apperçois assez, mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espere, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mere...

ARAMINTE.

Et je sais bien que je le suis. Rentrez; votre maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*à Lisidor.*) Je crois, monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, madame? ce seul mot me pénétreroit de reconnoissance si j'osois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit salon; vous restez dans celui-ci: je veux bien ne pas m'appercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste vous me rendez un vrai service; et si vous pouviez un peu redresser son esprit...

LISIDOR.

J'ai le malheur, madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi; et s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos desirs seront parfaitement remplis: c'est ce dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette? ne vous ai-je pas dit que j'allois au spec-

tacle? il est près de cinq heures; vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, madame; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même; je te dis que l'on m'entraîne. (*Lisette sort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite: vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur? vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, monsieur! je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs; j'ai vu même quelquefois qu'il m'en restoit sur le visage, et dans l'ame, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoit éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? un tintamarre d'incidens impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire; un assemblage de maxi-

mes que tout le monde sait et que personne ne croit; des injures contre les grands, et par-ci par-là quelques imprécations: en vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri!

LISIDOR.

Mais, madame, il est des personnes...

ARAMINTE.

Eh! vive l'opéra comique, monsieur! vive l'opéra comique! Le théâtre italien est à mon gré le vrai spectacle de la nation; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit: il réveille, il anime; il égaie, il enleve.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pieces en général si peu soignées...

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce soit le genre de pieces qui nous y attire. Est-ce qu'on y prend garde? Eh! non, monsieur; c'est la musique, c'est cette musique brillante, qu'il est du bon ton de trouver sublime. Pour les pieces, il y en a que j'ai vues dix fois dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter... A

propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne: vous la connoissez; nous en raisonnerons. Je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille: cela m'arrangera, ainsi que le Marquis, dont l'unique desir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le Marquis...

ARAMINTE.

Oui; je lui donne Lucile... et vous ne devez pas m'en vouloir... Je sais bien quelles étoient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état: il est triste; je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste je ne réponds point des évènemens.

LISIDOR.

Et moi je compte sur eux, madame: aujourd'hui je cede à mon rival; mais son triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine comtesse que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE, *à Lisette qui rentre.*

Que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

La marquise Céliante...

ARAMINTE.

Cette petite précieuse? Quoi! déja des visites?

LISETTE.

Soyez tranquille; ce n'est que son valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! sérieusement Céliante me demande?... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor? que je me

charge de Céliante, que je la conduise au spectacle! Mais j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas? c'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, et madame affecte de ne se parer jamais; elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle semble dire: « Regardez-« moi; je suis jolie; mais ces charmes-là sont à « moi, il n'y a point d'art, je n'en ai que faire; « la nature a pourvu à tout »... Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes, et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs; mais seroient-ils assez puissans pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge, et braver en public tous les hasards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrois pas; et puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire; et tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai... ma migraine, et que notre partie est remise: je resterai chez moi; j'y

verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*à Lisidor.*) Aussi-bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir; s'il ne me trouvoit pas il faudroit bouder des siecles... Mais qu'entends-je? Seroit-ce déja lui? Je vous garde au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serois bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espece. Cet homme est un original dont le caractere... Eh! bon jour, mon cher Baron!

SCENE IV.

LE BARON, ARAMINTE, LISIDOR.

LE BARON.

Bon jour, ma belle dame. Pardon, si j'entre sans façons, sans me faire annoncer: mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'appercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siecles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord ; il y a long-tems que je ne suis venu. Mais que voulez-vous? on ne peut pas être partout : je ne dis pas partout où l'on s'amuse ; car si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR, *à part.*

Ce gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paroissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servoit encore d'asyle. Au reste ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise ; elle vous a souvent été utile, et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh ! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime pas les visites inutiles; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très importante? Peut-on s'expliquer devant monsieur?

ARAMINTE.

Il est de mes amis; il est digne d'être des vôtres: sa réputation même vous est déja connue; c'est monsieur Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens... Vous êtes peut-être, monsieur, le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matiere. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chere Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Êtes-vous décidée absolument à marier votre fille sans m'en donner avis, à un certain marquis, un extravagant, un fou sans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR, *à Araminte à demi-voix.*

Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul.

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR, *à part.*

Qu'entends-je?

ARAMINTE.

Et quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, Baron?

LE BARON.

Oui, moi-même. Que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul, au sein d'une maison que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; et

puis, je ne sais, je me sens un certain vide dans l'ame; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête, qui m'aimera, qui en aura l'air au moins; je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en formant leur cœur je jouirai du mien: cela m'animera, m'occupera; car il faut s'occuper: j'en ai plus besoin qu'un autre; et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, monsieur; et j'aurois cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit sans doute pour qui n'en abuseroit pas; mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendois point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte en même tems qu'elle m'étonne. Songez-vous bien, Baron, que Lucile est si jeune?...

LE BARON.

Vraiment, j'avois d'abord jeté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez : il faudroit y renoncer; et je m'apprécie, je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire : elle a été élevée en province; elle est jeune, assez naïve : il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévere.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres que le tourbillon du monde entraîne; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi : une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile; un ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie; des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, et qui servent à la santé loin de la dé-

truire : c'est là, c'est du sein de son château qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élevent sous sa vue, et sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans qui le chérissent en pere, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas ; mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connoît ses prérogatives, il n'y déroge pas ; mais il rougiroit d'en abuser : il sait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron ; il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir ; mais les engagemens que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre ; et si j'osois manquer aux égards que je dois au Marquis, voici monsieur qui depuis long-tems se propose.

LE BARON.

Quoi ! Lisidor aussi prétend à Lucile ?

LISIDOR.

Je l'ai vue ; c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens...

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous; et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez? On pourra s'amuser; j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins, revenez souper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai de ma part aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai; mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (*à Lisidor.*) Vous m'intéressez, tenez ferme; et, s'il en est besoin, je vous promets mon secours... Au revoir, ma charmante Araminte. (*il sort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron se plaise à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCENE V.

ARAMINTE, LISIDOR, DAMON.

ARAMINTE.

Vous voilà, monsieur Damon? Que font nos dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; et, si cela peut vous plaire, madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m'avez paru la desirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée : cela vient à miracle; je reste chez moi; et tenez, voilà monsieur qui pourra vous donner d'excellens avis: c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas... Cependant, pour des avis, je les écouterai, sans doute... Mais... ma piece est finie, madame, et je crois avoir à-peu-près tout prévu; ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, *en souriant.*

Que des éloges à en faire?

DAMON.

Je l'espere du moins : le choix du sujet a généralement paru très heureux ; les situations frappantes, les incidens bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens ; mais encore en est-ce un ; et parmi les auteurs naissans, je n'en apperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déja percé.

DAMON.

Il est vrai, madame ; « j'avois à peine mes dix-« neuf ans que je faisois déja parler mon cœur ».

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux tragédies, je violerai pour vous mon serment... Nous aurons des loges?

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance ; et, en vérité, pour nous soutenir dans la carriere des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Comme il parle ! (*à Damon*). Vous pouvez compter sur moi ; j'y menerai vingt femmes. Je vous le répete, j'en augure beaucoup. Je juge de

votre tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête... Je veux vous la montrer, Lisidor: vous en serez séduit; elle est tout ame.

SCENE VI.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LUCILE, LISIDOR, L'ABBÉ, DAMON, LISETTE.

(*Les portes s'ouvrent, les deux femmes entrent d'abord. Ismene s'appuie sur le bras de l'Abbé. Lisidor va au-devant de Lucile qui suit avec Lisette.*)

ARAMINTE.

Eh! venez donc, mes charmantes... Vous savez notre aventure?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela est incroyable! cette petite Céliante a la fureur de se montrer partout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment! c'est le Baron; il sort d'ici: il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'étoit sur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois, sans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile.*

Je vous en fais mon compliment, mademoiselle; le nombre de vos amans s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirans se sont donnés rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de sortir ; monsieur Lisidor est ici, et le Marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, *à Ismene.*

Ah ! j'espere être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*les domestiques préparent des sieges.*) Voulons-nous nous asseoir? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé.*

Ah! ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute: quelque tragédie de sa façon.

ISMENE, *à part.*

Je suis déja morte. (*haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous tout entiere?

DAMON.

Mais... comme il vous plaira, mesdames.

ISMENE.

C'est qu'une tragédie, je crois, est bien longue; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, mesdames: on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer... (*on s'assied.*)

ARAMINTE, *à Ismene.*

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher Abbé?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais... c'est vous, mesdames, qui êtes de la derniere barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée!... A peine puis-je parler... (*il tousse.*) Vous voyez... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'opéra et six romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte?

L'ABBÉ.

Point du tout; mais au défaut de la harpe, au

moins pour chanter faudroit-il une guitare. (*Lisette sort.*)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMENE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma tragédie...

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des dames.

ISMENE.

Ce n'est point en ce moment, où votre complaisance...

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, mesdames ; je connois monsieur l'Abbé : il ne chantera point ; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : seroit-ce déja le Marquis?

SCENE VII.

ARAMINTE, ISMENE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, L'ABBÉ, LE MÉDECIN, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre médecin, madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre; j'en suis ravie: qu'il entre. Venez; je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner... Ismene, je vous demande votre confiance pour monsieur... Un fauteuil, Lisette... Ce cher docteur! c'est qu'il est bien moins mon médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite; et, dans ma derniere migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous? quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre... Toutes vos santés, mesdames, me paroissent assez belles?

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu!

L'ABBÉ, *à Ismene.*

Vous croyez aux médecins, madame?

ISMENE.

Comme aux abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante!

LE MÉDECIN.

Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, madame... Voyons.. Justement... L'estomac délabré... et l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux! Poursuivons... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurois gagé... Allons, allons : il faut prendre un parti sérieux; il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon, nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

L'ISIDOR.

Des bols de savon !

LE MÉDECIN.

Oui, monsieur : c'est un spécifique divin que depuis deux ans je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues, dont nos ancêtres faisoient usage, pouvoient convenir à leurs santés robustes et grossieres ; mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, monsieur, ce que c'est que du miel aérien?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, monsieur l'Abbé; c'est de la manne. Non seulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant!

DAMON, *à part.*

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

LE MÉDECIN, *à Ismene.*

Et vous, madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMENE.

Sans doute. Ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*il se leve, se promene, ouvre des livres de musique, prend une guitare.*)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici... Quelques éblouissemens... Des impatiences de fibres... Vapeurs que tout cela, vapeurs... Le fluide nerveux que la chaleur électrise... Des nerfs qui se crispent... Une sorte de spasme... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleur d'orange?

ISMENE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon: il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assidument, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en se levant.*

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, mesdames...

ARAMINTE.

Ah! de grace, monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage! où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise?

CIDALISE.

Je ne suis guere mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, mesdames: depuis que votre petit chirurgien s'est donné le renom d'un joli seigneur, il vous fait tourner la cervelle... Je devrois, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc; mais vous êtes si intéressantes!... Voyons ce pouls: il est fréquent, mais égal: l'appétit, je parie, modeste,

mais franc; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être: il faut du régime, de l'exercice et de la petite diete... A vous, mon aimable demoiselle.

LUCILE.

Oh! monsieur, je me porte très bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand monsieur le docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN.

Il suffit: ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile médecin ne devoit consacrer

ses lumieres qu'à soulager, ou du moins consoler la foible humanité; mais vos savans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laissez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remedes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, monsieur, mais moi, j'étudie le caractere, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidens, et j'aime mieux préparer, et même dans l'occasion prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, et vous rendre en huit jours une santé grossiere, dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut! taisons-nous.

DAMON, *lisant.*

Tant mieux... Scene premiere... HIDASPE.
Du centre des déserts de l'inculte Arménie...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc! l'Abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

Air *.

Seroit-il vrai, jeune bergere,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment! est-ce que j'ai chanté?

ISMENE.

Oui, par distraction, ou par contradiction plutôt: mais on vous le pardonne; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux?

Le choix de la romance est à volonté.

Amour, dans ses bras tu reposes;
De son teint tu peins la blancheur:
Je t'ai vu sur son sein de roses;
Je te cherche encor dans son cœur!

ISMENE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est, en vérité, que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, mesdames.

DAMON.

Les paroles...

L'ABBÉ.

Eh bien! là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON.

Ma foi! je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, monsieur, n'est pas de votre avis; et quand je les ai composées...

ARAMINTE.

Comment! elles sont aussi de vous?... Mais il est universel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *se levant.*

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à souper?

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au marais; les insomnies y sont fort à la mode: de là au faubourg Saint-Germain, où regnent les petites fievres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément?

LE MÉDECIN.

Oui, cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain empirique... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, mesdames. (*à Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*à Ismene.*) Je serai demain à vos pieds. (*à Cidalise.*) De grace, congédiez-moi votre petit chirurgien. (*à Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*il sort.*)

SCENE VIII.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, L'ABBÉ, LISETTE.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent...

ARAMINTE.

Oui; cela est trop juste. Commencez, monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous; sortons. (*haut.*) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMENE.

Comment?

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en tragédies. D'ailleurs mon suffrage importe peu à monsieur: nos goûts different; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté tout entiere, mon cher abbé: mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse de grands poëmes. Le Baron, qui ne peut tarder à revenir,

seroit charmé de vous entendre ; et Lucile apprendroit de vous quelque jolie romance. (*l'Abbé salue Araminte, baise la main d'Ismene, et présente la sienne à Lucile après avoir dit:*)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, madame ; il n'est rien que je ne vous sacrifie... Je vous suis, mademoiselle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ! (*Lucile sort avec l'Abbé ; Lisette les suit.*)

SCENE IX.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LISIDOR, DAMON, *ensuite* LISETTE.

ISMENE.

Eh bien ! ai-je tort de protéger l'Abbé ? est-il rempli de complaisance ?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi !... Ah ! ça, rien ne nous occupe... A vous, monsieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor qui est distrait.*

Suivez-moi, monsieur, s'il vous plaît ; le titre de ma tragédie est CYRUS, fils de Cambyse... Vous savez, mesdames, que le tyran Astyages...

ISMENE.

Mais puisque monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes?...

DAMON.

Comment?...

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi?... Lisette, allons vîte, une table. (*Lisette arrive et fait apporter une table.*)

ISMENE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur: il écoutera mieux, et nous ferons un tri, nous autres, pendant que monsieur Damon lira sa tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel! je n'en puis revenir. (*on dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est on ne peut mieux imaginé... Tu sais, ma chere, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé. (*elle sort.*)

DAMON.

Quoi! mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMENE.

Oui... Vous allez voir... Cela ne dérange rien; au contraire... Tirons d'abord les places. Bon!

Araminte, Cidalise, et moi... Vous, allez vous mettre ici... (*elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du théâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des auditeurs bien attentifs!

DAMON, *à part.*

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe... (*il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, mesdames: c'est moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations... J'en aurois du regret... Et... je suis votre serviteur. (*il sort.*)

SCENE X.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, *jouant;* LISIDOR.

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

Je suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit auteur?

ISMENE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la tragédie de monsieur?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, ou n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez sa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, madame; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller... Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

SCENE XI.

ARAMINTE, ISMENE; CIDALISE, *jouant;* LISIDOR, *tantôt derriere le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant;* LE MARQUIS, *qui se place à la droite d'Ismene. La table est à gauche du théâtre.*

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Oui, oui; j'arrangerai tout cela; je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le Marquis.

ISMENE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival. (*le Marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir si tard? Voilà notre partie arrangée : nous aurions fait un reversi.

LE MARQUIS.

Ma foi! mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures; aussi suis-je anéanti... (*à Lisidor.*) Monsieur, je vous salue... Mais vous êtes bien seules, mesdames. Oh! voilà

qui est décidé; je termine dès demain ma satire contre les bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous? Pourquoi déranger sa santé?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse? faut-il se résoudre à passer pour un anachorete, un ridicule, un sage? Vraiment, la santé se délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais après tout, si on avoit une santé, pourroit-on soutenir une campagne, vivre à la cour, s'amuser à Paris?

ISMENE.

Il a raison... Allons, voyons pourtant... Ce sera en pique... Le roi de trefle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc; je viens de rencontrer le bel esprit Damon: il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai, d'honneur, cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une tragédie... La préférence...

LE MARQUIS.

Ah! ciel!

ARAMINTE.

Je te la cede. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMENE.

De grace, point de conseils. (*pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Ismene et lui présente du tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien; je suis d'un guignon décidé... Le roi de carreau... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, et tout en grondant il nous a débarrassées de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces especes-là sa société? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille; ou le soir; oui, le soir, on en rassemble une couple: on les excite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent: cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux

combats de coqs que l'on donne à Londres, ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public; mais on en a ri, et cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien! Il faut savoir brusquer la fortune; mais vous me ressemblez, vous êtes trop prudente. Ce matin cependant j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci?... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches: c'est un coquin... Je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder: ce maraud-là me fera quelque jour une scene. Il s'est avisé de couper un triste berlingot dans le fond duquel s'enterroit je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devois connoître sa livrée, ses armes. Ma foi! moi, je ne connois guere que celles du roi et les miennes. Je descends de

ma voiture : il m'imite ; on s'échauffe : les valets se battent ; le peuple accourt : et mon hibou, tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre...

LISIDOR.

Mais cette affaire, monsieur, pourroit devenir sérieuse. Il seroit de la prudence de prévenir...

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier est encore monté ? ce fauteuil n'est point fini ? Mais à quoi tuez-vous donc le tems ? Oh ! cela prouve bien qu'il y a long-tems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh ! oui ; il vous sied bien de parler d'ouvrage ! Vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez les airs de m'emporter un rang de falbala sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je ; mais peu vous importe pourvu

que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Ismene. Eh bien ! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation !

LE MARQUIS.

Hercule filoit pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté : je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant; mais au moins suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat; que je le porte toujours sur moi?...

ISMENE.

Bonne plaisanterie !... Donnez-moi spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela ; ce sont les jarretieres de Lise, les nœuds de Chloé... Ah ! bon, voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je? avec le sac ! il est charmant. (*aux*

femmes.) Vous permettez? Comment! un étui, des ciseaux, des aiguilles!

LE MARQUIS.

Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jetant son jeu.*

Cela est rebutant! En vérité, monsieur le Marquis, vous êtes très aimable; mais vous pourriez attendre la fin de la partie : on ne peut s'occuper de son jeu et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon! de l'humeur! allons, la paix; on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particuliere.

ARAMINTE.

Comment donc?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connoissez bien le comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui, vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi! cet ancien militaire, cet homme respectable?...

LE MARQUIS.

Justement... Eh bien ! il est mort.

ISMENE.

Cela est incroyable... Je demande...

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon roi; deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, madame?

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre... Cela est cruel, Marquis... Le coup est assez beau... Sa pauvre veuve... C'est en cœur, mesdames.

ISMENE.

En favorite! nous voilà ruinées... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute... Spadille... Mon cher comte!... Ma-

nille... Il m'a rendu de très grands services... Valet, dame, et roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'est tout simple... Doucement, j'ai baste et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans... J'aurois gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCENE XII.

ARAMINTE, ISMENE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

Ah madame! votre serin vient de s'échapper!

ARAMINTE.

Mon serin privé? juste ciel! Eh! vîte, suivez-moi, Lisette. (*elle sort avec Lisette.*)

ISMENE.

Comment! elle nous quitte!... Mais cela est unique!... En vérité, ma bonne, notre chere Araminte est d'un ridicule rare avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh ! vous ne la connoissez pas. Si vous l'aviez vue comme moi à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, monsieur, d'être de ce nombre. (*à part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron, et le cœur de Lucile. (*il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.*)

CIDALISE.

Ce petit robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMENE.

Passablement.

LE MARQUIS, *se leve et va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de boulevard?

CIDALISE.

Cela n'est guere décent que la nuit; on court les parades, les spectacles.

LE MARQUIS, *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les fantoccini... Oh! ils sont divins, étonnans: moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMENE.

Ah ça! nous voilà seuls. De bonne foi, Marquis, comment conduisez-vous la grande comtesse?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'êtes point au fait?... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes: il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu! je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle étoit sa folie?... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez?

LE MARQUIS.

Non ; madame a la manie d'être épousée.

ISMENE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très convenable; et il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi ! de l'amour? des passions? Ah! parbleu! vous ne me connoissez guere. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou ; oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde ; et ses soixante mille livres de rente... Ah ! ma chere Ismene, quelle petite maison brillante ! que de chevaux , de chiens , de valets! Laisez, laissez faire. Oh ! je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non, pas absolument : vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi: mais, en vérité, la vie que je mene m'accable; la multiplicité des aventures m'excede. Savez-vous, mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues

de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous ; c'est à ne pas finir. Du moins quand on est marié on se tranquillise, on demeure chez soi ; on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre; on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la comtesse : elle est d'un âge convenable; et, sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez : oh ! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'est vous-même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que depuis votre rupture elle est devenue l'unique héritiere de son oncle le commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent à la réputation de jolie femme celle de femme très opulente. Aussi le petit chevalier lui fait-il assiduement sa cour.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, mesdames, un moment ; ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier me voudroit ravir la comtesse ! Oh ! nous allons

voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; et tout bonnement je serois tenté de rendre Lucile à son robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela seroit peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu! je lui apprendrai à mieux choisir ses momens! Allons, allons; j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure; mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse; elle boudera. Ces bourgeoises se formalisent de la plus petite chose. Voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme; je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon si je vous quitte, j'en suis honteux, désespéré; mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant et tous mes regrets et mon cœur.

CIDALISE.

En effet on appelle cela savoir prendre son parti.

SCENE XIII.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE; LE BARON, LISIDOR ET LISETTE *arrivent un instant après.*

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon serin. Je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens; mais vous connoissez ma sensibilité.

ISMENE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succedent; Lisidor et le Baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés. Mais où donc est le Marquis?

ISMENE.

Tu ne le croiras pas! il est allé reprendre les fers de sa belle comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

LE BARON.

Oh! ça, ma chere Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour monsieur Lisidor. Elle l'aime: il le mérite; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Vous arrivez très à propos, monsieur; j'avois à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? Quel bonheur!

LE BARON.

Et votre Marquis?...

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devois penser de tous les gens de son espece... Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure... Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chere Aramiute; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté. Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille ; songeons au nôtre, et terminons par un arrangement solide et raisonnable tous ces petits évènemens qui sont le vrai tableau d'une soirée à la mode.

FIN DU CERCLE.

EXAMEN
DU CERCLE.

Le seul mérite de cette comédie est de peindre d'une maniere assez piquante les travers de quelques sociétés de finance, qui croyoient approcher du bon ton par une affectation de négligence, de légèreté et d'insouciance qui en est très éloignée: ces ridicules particuliers peuvent quelquefois être offerts au théâtre avec succès; mais ils ne produisent ordinairement que des pieces qui disparoissent avec les modeles d'après lesquels elles ont été faites. Le vrai domaine de la comédie se trouve dans des ridicules plus généraux, qui peuvent non seulement frapper le peuple chez lequel ils sont nés, mais les étrangers. Le Cercle fait en quelque sorte exception à cette regle générale. Le soin avec lequel on joue cette piece à Paris, la tradition qui s'est conservée des sociétés d'où son comique est tiré, l'habitude qui influe plus qu'on ne croit sur le sort des pieces de théâtre; toutes ces causes ont contribué à maintenir l'ouvrage au répertoire.

Quelques scenes sont bien faites: celle du poëte est très comique; elle offre l'embarras d'un homme qui veut lire une tragédie à des femmes qui n'ont aucune

envie de l'entendre, et qui font beaucoup moins de cas d'un poëte que d'un abbé qui chante agréablement. Les prétentions de Damon sont punies très gaiement; on ne fait presque aucune attention ni à lui ni à sa tragédie; on lui tourne le dos, et l'on commence une partie de jeu lorsqu'il cherche à faire sa lecture. Cette scene a dû arriver souvent: elle est une bonne leçon pour les jeunes auteurs ordinairement si empressés de lire leurs ouvrages. Le personnage du médecin est fort bien tracé: on croit que Poinsinet avoit eu en vue un docteur appelé Fournier, très recherché par les femmes dont il savoit assez bien flatter l'inconstance et les caprices; ce médecin étoit connu à Paris par une prétention minutieuse à observer les convenances de société. Chamfort raconte sur lui l'anecdote suivante: « D'Alembert se trouvoit chez madame du Défant, où étoit M. le président Hénault « et M. de Pont-de-Vesle: arrive un médecin nommé « Fournier, qui, en entrant dit à madame du Défant: « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très « humble respect; à M. le président Hénault: monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; à M. de Pont-de-Vesle: monsieur, je suis votre très humble serviteur; et à d'Alembert: bon jour, monsieur ». Il paroît que Poinsinet avoit eu connoissance de cette anecdote. La fin de la scene du médecin dans sa piece est absolument calquée sur celle que nous venons de rapporter.

Les rôles de l'abbé et du marquis sont forcés: celui

d'Araminte, qui est aussi un peu chargé, demande à être parfaitement joué. Malgré ces défauts, cette petite comédie peut être considérée comme une esquisse assez jolie des ridicules d'une société qui n'existe plus.

FIN DE L'EXAMEN DU CERCLE.

LE BOURRU
BIENFAISANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE GOLDONI,

Représentée pour la premiere fois
le 4 novembre 1771.

NOTICE

SUR GOLDONI.

CHARLES GOLDONI naquit à Venise en 1707. Destiné par ses parens à l'état d'avocat, il préféra, comme beaucoup de jeunes gens, la lecture des pieces de théâtre et des romans à l'étude du droit. Venise lui offrant tous les moyens de satisfaire ses goûts, il suivit assiduement les spectacles, fit représenter quelques pieces qui furent accueillies, et se livra bientôt tout entier à ce genre de travail, beaucoup moins estimé et récompensé en Italie qu'en France. Pendant plusieurs années, Goldoni fut à la suite des troupes de comédiens : son caractere facile et jovial lui faisoit aimer cette vie errante; toutes les villes s'empressoient d'encourager son talent; il étoit accueilli dans les meilleures sociétés; et ses qualités morales lui donnoient beaucoup d'empire sur les acteurs auxquels il étoit attaché. Jamais

auteur comique plus naturel, plus véritablement gai, et plus décent, n'avoit paru en Italie. Sa réputation s'étendit bientôt hors de son pays : il fut en correspondance avec Voltaire ; et la cour de France ne tarda pas à l'appeler à Paris, où il travailla avec succès pour le théâtre, et où il passa le reste de sa vie, jouissant de l'estime que l'on devoit à ses vertus et à ses talens.

Avant de parler des ouvrages de Goldoni, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil rapide sur l'état du théâtre comique en Italie depuis la renaissance des lettres ; on sera plus à portée d'apprécier les heureux changemens que notre auteur y introduisit.

Il seroit difficile de déterminer précisément l'époque à laquelle on commença à faire des comédies italiennes : les noms barbares des personnages qui composent les anciennes pieces semblent prouver que cet art se renouvela à Venise long-tems avant le siecle de Léon X; une ville riche et commerçante, où se trouvoit toujours une grande affluence d'étrangers, ne pouvoit guere se passer de spectacles. Dans la même

année où parut la fameuse Sophonisbe du Trissin, on imprima la Calandra de Bibiena, et plusieurs comédies de l'Arioste : ces comédies, quoique fort irrégulieres, rappeloient le genre de Plaute et de Térence. La Calandra, que l'on considere avec raison comme la premiere production comique qui, dans les tems modernes, mérite quelque attention, est souvent citée, quoiqu'elle soit très peu connue. M. de Voltaire l'attribue avec complaisance à un cardinal; et, comme elle est très indécente, on conçoit le plaisir que doit éprouver un philosophe en disant qu'un prince de l'église en fut l'auteur. Il n'y a qu'une légere erreur de date dans le récit de M. de Voltaire; mais elle suffit pour faire tomber les inductions malignes qu'il tire de cette singularité. Le fait est que la comédie de la Calandra échappa à Bibiena dans sa jeunesse, et qu'il avoit depuis long-tems renoncé au théâtre lorsqu'il parvint au cardinalat. Cette comédie ne mérite pas les éloges qui lui ont été donnés par quelques littérateurs : le comique est bas et trivial; il ne roule ordinairement que sur des équivoques indé-

centes; et l'intrigue est invraisemblable et mal conçue. A l'exemple des anciens, l'auteur a fait un prologue dont l'objet est de prévenir le spectateur en faveur de l'ouvrage, et de lui en expliquer le sujet. Ce prologue est fort curieux, parcequ'il peint bien l'esprit du tems : il montre quelle idée les meilleurs esprits s'étoient formée de la comédie. Quelques fragmens de ce morceau singulier ne seront pas déplacés dans un recueil qui doit contenir des notions positives sur l'origine et les progrès de l'art dramatique; nous traduisons presque litéralement:

« Messieurs, vous serez aujourd'hui specta-« teurs d'une nouvelle comédie intitulée *la Ca-« landra*. Elle est en prose et non en vers, mo-« derne et non ancienne, en langue vulgaire et « non en latin. Calandra est appelée ainsi parce-« que son mari se nomme Calandro. Vous le « trouverez si sot que peut-être son rôle vous « paroîtra invraisemblable. Mais si vous avez vu « les folies d'un certain Martin qui croyoit que « la lune étoit sa femme, qu'il devenoit à son gré « dieu, poisson et arbre, vous ne vous étonnerez

« pas des folies de Calandro. En vous présentant « une action familiere, l'auteur n'a pas cru devoir « employer l'art des vers : il a considéré que le « langage ordinaire étoit en prose et non en pa« roles mesurées. Cette piece n'est point en latin, « parceque le plus grand nombre de ceux qui doi« vent l'entendre ne sont pas savans : l'auteur « qui veut plaire à tous l'a écrite en langue vul« gaire. Nous ne devons pas moins aimer la langue « que Dieu nous a donnée que les langues latine, « grecque et hébraïque, auxquelles elle ne seroit « peut-être pas inférieure si nous parvenions à « l'ennoblir et à la polir avec le même soin que « les Grecs et les Latins ont employé pour per« fectionner les leurs. Celui qui préfere une autre « langue à la sienne est bien ennemi de lui-même. « Pour moi, j'aime tant la langue italienne que « je ne la donnerois pour aucune de celles qui « existent : je crois que vous serez tous de mon « avis. etc. » L'auteur jure ensuite sur la croix qu'il n'a rien pris à Plaute.

Ce prologue, ainsi que nous l'avons observé, donne une idée très juste de l'esprit du tems.

On voit la fausse opinion que l'auteur avoit de l'art dramatique; il pensoit que les bouffonneries d'un fou étoient comiques, et il s'efforçoit de prouver la vraisemblance d'un pareil personnage. Ses observations contre la poésie ne sont pas moins éronnées. La comédie n'est point une imitation servile des actions ordinaires; c'est un choix de tableaux et de caracteres qui doit être fait avec beaucoup d'art: le talent consiste à les rendre comiques et piquans; la précision et la force des vers y contribuent plus qu'on ne le croit assez généralement. Du reste l'excuse que donne l'auteur de n'avoir pas écrit sa piece en latin montre combien la langue vulgaire étoit alors peu cultivée. Nous ne nous sommes un peu étendus sur cette piece que parcequ'elle fait époque dans la littérature: très supérieure à nos premiers essais dramatiques, elle donnoit lieu de présumer que les Italiens porteroient cet art plus loin que nous; nous allons indiquer les causes qui s'y sont opposées.

L'Arioste et Machiavel firent des comédies: on reconnoît dans celles du premier, qui sont en vers,

l'esprit enjoué et aimable de l'auteur de Roland Furieux ; mais elles n'ont ni cette force ni cette gaieté franche qui caractérisent la bonne comédie. La Mandragore de Machiavel est presque aussi indécente que la Calandra. Toutes ces pieces qui furent jouées avec succès et beaucoup lues, ne purent fonder en Italie un théâtre comique; le défaut d'une capitale où un spectacle national et permanent pût exister en paroît la principale cause. La Toscane fit quelques efforts pour avoir un théâtre fixe: à Sienne il en exista un pendant quelque tems; mais il ne put se soutenir; le peu de ressources qu'offroit ce pays dont la population n'étoit pas considérable fut un obstacle que le goût des habitans pour les représentations théâtrales ne put surmonter. Venise, très riche et très peuplée, étoit la seule ville d'Italie qui pût subvenir aux frais d'un théâtre; ce fut là que l'art dramatique fut le plus cultivé. Mais le goût très peu avancé de ses habitans presque tous livrés au commerce, la grossièreté d'une multitude de gens de mer qu'elle contenoit et qui suivoient le spectacle, firent bientôt dégénérer la comédie:

le comique ne consista plus qu'en mascarades et en patois différens; toutes les pieces parurent faites sur le même modele; on ne vit que le retour continuel des mêmes lazzi et des mêmes farces. L'art de la comédie avoit été dégradé à Venise: un Vénitien en fut le réformateur. Goldoni lui rendit son véritable caractere; les masques disparurent du théâtre; l'auteur s'attacha à peindre les mœurs et les caracteres: le théâtre françois qu'il prit pour modele lui donna l'idée de la perfection à laquelle on pouvoit atteindre dans ce genre.

Le caractere de Goldoni influa beaucoup sur son talent. Doué d'un esprit paisible et tolérant, naturellement ouvert et jovial, il n'avoit pas cette profondeur d'observation, ce sentiment exquis des convenances qui donnoit tant de vigueur à la verve de Moliere. La gaieté de ses pieces est vraie et naïve; mais elle manque de cette force qui caractérise les personnages par des traits saillans, qui imprime aux travers des hommes un ridicule ineffaçable, et qui s'éleve aux grandes conceptions morales et dramatiques. Ses comédies sont en

général foiblement intriguées, les rôles ne sont pas toujours assez bien soutenus; cependant il y regne un charme que l'on a peine à bien définir: il tient à une facilité d'expression, à une aisance de dialogue et à une douceur de sentimens, qualités qui distinguent toutes les productions de l'auteur italien, et que personne n'a mieux possédées que lui.

Nous ne parlerons point du plus grand nombre de ses pieces dont le comique est fondé sur les différens patois de l'Italie : elles ne peuvent être bien jugées par des étrangers. Goldoni avoit senti combien ce ressort étoit foible pour la comédie, dont il ne doit être qu'une partie très secondaire; mais il ne put réformer le théâtre italien jusqu'au point de dégoûter ses compatriotes de cette sorte de comique qui n'exige dans les auteurs aucun talent.

Ses autres pieces ont beaucoup plus de mérite et d'intérêt: plusieurs ont été imitées par des auteurs françois. Le Véritable Ami est une espece de drame où l'on trouve une grande délicatesse de sentimens. Diderot en voulant mettre cette

piece au théâtre françois, l'a gâtée; il a substitué l'emphase philosophique au naturel de l'auteur original. L'Aventurier Honnête, où l'on croit que Goldoni s'est peint lui-même, peche par la conduite et par l'intrigue; mais les développemens sont pleins de finesse et d'intérêt. Pamela est un roman en dialogue; Goldoni s'est élevé bien au-dessus de La Chaussée qui a traité le même sujet; son intrigue est sagement conduite; les caracteres sont bien dessinés. Dans un sujet qui ouvroit un champ si vaste aux déclamations, on n'en trouve aucune, et tous les sentimens sont naturels et vrais. L'Avocat Vénitien, piece du même genre, présente l'alternative difficile où se trouve un jeune homme obligé par devoir de plaider contre une femme qu'il aime: Goldoni a tiré tout le parti possible de cette situation. Les amours du Tasse, attestés par plusieurs biographes, parurent à l'auteur susceptibles de produire de l'effet au théâtre: outre la nouveauté du sujet il trouvoit encore l'avantage de peindre le caractere du plus grand poëte de son pays. Goldoni se trompa dans cette combinaison: quand même le sujet eût été

théâtrale, l'auteur n'étoit pas assez poëte pour le traiter. Il fut obligé d'avoir recours à des méprises et à de petits moyens dramatiques; la foiblesse de sa versification contribua aussi à rendre son ouvrage très médiocre. Goldoni fut plus heureux lorsqu'il voulut peindre son modele, cet inimitable Moliere sur les traces duquel il s'efforçoit de marcher : la situation de cet homme extraordinaire qui savoit si bien mettre au théâtre les ridicules de la jalousie, et qui étoit souvent en proie à cette passion, de ce grand philosophe qui, dans l'âge de l'expérience et de la raison, se trouvoit le jouet d'une jeune actrice dont il étoit éperduement amoureux; cette situation pouvoit fournir un tableau neuf et dramatique. Goldoni l'a très bien rendu : il n'en faut pas juger par l'imitation de cette piece qui a été donnée sur le théâtre françois; l'original est plus naturel et plus comique.

Goldoni, dans sa jeunesse, travailloit beaucoup trop vîte; c'est à quoi l'on doit attribuer cette négligence qui regne trop souvent dans ses meilleurs ouvrages. Sa facilité étoit si grande,

qu'ayant pris à Venise l'engagement de donner seize comédies dans l'espace d'une année, il tint parole : ce qui est plus extraordinaire, c'est que toutes ces pieces eurent du succès.

Appelé en France, il fit représenter deux comédies, dont l'une est restée au théâtre ; c'est le Bourru Bienfaisant, que nous insérons dans ce Recueil : l'autre, intitulée l'Avare Fastueux, ne réussit point. Cette nuance de caractere étoit dramatique, mais difficile à bien rendre : Goldoni n'avoit pas assez de force comique pour la saisir ; d'ailleurs il étoit fort âgé ; et le grand nombre d'ouvrages sur lesquels il s'étoit exercé avoient pu énerver son talent. Estimé de tout le monde, accueilli dans la meilleure société, où il se faisoit chérir par sa douceur et par la bonhommie la plus aimable, Goldoni auroit pu prolonger sa vieillesse si elle n'eût pas été troublée par les premiers orages de la révolution. Il perdit les pensions qu'il avoit méritées par ses travaux, à un âge où l'on a le plus grand besoin de ces sortes de ressources. Il paroît que l'inquiétude et le chagrin abrégerent ses jours. Il mourut en 1792.

A MADAME

MADAME MARIE ADÉLAÏDE

DE FRANCE.

MADAME,

Aussitôt que j'ai vu la France, je l'ai admirée, je l'ai aimée, et je n'aurois pu la quitter qu'avec le plus grand regret. C'est à MADAME *que je dois le bonheur d'habiter encore le séjour des Muses et des Graces : son goût pour la langue italienne m'y a arrêté, ses bontés m'y ont fixé ; et c'est pour me mettre en état de l'aider à expliquer les auteurs italiens que j'ai tâché de savoir un peu mieux le françois. Voici le premier fruit de mon travail et de mes soins... Oui, j'appelle mon premier ouvrage celui que j'ai l'honneur de présenter à* MADAME ; *car son succès en France me fait oublier tous ceux que j'ai faits en Italie.*

Pour comble de bonheur, MADAME *m'a permis de le décorer de son auguste nom; et cette faveur préviendroit toute critique, si l'essai d'un étranger*

valoit la peine d'être critiqué par les maîtres de l'art.

Je suis avec le plus profond respect,

DE MADAME,

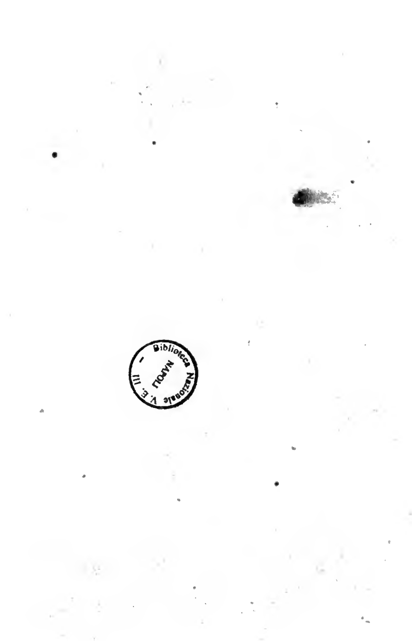
Le très humble, très obéissant, et très soumis serviteur,

GOLDONI.

ACTEURS.

M. GÉRONTE.
M. DALANCOUR, neveu de M. Géronte.
MADAME DALANCOUR.
DORVAL, ami de M. Géronte.
VALERE, amoureux d'Angélique.
ANGÉLIQUE, sœur de M. Dalancour.
PICARD, laquais de M. Géronte.
MARTON, gouvernante de M. Géronte.
UN LAQUAIS de M. Dalancour.

La scene se passe dans un salon chez MM. Géronte et Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M. Géronte; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour; et la troisieme, dans le fond, sert d'entrée et de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, et une table avec un échiquier.



LE BOURU BIENFAISANT.

P. Massard inv. *Massard Père Sculp.*

Voyez... la... allons; allez, voyez, portez-lui du secours.

Acte III Sc. VI.

LE BOURRU
BIENFAISANT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, VALERE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

LAISSEZ-MOI, Valere, je vous en prie: je crains pour moi, je crains pour vous. Ah! si nous étions surpris...

VALERE.

Ma chere Angélique!...

MARTON.

Partez, monsieur.

VALERE, *à Marton.*

De grace, un instant; si je pouvois m'assurer...

MARTON.

De quoi?

VALERE.

De son amour, de sa constance...

ANGÉLIQUE.

Ah! Valere, pourriez-vous en douter?

MARTON.

Allez, allez, monsieur; elle ne vous aime que trop.

VALERE.

C'est le bonheur de ma vie...

MARTON.

Partez vîte. Si mon maître arrivoit...

ANGÉLIQUE, *à Marton.*

Il ne sort jamais si matin.

MARTON.

Cela est vrai. Mais dans ce salon (vous le savez bien) il s'y promene, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs? il y joue très souvent. Oh! vous ne connoissez pas monsieur Géronte.

VALERE.

Pardonnez-moi; c'est l'oncle d'Angélique, je le sais: mon pere étoit son ami; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTON.

C'est un homme, monsieur, comme il n'y en a point: il est foncièrement bon, généreux; mais il est fort brusque et très difficile.

ANGÉLIQUE.

Oui, il me dit qu'il m'aime, et je le crois; cependant toutes les fois qu'il me parle il me fait trembler.

VALERE, *à Angélique.*

Mais qu'avez-vous à craindre? Vous n'avez ni pere ni mere; votre frere doit disposer de vous: il est mon ami; je lui parlerai.

MARTON.

Eh! oui, fiez-vous à monsieur Dalancour!

VALERE, *à Marton.*

Quoi! pourroit-il me la refuser?

MARTON.

Ma foi, je crois qu'oui.

VALERE.

Comment?

MARTON.

Ecoutez, en quatre mots. (*à Angélique.*) Mon neveu, le nouveau clerc du procureur de monsieur votre frere, m'a appris ce que je vais vous dire: comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin; mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié: ne me vendez pas, au moins.

VALERE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTON, *adressant la parole à Valere, à demi-voix, et toujours regardant aux coulisses.*

Monsieur Dalancour est un homme ruiné, abymé; il a mangé tout son bien, et peut-être celui de sa sœur; il est perdu de dettes: Angélique lui pese sur les bras, et pour s'en débarrasser il voudroit la mettre dans un couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu! que me dites-vous là?

VALERE.

Comment! est-il possible? Je le connois depuis long-tems; Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois; mais...

MARTON.

Vif! oh! très vif, presque autant que son oncle: mais il n'a pas les mêmes sentimens; il s'en faut de beaucoup.

VALERE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit: son pere étoit très content de lui.

MARTON.

Eh monsieur! depuis qu'il est marié ce n'est plus le même.

VALERE.

Se pourroit-il que madame Dalancour?...

MARTON.

Oui; c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce

beau changement. Monsieur Géronte ne s'est brouillé avec son neveu que par la sotte complaisance qu'il a pour sa femme : et... je n'en sais rien; mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du couvent.

ANGÉLIQUE, *à Marton.*

Qu'entends-je? ma belle-sœur, que je croyois si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié! je ne l'aurois jamais pensé.

VALERE.

C'est le caractere le plus doux...

MARTON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALERE.

Je la connois, et je ne peux pas le croire.

MARTON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus recherchée dans sa parure? y a-t-il des modes qu'elle ne saisisse d'abord? y a-t-il des bals, des spectacles où elle n'aille pas la premiere?

VALERE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frere ne la quitte pas.

MARTON.

Eh bien! ils sont fous tous deux, et ils se ruinent ensemble.

VALERE.

Cela est inconcevable.

MARTON.

Allons, allons, monsieur; vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir : sortez vîte, et n'exposez pas mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALERE.

Tranquillisez-vous, ma chere Angélique; l'intérêt ne formera jamais un obstacle...

MARTON.

J'entends du bruit : sortez vîte. (*Valere sort.*)

SCENE II.

ANGELIQUE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !

MARTON.

C'est sûrement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit?

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTON.

Au contraire, restez, et ouvrez-lui votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui; parlez-lui pour moi.

MARTON.

Point du tout; il faut que vous lui parliez vous-même. Tout au plus je pourrois le prévenir et le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose; je lui parlerai après. (*elle veut s'en aller.*)

MARTON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non, appelez-moi; je n'irai pas loin. (*elle sort.*)

MARTON, *seule*.

Qu'elle est douce! qu'elle est aimable! je l'ai vue naître; je l'aime, je la plains, et je voudrois la voir heureuse. (*appercevant monsieur Géronte.*) Le voici.

SCENE III.

M. GERONTE, MARTON.

M. GÉRONTE, *adressant la parole à Marton.*
Picard !

MARTON.
Monsieur...

M. GÉRONTE.
Que Picard vienne me parler.

MARTON.
Oui, monsieur : mais pourroit-on vous dire un mot ?

M. GÉRONTE, *fort et avec vivacité.*
Picard, Picard !

MARTON, *fort et en colere.*
Picard, Picard !

SCENE IV.

M. GERONTE, PICARD, MARTON.

PICARD, *à Marton.*
Me voilà, me voilà.

MARTON, *à Picard, avec humeur.*
Votre maître...

PICARD, *à M. Géronte.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Va chez mon ami Dorval; dis lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, monsieur; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

PICARD.

J'ai une commission...

M. GÉRONTE.

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Va-t'en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler...

M. GÉRONTE.

Va donc, coquin.

PICARD.

Quel homme! (*il sort.*)

SCENE V.

M. GERONTE, MARTON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

Le fat! le misérable! Non, je ne veux pas le voir; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité!

MARTON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin; il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier! Oh! ce coup d'hier! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit. (*il examine le jeu.*)

MARTON.

Monsieur, pourroit-on vous parler?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTON.

Non? Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant...

M. GÉRONTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire? dépêche-toi.

MARTON.

Votre niece voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le tems.

MARTON.

Bon!...C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites là?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très sérieux. Je ne m'amuse guere; mais quand je m'amuse je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête: entends-tu?

MARTON.

Cette pauvre fille...

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé?

MARTON.

On veut la mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE, *se levant.*

Dans un couvent! Mettre ma niece au couvent! disposer de ma niece sans ma participation, sans mon consentement!

MARTON.

Vous savez les dérangemens de monsieur Dalancour?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les désordres de mon neveu, ni dans les folies de sa femme: il a son bien; qu'il le mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui! mais pour ma niece, je suis le chef

de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTON.

Tant mieux pour elle, monsieur; tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chere enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle?

MARTON.

Elle est tout près d'ici, monsieur; elle attend le moment...

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTON.

Oui, elle le desire très fort; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

MARTON.

Elle est timide...

M. GÉRONTE.

Eh bien?

MARTON.

Si vous lui parlez...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTON.

Oui, mais ce ton de voix...

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, et qu'elle s'en rapporte à mon cœur et non pas à ma voix.

MARTON.

Cela est vrai, monsieur; je vous connois; je sais que vous êtes bon, humain, charitable; mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant, parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur.

MARTON.

Me le promettez-vous?

M. GÉRONTE.

Je te le promets.

MARTON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non. (*il commence à s'impatienter.*)

MARTON.

Sur-tout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique. (*elle sort.*)

M. GÉRONTE, *seul.*

Elle a raison. Je me laisse emporter quelque-

fois par ma vivacité; ma petite niece mérite qu'on la traite avec douceur.

SCENE VI.

M. GERONTE, ANGELIQUE.

(*Angélique se tient à quelque distance.*)

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende si vous êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE, *s'avance en tremblant.*

Excusez, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire?

ANGÉLIQUE.

Marton ne vous a-t-elle pas dit quelque chose?

M. GÉRONTE. *Il commence avec tranquillité, et s'échauffe peu-à-peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frere, de cet insensé, de cet extravagant qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, et qui me mau-

que encore de respect! (*Angélique veut s'en aller.*) Où allez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colere...

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? si je me mets en colere contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, et n'ayez pas peur de ma colere.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*à Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur... Marton vous aura dit...

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marton; c'est de vous que je le veux savoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frere.

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frere?...

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien ? Aimez-vous le couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez : mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*

J'enrage. (*en se contraignant.*) Approchez, je vous comprends ; vous n'aimez donc pas le couvent ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez rien, je suis tranquille, parlez-moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! que n'ai-je le courage ?...

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui ou non?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui ou non?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Oui? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité? Eh bien! tant pis pour vous; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant avec sa colere!

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de Valere!

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi! auriez-vous quelque amant?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ce n'est pas le moment; je lui ferai parler par sa gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons; finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un ? je veux savoir la vérité : oui, je vous ferai du bien, mais à condition que vous le méritiez, entendez-vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement; avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *en hésitant et tremblant.*

Mais... non, monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux; je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu! je ne voudrois pas... (*à M. Géronte.*) Monsieur...

M. GÉRONTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité...

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité... Je connois les femmes: vous êtes à présent une colombe; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas! mon oncle, puisque vous êtes si bon...

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire...

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot...

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part en s'en allant.*

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais: que vais-je devenir? Eh! ma chere Marton ne m'abandonnera pas. (*elle sort.*)

SCENE VII.

M. GERONTE.

C'est une bonne fille; je suis bien aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination, j'aurois tâché de la contenter; mais

elle n'en a point: je verrai... je chercherai... Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas? Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu... Voilà l'arrangement de mes pieces; voilà celui de Dorval. Je pousse le roi à la case de sa tour. Dorval place son fou à la seconde case de son roi. Moi... échec; oui, et je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval? Oui, il a pris mon fou, et moi... double échec avec le cavalier. Parbleu! Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi; je prends sa dame. Ce coquin avec son roi a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui; le voilà dans mes filets; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame; oui, la voilà; échec et mat; c'est clair, échec et mat; cela est gagné... Ah! si Dorval venoit, je lui ferois voir. (*il appelle.*) Picard!

SCENE VIII.

M. GERONTE, M. DALANCOUR, *et peu après* DORVAL.

M. DALANCOUR, *à part et d'un air très embarrassé.*

Mon oncle est tout seul, s'il vouloit m'écouter.

M. GÉRONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*il appelle plus fort*) Picard !

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien ! As-tu trouvé Dorval ?

DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à M. Géronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle... (*M. Géronte, se retournant, apperçoit Dalancour, se leve brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, et sort par la porte du milieu.*)

SCENE IX.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *en souriant.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux ; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je reconnois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment, je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant.*

Oh ! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah ! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur; mais...

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire; mais s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, et je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois; je crois qu'on pourroit tout espérer de vous; mais madame Dalancour...

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Ma femme, monsieur? Ah ! vous ne la connoissez pas; tout le monde se trompe sur son compte, et mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, et que je vous découvre la vérité: elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé; elle m'a cru plus riche que je n'étois; je lui ai

toujours caché mon état. Je l'aime; nous nous sommes mariés fort jeunes: je ne lui ai jamais donné le tems de rien demander, de rien desirer; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir: c'est de cette maniere que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme, prévenir ses desirs! la besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que si elle avoit su mon état, elle eût été la premiere à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parcequ'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant.*

Mon pauvre ami!...

M. DALANCOUR, *d'un air fâché.*

Quoi?

DORVAL, *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi?

DORVAL, *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, et je l'aimerai toute ma vie : je la connois, je connois toute l'étendue de son mérite ; et je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement ; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons ; je serois au désespoir de vous avoir déplu ; mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu.

DORVAL, *froidement.*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah ! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations !

DORVAL.

Mais encore, il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de tems? il n'y a que quatre ans que votre pere est mort; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés ! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y rémédier, et le remede a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets; j'ai entrepris des affaires; j'ai engagé mon bien, et j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux ! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très mal fait, mon cher ami; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, et il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour elle embellit : madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle; et la jeunesse,

mon cher ami... quelquefois... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient, j'ai formé le projet de la mettre dans un couvent.

DORVAL.

La mettre au couvent; cela est bon; mais en avez-vous parlé à votre oncle?

M. DALANCOUR.

Non, il ne veut pas m'écouter: mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Oh! j'en suis sûr; voyez-le, je vous en prie, tout-à-l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant?

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons. Holà quelqu'un!

SCENE X.

M. DALANCOUR, DORVAL, PICARD.

PICARD, *à M. Dalancour.*

Monsieur.

M. DALANCOUR, *à Picard.*

Mon oncle est-il sorti?

PICARD.

Non, monsieur; il est descendu dans le jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le jardin! à l'heure qu'il est?

PICARD.

Cela est égal, monsieur: quand il a de l'humeur, il se promene, il va prendre l'air.

DORVAL, *à Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Non, monsieur; je connois mon oncle: il faut lui donner le tems de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais s'il alloit sortir; s'il ne remontoit pas?

PICARD, *à Dorval.*

Pardonnez-moi, monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est: un demi-quart-

d'heure lui suffit. D'ailleurs, monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien ! mon cher ami, passez dans son appartement : faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle ; il faut y remédier ; je lui parlerai pour vous ; mais à condition...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit. (*il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCENE XI.

M. DALANCOUR, PICARD.

M. DALANCOUR.

Tu n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire.

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai dit ; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons momens

où je pourrai lui parler; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, monsieur; mais, dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche?

PICARD.

Je ne suis pas riche; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfans; je devrois être dans l'embarras; mais mon maître est si bon, je les nourris sans peine, et on ne connoît pas chez moi la misere. (*il sort.*)

SCENE XII.

M. DALANCOUR.

Ah! le digne homme que mon oncle! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin!... Si je pouvois cacher à ma femme! Ah!... Pourquoi l'ai-je trompée? pourquoi me suis-je trompé moi-même? Mon oncle ne revient pas. Tous les momens sont précieux pour moi: allons en attendant chez mon procureur... Que j'y vais avec peine! Il me flatte, il est vrai, que

malgré la sentence il trouvera le moyen de gagner du tems : mais la chicane est odieuse ; l'esprit souffre, et l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours ! (*il veut s'en aller.*)

SCENE XIII.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *appercevant sa femme.*
Voici ma femme.

MADAME DALANCOUR.
Ah, ah ! vous voilà, mon ami ; je vous cherchois partout.

M. DALANCOUR.
J'allois sortir...

MADAME DALANCOUR.
Je viens de rencontrer ce bourru... Il grondoit, il grondoit !

M. DALANCOUR.
Est-ce de mon oncle que vous parlez ?

MADAME DALANCOUR.
Oui. J'ai vu un rayon de soleil, j'ai été me promener dans le jardin, et je l'ai rencontré : il pestoit, il parloit tout seul, et tout haut ; mais tout haut... Dites-moi une chose... N'y a-t-il pas chez lui quelque domestique de marié ?

M. DALANCOUR.

Oui.

MADAME DALANCOUR.

Assurément il faut que cela soit: il disoit du mal du mari et de la femme; mais du mal!... je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

MADAME DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

MADAME DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi? lui ai-je manqué en rien? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle: si je me moque de lui quelquefois c'est entre vous et moi; vous me le pardonnez bien? Au reste j'ai tous les égards possibles pour lui; mais, dites-moi sincèrement, en a-t-il pour vous? en a-t-il pour moi? Il nous traite très durement, il nous hait souverainement; moi sur-tout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il malgré tout cela le flatter, aller lui faire notre cour?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais... quand nous lui ferions notre cour... il est notre oncle; d'ailleurs nous pourrions en avoir besoin.

MADAME DALANCOUR.

Besoin de lui ! nous ? comment ? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement? Vous êtes rangé ; je suis raisonnable : je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, et nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération !...

MADAME DALANCOUR.

Mais oui : je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis !

MADAME DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur ; vous avez quelque chose... vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

MADAME DALANCOUR.

Pardonnez-moi, je vous connois, mon cher ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

C'est ma sœur qui m'occupe, voilà tout.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur ? Pourquoi donc ? c'est la meilleure

enfant du monde; je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous vouliez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, et la rendre heureuse en même tems.

M. DALANCOUR.

Comment?

MADAME DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un couvent; et je sais de bonne part qu'elle en seroit très fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge doit-elle avoir des volontés?

MADAME DALANCOUR.

Non, elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parens. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

MADAME DALANCOUR.

Bon! étois-je plus âgée quand nous nous sommes mariés?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! irai-je de porte en porte lui chercher un mari?

MADAME DALANCOUR.

Ecoutez, écoutez-moi, mon cher ami; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me trompe, m'être apperçue que Valere l'aime, et qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu, que je souffre !

MADAME DALANCOUR.

Vous le connoissez : y auroit-il pour Angélique un parti mieux assorti que celui-là ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Nous verrons ; nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grace ; permettez-moi de me mêler de cette affaire ; toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR, *très embarrassé.*

Madame...

MADAME DALANCOUR.

Eh bien ?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

MADAME DALANCOUR.

Non ? pourquoi ?

M. DALANCOUR.

Mon oncle y consentiroit-il ?

MADAME DALANCOUR.

A la bonne heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui est dû : mais vous êtes le frere ; la dot est entre vos mains ; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, et que j'arrange à-peu-près l'article de l'intérêt...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non ; gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur ?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que...

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte ; nous parlerons de cela à mon retour. (*il veut s'en aller.*)

MADAME DALANCOUR.

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle ?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

MADAME DALANCOUR.

Ecoutez ; seroit-ce pour la dot ?

M. DALANCOUR.

Je n'en sais rien. (*il sort.*)

MADAME DALANCOUR, *seule.*

Qu'est-ce que cela signifie ? je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari ?... Non ; il est trop sage pour avoir rien à se reprocher.

SCENE XIV.

MADAME DALANCOUR, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *sans voir madame Dalancour.*
Si je pouvois parler à Marton...

MADAME DALANCOUR.
Ma sœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*
Madame.

MADAME DALANCOUR, *avec amitié.*
Où allez-vous, ma sœur?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*
Je m'en allois, madame.

MADAME DALANCOUR.
Ah! ah! vous êtes donc fâchée?

ANGÉLIQUE.
Je dois l'être.

MADAME DALANCOUR.
Êtes-vous fâchée contre moi?

ANGÉLIQUE.
Mais, madame...

MADAME DALANCOUR.
Ecoutez, mon enfant: si c'est le projet du couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part; au contraire. Je vous aime, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*

Qu'elle est fausse !

MADAME DALANCOUR.

Qu'avez-vous ? Vous pleurez, je crois ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle m'a bien trompée. (*elle s'essuie les yeux.*)

MADAME DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin ?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas ! ce sont les dérangemens de mon frere.

MADAME DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangemens de votre frere ?

ANGÉLIQUE.

Oui, personne ne le sait mieux que vous.

MADAME DALANCOUR.

Que dites-vous là ?... Expliquez-vous, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCENE XV.

M. GERONTE, MADAME DALANCOUR, ANGELIQUE, PICARD.

M. GÉRONTE, *appelle.*

Picard !

PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

Monsieur.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh bien ! Dorval ?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre ; il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, et tu ne me le dis pas?

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le tems.

M. GÉRONTE, *appercevant Angélique et madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de tems en tems vers madame Dalancour pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici ? C'est mon salon: je ne veux pas de femmes ici ; je ne veux pas de votre famille : allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je. (*Angélique se retire.*)

SCENE XVI.

M. GERONTE, MADAME DALANCOUR, PICARD.

MADAME DALANCOUR, *à M. Géronte.*

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie, et de tems en tems du côté de madame Dalancour.*

Cela est singulier! Cette impertinente! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

MADAME DALANÇOUR.

Ne vous fâchez pas, monsieur. Pour moi, je vous assure...

M. GÉRONTE, *voudroit aller dans son appartement; mais il ne voudroit pas passer devant madame Dalancour; il dit à Picard:*

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre?

PICARD.

Oui, monsieur.

MADAME DALANCOUR, *s'appercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.*

Passez, passez, monsieur; je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE, *à madame Dalancour, en passant et la saluant à peine.*

Serviteur. Je condamnerai cette porte. (*il entre chez lui; Picard le suit.*)

MADAME DALANCOUR.

Quel caractere! Mais ce n'est pas cela qui m'inquiete le plus; c'est le trouble de mon mari; ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains; je voudrois connoître la vérité; et je tremble de l'approfondir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, M. GERONTE.

M. GÉRONTE.

Allons jouer, et ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

D'un sot, d'un imbécille, qui est l'esclave de sa femme, et la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise. (*il s'assied.*)

DORVAL, *pendant qu'il approche de la chaise.*

Le pauvre garçon !

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *d'un ton de compassion.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout ; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui ?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh ! je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer ; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour ?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas...

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez, jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, et je finis.

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien?

M. GÉRONTE.

Oui, grace au ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut?

M. GERONTE.

Oui, au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent...

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE, *plus vivement.*

Par conséquent vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite : lui donner de l'argent ne serviroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de systême, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, et je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, et dit fort doucement :*

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL, *en jouant.*

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE, *en jouant.*

Echec au roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille?...

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE.

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura! (*il rêve un instant, et se leve en appelant:*) Dorval!

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Ecoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami?

DORVAL.

Oh! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi ?

M. GÉRONTE.

Oui, ma niece.

DORVAL.

Comment ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment ! comment ! Êtes-vous sourd ? ne m'entendez-vous pas ? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah ! ah !

M. GÉRONTE.

Et si vous l'épousez, outre sa dot je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem ! qu'en dites-vous ?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois ; je ne ferois que le bonheur de ma niece.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Son frere !...

M. GÉRONTE.

Son frere ? son frere n'est rien... C'est moi qui en dois disposer ; la loi, le testament de mon frere... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur-le-champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez là n'est pas une chose à précipiter ; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE, *fâché.*

Mais, mais ! Voyons votre *mais.*

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans à quarante-cinq ?

M. GÉRONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune, et je connois Angélique; ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr?

M. GÉRONTE.

Très sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon notaire, je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh bien! quoi? voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid?

DORVAL.

Vous voudriez donc?...

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, et cent mille livres de présent de noces; cela vous fâche-t-il?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Votre modestie dans ce moment-ci me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez?

M. GÉRONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien ! j'y consens.

M. GÉRONTE, *avec joie.*

Vrai ?

DORVAL.

Mais à condition...

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Qu'Angélique y consentira.

M. GÉRONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés ?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCENE II.

M. GERONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

(*M. Dalancour entre par la porte du fond; il voit son oncle, il écoute en passant: il se sauve chez lui; mais il reste à la porte pour écouter.*

M. GÉRONTE.

C'est le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami!

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon notaire; tout sera prêt pour aujourd'hui. (*il appelle.*) Picard! (*à Picard qui entre.*) Ma canne, mon chapeau.

DORVAL.

J'irai, en attendant, chez moi. (*Picard donne à son maître sa canne et son chapeau, et se retire.*)

M. GÉRONTE.

Non, non; vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais revenir; vous dînerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire: il faut que je fasse venir mon homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.

Allez dans ma chambre; écrivez; envoyez la

lettre par Picard : oui, Picard ira lui-même la porter ; c'est un bon garçon, sage, fidele : je le gronde quelquefois ; mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur ?

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GÉRONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu !... (*il sort. M. Dalancour au dernier mot marque de la joie.*)

SCENE III.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *se croyant seul.*

En vérité, tout ce qui m'arrive me paroît un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé !

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah ! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle? Il m'aime, il me plaint; il va chez son notaire; il vous a donné sa parole d'honneur. Je vois bien ce que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami: il n'y a pas le mot de vrai de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc?

DORVAL.

J'espere bien avec le tems pouvoir vous être utile auprès de lui; et désormais j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur: mais jusqu'à présent...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur?

DORVAL.

Je vais vous le dire... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage...

M. DALANCOUR, *avec joie.*

Ma sœur! l'acceptez-vous?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi, j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frere, que je vous embrasse de tout mon cœur!

DORVAL.

Je me flatte que mon oncle, dans cette occasion...

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur: j'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCENE IV.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR, DORVAL.

M. DALANCOUR, *appercevant sa femme.*

Ah! madame Dalancour...

MADAME DALANCOUR, *à M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix...

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà monsieur Dorval que je vous présente en qualité de mon frere, d'époux d'Angélique.

MADAME DALANCOUR, *avec joie.*

Oui?

DORVAL, *à madame Dalancour.*

Je serai bien flatté, madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation.

MADAME DALANCOUR, *à Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*à part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari?

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Ma sœur le sait-elle?

DORVAL.

Je ne le crois pas.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir?

DORVAL.

Non; il faudroit la prévenir: il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien ; je connois Angélique : d'ailleurs votre état, votre mérite... Laissez-moi faire ; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie ; ne gâtons rien, laissons faire M. Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle pour y écrire ; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu : nous nous reverrons tantôt. (*il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCENE V.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR, UN LAQUAIS.

MADAME DALANCOUR.

A ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

MADAME DALANCOUR.

Votre oncle! Vous en a-t-il parlé? vous a-t-il demandé votre consentement?

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement? N'avez-vous pas vu Dorval? ne me l'a-t-il pas dit? cela ne s'appelle-t-il pas me demander mon consentement?

MADAME DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de M. Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que...

MADAME DALANCOUR.

C'est que... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

MADAME DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! vous me trouvez insupportable! (*fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la premiere fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayiez bien du chagrin pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*à madame Dalancour.*) Ma chere femme, je vous demande

pardon de tout mon cœur. Mais vous connoissez mon oncle ; voulez-vous que nous nous brouillions davantage? voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire; mon oncle l'a choisi, tant mieux : voilà un embarras de moins pour vous et pour moi.

MADAME DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part; je vous en loue et vous admire : mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? seroit-il honnête, seroit-il décent...

M. DALANCOUR.

Vous avez raison... Mais il y a encore du tems; nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Ecoutez. J'aime Angélique, vous le savez : cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle ; cependant elle est votre sœur...

M. DALANCOUR.

Comment! vous appelez ma sœur une ingrate! Pourquoi?

MADAME DALANCOUR.

N'en parlons pas pour le présent. Je lui deman-

derai une explication entre elle et moi ; et ensuite...

M. DALANCOUR.

Non, je veux le savoir...

MADAME DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami...

M. DALANCOUR, *très vivement.*

Non ; je veux le savoir, vous dis-je.

MADAME DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ciel ! je tremble toujours.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur...

M. DALANCOUR.

Eh bien ?

MADAME DALANCOUR.

Je la crois trop du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi ?

MADAME DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire à moi-même que vos affaires étoient dérangées, et que...

M. DALANCOUR.

Mes affaires dérangées !... Le croyez-vous ?

MADAME DALANCOUR.

Non ; mais elle m'a parlé de façon à me faire

croire qu'elle me soupçonne d'en être la cause, ou du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Vous? elle vous soupçonne, vous?

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, mon cher ami. Je vois bien qu'elle n'a pas le sens commun.

M. DALANCOUR, *avec passion.*

Ma chere femme!

MADAME DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi, tenez, je n'y pense plus. Tout vient de là; votre oncle est la cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh! non; mon oncle n'est pas méchant.

MADAME DALANCOUR.

Il n'est pas méchant! Ciel! y a-t-il rien de pis sur la terre? Tout-à-l'heure encore ne m'a-t-il pas fait voir?... mais je le lui pardonne.

UN LAQUAIS, *entrant.*

Monsieur, on vient d'apporter cette lettre pour vous.

M. DALANCOUR, *empressé, prend la lettre.*

Donne. (*le laquais sort.*)

SCENE VI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, avec agitation.*

Voyons. C'est de mon procureur. (*il ouvre la lettre.*)

MADAME DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit?

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

Un moment. (*il se retire à l'écart, il lit tout bas, et marque du chagrin.*)

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR, *après avoir lu.*

Je suis perdu!

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR, *à part, avec la plus grande agitation.*

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

MADAME DALANCOUR, *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez, voilà mon état. (*il lui donne la lettre et sort.*)

SCENE VII.

MADAME DALANCOUR.

Je tremble. (*elle lit.*) « Tout est perdu, mon« sieur; les créanciers n'ont pas voulu signer. La « sentence vient d'être confirmée; elle vous sera « signifiée. Prenez-y garde, il y a prise de corps ». Ah! qu'ai-je lu? Que viens-je d'apprendre? mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté!... Mais... comment cela se peut-il? point de jeu... point de sociétés dangereuses... point de faste... pour lui... Seroit-ce pour moi? Ah! dieux! quelle lumiere affreuse vient m'éclairer! Les reproches d'Angélique, cette haine de monsieur Géronte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, et je le suis peut-être autant que lui... Mais quel remede à cette cruelle situation? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état dans ce moment d'abattement et de chagrin?... Eh! si j'en suis la

cause... involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même?... Oui, quand je devrois me jeter à ses pieds... Mais avec ce caractere âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir?... irai-je m'exposer à ses duretés?... Ah! qu'importe? que sont toutes les humiliations auprès de l'état affreux de mon mari? Oui j'y cours; cette seule idée doit me donner du courage. (*elle veut s'en aller du côté de l'appartement de M. Géronte.*)

SCENE VIII.

MADAME DALANCOUR, MARTON.

MARTON.

Que faites-vous ici, madame? monsieur Dalancour s'abandonne au désespoir.

MADAME DALANCOUR.

Ciel! je vole à son secours. (*elle sort.*)

MARTON, *seule.*

Quels malheurs! quels désordres! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien... Que vois-je?

SCENE IX.

VALERE, MARTON.

Monsieur, que venez-vous faire ici? Vous avez mal pris votre tems; toute la maison est dans le chagrin.

VALERE.

Je m'en doutois bien; je viens de quitter le procureur de Dalancour, et je viens lui offrir ma bourse et mon crédit.

MARTON.

Cela est bien honnête: rien n'est plus généreux.

VALERE.

Monsieur Géronte est-il chez lui?

MARTON.

Non. Le domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son notaire.

VALERE.

Chez son notaire?

MARTON.

Oui; il a toujours des affaires. Mais est-ce que vous voudriez lui parler?

VALERE.

Oui; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de monsieur Dalancour. Je suis seul; j'ai du bien; j'en puis disposer.

J'aime Angélique ; je viens lui offrir de l'épouser sans dot, et de partager avec elle mon état et ma fortune.

MARTON.

Que cela est bien digne de vous! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALERE.

Croyez-vous que je puisse me flatter?...

MARTON, *avec joie.*

Oui ; d'autant plus que mademoiselle est dans les bonnes graces de son oncle, et qu'il veut la marier.

VALERE.

Il veut la marier?

MARTON, *avec joie.*

Oui.

VALERE.

Mais, si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTON, *après un moment de silence.*

Cela se pourroit bien.

VALERE.

Est-ce une consolation pour moi?

MARTON.

Pourquoi pas? (*en se tournant vers la coulisse.*) Venez, venez, mademoiselle.

SCENE X.

VALERE, ANGELIQUE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Je suis toute effrayée.

VALERE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *à Valere.*

Mon pauvre frere...

MARTON, *à Angélique.*

Toujours de même?

ANGÉLIQUE, *à Marton.*

Il est un peu plus tranquille.

MARTON.

Ecoutez, écoutez, mademoiselle: monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous et pour votre frere.

ANGÉLIQUE.

Pour lui aussi?

MARTON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire!

VALERE, *bas, à Marton.*

Ne lui dites rien. (*se tournant vers Angélique.*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas?

MARTON.

Mais il faudra en parler à monsieur Géronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger?

MARTON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je? Voyons, consultons. Mais j'entends quelqu'un. (*elle court vers l'appartement de monsieur Géronte et revient.*) C'est monsieur Dorval. (*à Valere.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, et nous parlerons à notre aise.

VALERE, *à Angélique.*

Si vous voyez votre frere...

MARTON.

Eh! venez donc, monsieur, venez donc. (*elle le pousse, le fait sortir, et elle sort avec lui.*)

SCENE XI.

DORVAL, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que ferai-je ici avec monsieur Dorval? je puis m'en aller.

DORVAL, *à Angélique qui va pour sortir.*

Ah! mademoiselle... mademoiselle!

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu monsieur votre oncle? Ne vous a-t-il rien dit?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Est-il rentré?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah! bon! elle ne sait encore rien.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde?

DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGÉLIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous ... sérieusement.

ANGÉLIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Hem ! qu'en dites-vous? (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Seriez-vous bien aise de vous marier?

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus?

ANGÉLIQUE, *avec un peu de curiosité.*

Mais... tout comme il vous plaira, monsieur.

DORVAL.

C'est que le choix en est déja fait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! ciel, que je crains !

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je crois.

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander...

DORVAL.

Quoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *toujours en tremblant.*

Le connoissez-vous celui qu'on m'a destiné?

DORVAL.

Oui, je le connois; et vous le connoissez aussi.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi?

DORVAL.

Certainement, vous le connoissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserois-je...

DORVAL.

Parlez, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme?

DORVAL.

Le nom du jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais... Si ce n'étoit pas tout-à-fait un jeune homme?

ANGÉLIQUE, *à part, avec agitation.*

Ciel!

DORVAL.

Vous êtes sage... Vous dépendez de votre oncle...

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier?

DORVAL.

Qu'appelez-vous sacrifier?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon! Qui pourroit lui avoir donné ce conseil? Qui est-ce qui lui auroit proposé ce parti?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais... ce parti... Si c'étoit moi, mademoiselle?...

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Vous, monsieur? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous connois, vous êtes raisonnable, vous êtes sensible; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espere que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah! ah! Cela n'est pas mal. (*à Angélique.*) Mademoiselle.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Ah! monsieur!

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit; je l'avois bien prévu : heureusement je n'en suis pas amoureux ; mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner?

DORVAL.

Un peu.

ANGÉLIQUE, *avec passion et fermeté.*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant! J'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien! mademoiselle... je le serai... je vous le promets... Je parlerai à votre oncle pour vous; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite !

ANGÉLIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon pere. (*elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chere enfant !

SCENE XII.

M. GÉRONTE, DORVAL, ANGELIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaieté.*

Bon, bon, courage ! J'en suis ravi, mes enfans. (*Angélique se retire toute mortifiée, et Dorval sourit.*) Comment donc ! est-ce que ma présence vous fait peur ? Je ne condamne pas des empressemens légitimes. Tu as bien fait, toi Dorval, de la prévenir. Allons, mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je ?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE, *à Angélique avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle modestie déplacée ! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; et quand j'arrive, tu t'éloignes ! Avance-toi. (*à Dor-*

val, en colere.) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur : je veux bien que l'on rie; mais je ne veux pas que l'on me fasse enrager; entendez-vous, monsieur le rieur? Venez ici, et écoutez-moi.

DORVAL.

Mais, écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez donc. (*il veut la prendre par la main.*)

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon oncle...

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Tu pleures, tu fais l'enfant! Tu te moques de moi, je crois. (*il la prend par la main, et la force de s'avancer au milieu du théâtre; ensuite il se tourne du côté de Dorval, et lui dit avec gaieté:*) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler au moins.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix. (*il change de ton, et dit tranquillement.*) J'ai été chez mon notaire; j'ai tout arrangé: il a fait la minute devant moi, il l'apportera tantôt, et nous signerons.

DORVAL.

Mais si vous vouliez m'écouter...

M. GÉRONTE.

Paix. Pour la dot, mon frere a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils: je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part; mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui les auront mal faites: la dot ne peut pas perir; et, en tout cas, c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus.

DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très bien; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE, *vîte et en tremblant.*

Moi, monsieur?...

M. GÉRONTE.

Je voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque

chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne, et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne, et ce que je fais, je le fais, je le veux, et je l'ordonne pour ton bien ; entends-tu ?

DORVAL.

Je parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire ?

DORVAL.

Que j'en suis fâché, mais que ce mariage ne peut pas se faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu ! (*Angélique s'éloigne tout effrayée, Dorval recule aussi.*) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui, mais à condition...

M. GÉRONTE, *se retournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente? si je pouvois le croire... si je pouvois m'en douter... (*il la menace.*)

DORVAL, *sérieusement.*

Non, monsieur, vous avez tort.

M. GÉRONTE, *se tourne vers Dorval.*

C'est donc vous qui me manquez? (*Angélique saisit le moment et se sauve.*)

SCENE XIII.

M. GÉRONTE, DORVAL.

M. GÉRONTE, *continue.*

Qui abusez de mon amitié et de mon attachement pour vous.

DORVAL, *haussant la voix.*

Mais, écoutez les raisons...

M. GÉRONTE.

Point de raisons; je suis un homme d'honneur, et si vous l'êtes aussi, allons tout-à-l'heure... (*en se tournant il appelle.*) Angélique.

DORVAL, *en se sauvant.*

Peste soit de l'homme! il me pousseroit à bout!

M. GÉRONTE.

Où est-elle? Angélique! Holà! quelqu'un.

M. GÉRONTE, *seul, appelant toujours.*

Picard! Marton! la Pierre! Courtois!... Mais je la trouverai. C'est vous à qui j'en veux. (*il se tourne et ne voit plus Dorval; il reste interdit.*) Comment donc! il me plante là? (*il appelle.*) Dorval! mon ami Dorval! Ah! l'indigne! ah! l'ingrat! Holà! quelqu'un. Picard!

SCENE XIV.

M. GERONTE, PICARD.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Coquin ! tu ne réponds pas ?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur ; me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux ! je t'ai appelé dix fois.

PICARD.

J'en suis fâché...

M. GÉRONTE.

Dix fois ! malheureux !

PICARD, *à part.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval ?

PICARD, *brusquement.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il ?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment est-il parti?

PICARD, *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très fâché.*

Ah! pendard! est-ce ainsi que l'on répond à son maître? (*il le menace et le fait reculer.*)

PICARD, *en reculant d'un air très fâché.*

Monsieur, renvoyez-moi...

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux? (*il le menace, le fait reculer; Picard en reculant tombe entre la chaise et la table; monsieur Géronte court à son secours et le fait lever.*)

PICARD.

Ahi! (*il s'appuie au dos de la chaise et il marque beaucoup de douleur.*)

M. GÉRONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré, et à part.*

J'en suis fâché. (*à Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaie, et marche mal.*

Je crois qu'oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Va-t'en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, monsieur?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Va-t'en chez ta femme, qu'on te soigne. (*il tire sa bourse, et veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, et attendri.*

Quel maître!

M. GÉRONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh! non, monsieur; j'espere que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent? Est-ce par orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? Crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent, prends-le, mon ami: ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, monsieur: je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Va-t'en tout-à-l'heure.

PICARD.

Oui, monsieur. ((*il marche mal.*)

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je; je le veux.

PICARD *prend la canne, et dit en s'en allant,*

Quelle bonté! (*il sort.*)

SCENE XV.

M. GERONTE, MARTON.

M. GÉRONTE.

C'est la premiere fois de ma vie... Peste soit de ma vivacité! (*se promenant à grands pas.*) C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTON.

Monsieur, voulez-vous dîner?

M. GÉRONTE, *très vivement.*

Va-t'en à tous les diables! (*il court et s'enferme dans son appartement.*)

MARTON, *seule.*

Bon! fort bien! Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique; autant vaut que Valere s'en aille.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PICARD, MARTON.

(*Picard entre par la porte du milieu, Marton par celle de M. Dalancour.*)

MARTON.

Vous voilà donc de retour?

PICARD, *ayant la canne de son maître.*

Oui, je boite un peu; mais cela n'est rien; j'ai eu plus de peur que de mal: cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.

MARTON.

Allons, allons; à quelque chose malheur est bon.

PICARD, *d'un air content.*

Mon pauvre maître! Ma foi! ce trait-là m'a

touché jusqu'aux larmes; il m'auroit cassé la jambe que je lui aurois pardonné.

MARTON.

Il a un cœur!... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.

PICARD.

Qui est-ce qui n'en a pas?

MARTON.

Allez, allez le voir. Savez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné?

PICARD.

Pourquoi donc?

MARTON.

Eh! il y a des choses, mon enfant, des choses terribles dans cette maison.

PICARD.

Je le sais; j'ai rencontré votre neveu, et il m'a tout conté : c'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sait-il, mon maître?

MARTON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah! qu'il en sera fâché!

MARTON.

Oui; et la pauvre Angélique?

PICARD.

Mais Valere...

MARTON.

Valere? Valere est toujours ici ; il n'a pas voulu s'en aller; il est là : il encourage le frere, il regarde la sœur, il console madame. L'un pleure, l'autre soupire, l'autre se désespere. C'est un chaos, un véritable chaos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargé de parler à monsieur?...

MARTON.

Oui, je lui parlerai ; mais à présent il est trop en colere.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTON.

Allez; et si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, et je vous en donnerai des nouvelles. (*il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte dont il ferme la porte.*)

MARTON.

Oui, mon cher ami. Allez doucement. (*seule.*) C'est un bon garçon que Picard, doux, honnête, serviable ; c'est le seul qui me plaise dans cette

maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

SCENE II.

DORVAL, MARTON.

DORVAL, *parlant bas, et souriant.*

Eh bien, Marton?...

MARTON.

Monsieur, votre très humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

Monsieur Géronte est-il toujours en colere?

MARTON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela: vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi?

MARTON.

Contre vous, monsieur? il s'est fâché contre vous?

DORVAL, *en riant et parlant toujours.*

Sans doute; mais cela n'est rien: je le connois, je parie que si je vais le voir il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTON.

Cela se pourroit bien; il vous aime, il vous estime; vous êtes son ami unique... C'est singu-

lier cependant, un homme vif comme lui! Et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique...

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si longtems notre liaison.

MARTON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir mademoiselle Angélique. Où est-elle?

MARTON, *avec passion.*

Elle est avec son frere. Savez-vous tous les malheurs de son frere?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas! oui; tout le monde en parle.

MARTON.

Et qu'est-ce qu'on en dit?

DORVAL.

Peux-tu le demander? les bons le plaignent, les méchans s'en moquent, et les ingrats l'abandonnent.

MARTON.

Ah! ciel! Et cette pauvre demoiselle?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit? Je

m'intéresse trop à elle pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valere...

MARTON, *en riant.*

Ah! ah! Valere?

DORVAL.

Le connoissez-vous?

MARTON.

Beaucoup, monsieur; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux, vous me seconderez.

MARTON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique...

MARTON.

Et ensuite si Valere...

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTON, *en souriant.*

Allez, allez chez monsieur Dalancour: vous ferez d'une pierre deux coups.

DORVAL.

Comment donc?

MARTON.

Il est là.

DORVAL.

Valere?

MARTON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise; j'y vais de ce pas.

MARTON.

Attendez, attendez; voulez-vous que je vous fasse annoncer?

DORVAL, *en riant.*

Bon! irai-je me faire annoncer chez mon beau-frere?

MARTON.

Votre beau-frere?

DORVAL.

Oui.

MARTON.

Qui donc?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien?

MARTON.

Non.

DORVAL.

Eh bien! tu le sauras une autre fois. (*il entre chez M. Dalancour.*)

MARTON, *seule.*

Il est fou...

SCENE III.

M. GÉRONTE, MARTON.

M. GÉRONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

Reste là ; je ferai porter la lettre par un autre. Reste là... je le veux... (*il se retourne.*) Marton !

MARTON.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Va chercher un domestique, et qu'il aille tout-à-l'heure porter cette lettre à Dorval. (*se tournant vers la porte de son appartement.*) L'imbécille ! il boite encore, et il voudroit sortir ! (*à Marton.*) Va donc.

MARTON.

Mais, monsieur...

M. GÉRONTE.

Dépêche-toi.

MARTON.

Mais Dorval...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTON.

Il est ici.

M. GÉRONTE.

Qui ?

MARTON.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où ?

MARTON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici ?

MARTON.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il ?

MARTON.

Chez monsieur Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour ! Dorval chez Dalancour ! Je vois à présent ce que c'est ; je comprends tout. (*à Marton.*) Va chercher Dorval ; dis-lui de ma part... Non ; je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement : si tu y mets les pieds, je te renvoie sur-le-champ. Appelle les gens de ce misérable... Point du tout, qu'ils ne viennent pas... Va-s-y toi ; oui, oui, qu'il vienne tout de suite. Eh bien ?

MARTON.

Irai-je ou n'irai-je pas ?

M. GÉRONTE.

Va-s-y ; ne m'impatiente pas davantage. (*Marton entre chez M. Dalancour.*)

SCENE IV.

M. GÉRONTE.

Oui, c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abyme affreux ce malheureux est tombé; oui, il l'a su avant moi ; et je n'en aurois rien su encore si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même ; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu : il est là, il l'examine peut-être pour s'en assurer davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? je l'aurois persuadé, je l'aurois convaincu... Pourquoi n'a-t-il pas parlé? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le tems? Point du tout; il n'avoit qu'à attendre; il n'avoit qu'à rester, ma fougue se seroit calmée, et il auroit parlé. Neveu indigne! traître! perfide! tu as sacrifié ton bien, ton honneur; je t'ai aimé, scélérat! je ne t'ai aimé que trop: je t'effacerai tout-à-fait de mon cœur et de ma mémoire... Sors d'ici, vas périr ailleurs... Mais où iroit-il? N'importe, je n'y pense plus; c'est sa sœur qui m'intéresse; c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins... Dorval est mon ami, Dorval

l'épousera; je lui donnerai la dot, je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable; mais je n'abandonnerai jamais l'innocence.

SCENE V.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé se jette aux pieds de M. Géronte.*

Ah! mon oncle! écoutez-moi, de grace.

M. GÉRONTE *se retourne, voit Dalancour, et recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux? leve-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*

Mon cher oncle! voyez le plus malheureux des hommes; de grace, écoutez-moi.

M. GÉRONTE, *un peu touché, mais toujours avec colere.*

Leve-toi, te dis-je.

M. DALANCOUR, *à genoux.*

Vous dont le cœur est si généreux, si sensible, m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour, et d'un amour honnête et vertueux? J'ai eu tort sans doute de m'écarter de vos conseils, de négliger votre tendresse paternelle; mais, mon cher oncle, au nom du sang qui m'a donné la vie, de ce

sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous toucher; laissez-vous fléchir.

M. GÉRONTE, *peu-à-peu s'attendrit, et s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, et dit à part:*

Quoi! tu oses encore?...

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole; un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir? Je ne vous demande rien pour nous: que je m'acquitte noblement; et je réponds, pour ma femme et pour moi, que l'indigence n'effraiera pas nos cœurs quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse et votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux!... tu mériterois.... Mais je suis un imbécille; cette espece de fanatisme du sang me parle en faveur d'un ingrat! Leve-toi, traître! je paierai tes dettes; et par-là je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*

Eh! non, mon oncle: je vous réponds.... vous verrez par ma conduite...

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa

femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, je vous jure : ce n'est point la faute de ma femme; vous ne la connoissez pas...

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Tu la défends! tu ments devant moi! Prends garde : il s'en faut peu qu'à cause de ta femme je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée. Oui, oui, je la révoquerai ; tu n'auras rien de moi. Ta femme, ta femme! je ne peux pas la souffrir, je ne peux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle, vous me déchirez le cœur!

SCENE VI.

M. GERONTE, MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

Hélas! Monsieur, si vous me croyez la cause des dérangemens de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissée conduire par un mari que j'aimois; le monde m'a entraînée, l'exemple

m'a séduite; j'étois contente, et je me croyois heureuse. Mais je parois coupable; cela suffit; et pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits, je souscris à votre fatal arrêt; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grace; modérez votre haine pour moi; excusez mon sexe, mon âge; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour...

M. GÉRONTE.

Eh! madame, croyez-vous m'abuser?

MADAME DALANCOUR.

O ciel! il n'est donc plus de ressource! Ah! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu!.. Je me meurs. (*elle tombe sur un fauteuil; M. Dalancour va à son secours.*)

M. GÉRONTE, *inquiet, ému, touché.*

Holà! quelqu'un! Marton!

SCENE VII.

M. GERONTE, MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, MARTON.

MARTON.

Monsieur, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Voyez... là... allons; allez, voyez, portez-lui du secours.

MARTON.

Madame, madame, qu'est-ce que c'est donc?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marton.*

Tenez, tenez; voici de l'eau de Cologne. (*à M. Dalancour.*) Eh bien?

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle!...

M. GÉRONTE *s'approche de madame Dalancour, et lui dit brusquement.*

Comment vous trouvez-vous?

MADAME DALANCOUR, *se levant tout doucement, et avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse, c'est le cœur qui parle; je recouvrerai mes forces, je partirai; je soutiendrai mon malheur. (*M. Géronte s'attendrit mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah! mon oncle, souffrirez-vous?...

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*à madame Dalancour, brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

MADAME DALANCOUR.

Ah! monsieur!

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah! mon cher oncle!

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Ecoutez. Mes épargnes n'étoient pas pour moi; vous les auriez trouvées un jour : vous les mangez aujourd'hui ; la source en est tarie ; prenez-y garde : si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

MADAME DALANCOUR.

Votre bonté...

M. DALANCOUR.

Votre générosité...

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTON.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Marton.*

Tais-toi, bavarde.

MARTON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien; ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour mademoiselle Angélique ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

A propos, où est-elle ?

MARTON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son prétendu y est-il ?

MARTON.

Son prétendu?

M. GÉRONTE.

Oui; est-ce qu'il est courroucé? est-ce qu'il ne veut plus me voir? seroit-il parti?

MARTON.

Monsieur... son prétendu... y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTON.

Angélique et son prétendu?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, Angélique et son prétendu.

MARTON.

Tant mieux. Tout-à-l'heure, monsieur. (*en s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfans; n'ayez pas peur.

SCENE VIII.

M. GERONTE, M. DALANCOUR, VALERE, DORVAL, MADAME DALANCOUR, ANGELIQUE, MARTON; PICARD *entrant à la fin de la scene.*

M. GÉRONTE, *voyant Valere et Dorval.*

Qu'est-ce que cela? Que veut-il cet autre?

MARTON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu et le témoin.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE, *s'approche en tremblant, et adresse la parole à madame Dalancour.*

Ah! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander!

MARTON, *à madame Dalancour.*

Et moi aussi, madame...

M. GÉRONTE, *à Dorval*

Venez ici, monsieur le prétendu. Eh bien! êtes-vous encore fâché? ne viendrez-vous pas?

DORVAL.

Est-ce moi?

M. GÉRONTE.

Vous-même.

DORVAL.

Pardonnez-moi; je ne suis que le témoin.

M. GÉRONTE.

Le témoin?

DORVAL.

Oui, voilà le mystere. Si vous m'aviez laissé parler...

M. GÉRONTE.

Du mystere! (*à Angélique.*) Il y a du mystere?

DORVAL, *d'un ton sérieux et ferme.*

Ecoutez-moi, mon ami. Vous connoissez Valere; il a su les désastres de cette maison; il est venu offrir son bien à monsieur Dalancour, et sa main à Angélique. Il l'aime; il est prêt à l'épouser sans dot, et à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connois, je sais que vous aimez les belles actions; je l'ai retenu, et je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE, *fort en colere, à Angélique.*

Tu n'avois pas d'inclination? Tu m'as trompé. Non, je ne le veux pas; c'est une supercherie de part et d'autre: je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle...

VALERE, *d'un air passionné et suppliant.*

Monsieur...

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon !...

MADAME DALANCOUR.

Vous êtes si généreux !

MARTON.

Mon cher maître !...

M. GÉRONTE, *à part et touché.*

Maudit soit mon chien de caractere! Je ne puis pas garder ma colere comme je le voudrois. Je me souffletterois volontiers. (*tous à la fois répetent leurs prieres et l'entourent.*)

M. GÉRONTE.

Taisez-vous, laissez-moi; que le diable vous emporte; et qu'il l'épouse.

MARTON, *fort.*

Qu'il l'épouse sans dot?

M. GÉRONTE, *à Marton, vivement.*

Comment sans dot! Est-ce que je marierai ma niece sans dot? Est-ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot? Je connois Valere; l'action généreuse qu'il vient de se proposer mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, et les cent mille livres que je lui ai promises.

VALERE.

Que de graces!

ANGÉLIQUE.

Que de bontés!

MADAME DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTON.

Vive mon maître!

DORVAL.

Vive mon bon ami! (*tous à la fois l'entourent, l'accablent de caresses et répetent ses éloges.*)

M. GÉRONTE *tâche de se débarrasser, et crie fort.*

Paix, paix, paix! (*il appelle.*) Picard!

PICARD, *entrant.*

Monsieur.

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi ; tout le monde est prié.
Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN DU BOURRU BIENFAISANT.

EXAMEN

DU BOURRU BIENFAISANT.

Cette comédie fait époque dans l'histoire du théâtre françois: pour la premiere fois un étranger obtint et mérita un succès durable sur la scene qu'avoit épurée Moliere. Ce qui dut paroître encore plus extraordinaire c'est que Goldoni avoit alors soixante-deux ans, âge auquel il est bien difficile de pouvoir se perfectionner assez dans une langue pour devenir un écrivain même passable: la douce flexibilité de l'auteur italien se prêta à notre langage, à notre goût et à nos mœurs; il parvint à nous plaire dans un genre sur lequel nous sommes ordinairement très séveres.

La piece est parfaitement conçue; l'intrigue est simple et marche rapidement; les caracteres sont bien dessinés et bien soutenus. La maison de M. Géronte présente un tableau que l'on voit souvent dans la société. Tandis qu'un oncle très riche vit dans l'économie et conserve une grande simplicité de mœurs, son neveu, qui a épousé une femme jeune et coquette, se livre à la dépense et à l'envie de briller: voyant que son revenu ne lui suffit pas, cet époux trop indulgent pour les fantaisies de sa femme, et n'osant lui révéler le désordre de sa fortune, fait des affaires, entre dans des spéculations, et acheve de se ruiner: poursuivi par ses créanciers, ayant eu le malheur

d'entamer la dot de sa sœur, il se trouve dans la situation la plus cruelle: son oncle seul peut venir à son secours. Il s'agit de fléchir cet oncle qui a été révolté avec raison des folies du neveu, et qui sur-tout a conçu la plus grande aversion pour madame Dalancour, qu'il croit la cause des malheurs de son mari. M. Géronte est plein de bonté, mais extrêmement sévere sur tout ce qui intéresse la probité, et naturellement brusque et emporté; il inspire beaucoup de crainte à son neveu: heureusement le jeune homme trouve un excellent médiateur dans M. Dorval, homme sage, discret et flegmatique, ancien ami de M. Géronte. Ce caractere ne forme pas un contraste trop tranchant avec celui du bourru bienfaisant; il est dans la juste mesure des personnages que Moliere oppose ordinairement aux principaux rôles de ses pieces. Le petit épisode du projet de mariage d'Angélique avec Dorval est heureusement inventé; il donne lieu à la scene charmante où cette demoiselle demande avec tant de modestie et de finesse le *nom du jeune homme*. Le rôle d'Angélique est un des plus agréables qui existent au théâtre; il étoit impossible de mieux peindre la naïveté, la réserve, et l'innocente adresse d'une demoiselle bien élevée. Le caractere de M. Géronte se soutient bien: on prévoit que, malgré toutes ses fureurs, il pardonnera; cependant l'intérêt croît toujours, et le dénouement, sans produire une grande surprise, inspire une douce satisfaction.

Cette piece produit plus d'effet à la représentation qu'à la lecture. Il étoit bien difficile que l'auteur

pût avoir cette précision dans les expressions, et cette tournure comique qui distinguent les maîtres de l'art. Plein d'excellentes idées, Goldoni les rend ordinairement d'une maniere un peu vague: il faut être François pour avoir la légèreté et le mordant de la plaisanterie françoise. L'auteur italien est plus heureux dans les morceaux sérieux: quelques uns sont rendus avec force et originalité; tel est celui où Géronte explique pourquoi il ne veut pas secourir son neveu: « Je hais, dit-il, je déteste sa façon de penser, « sa mauvaise conduite: lui donner de l'argent ne ser« viroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses « folies. Qu'il change de système, je changerai aussi « envers lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, « et je ne veux pas que le bienfait empêche le repen« tir. »

Cette comédie est quelquefois attendrissante; mais les larmes qu'elle fait couler ne sont point arrachées, comme dans nos drames, par des situations pénibles et exagérées. Tout est naturel et vrai dans le Bourru Bienfaisant; la sensibilité et la gaieté y sont doucement excitées; et cette piece, quoique d'un rang inférieur à nos chefs-d'œuvre, est un des ouvrages les plus agréables du répertoire du théâtre françois.

FIN DE L'EXAMEN DU BOURRU BIENFAISANT.

LA FEINTE
PAR AMOUR,
COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,
DE DORAT,

Représentée pour la premiere fois
le 21 juillet 1773.

NOTICE

SUR DORAT.

Claude-Joseph Dorat naquit à Paris en 1734. Long-tems incertain sur le choix d'un état, il entra enfin dans les Mousquetaires, où il croyoit que des loisirs fréquens lui permettroient de cultiver les lettres, pour lesquelles il avoit un goût très vif. Loin d'exécuter ce projet, il se laissa entraîner par l'attrait des plaisirs et par l'exemple de ses camarades : quelques chansons, quelques petits vers furent l'unique fruit de ses occupations frivoles ; et lorsque, par son inconstance naturelle, il quitta le corps auquel son inclination l'avoit attaché, il n'en rapporta dans le monde qu'une présomption exaltée, et une fatuité qui, pour être à la mode, n'en étoit pas moins ridicule.

On voit que la jeunesse de Dorat fut très dissipée, et qu'il ne put acquérir une instruction solide. Tout ce qui portoit le caractere de la mé-

ditation et du travail l'ennuyoit; il se croyoit doué d'un talent naturel qui, selon lui, devoit suppléer à ce que les autres acquierent par l'étude et la réflexion: avec un pareil système il étoit difficile qu'il devînt un bon auteur. Son défaut le plus remarquable est un désordre qui domine sans cesse dans ses raisonnemens et dans ses idées. Rarement il dit des choses sensées: quand il lui en échappe, on voit qu'elles ne lui appartiennent pas; ce sont des pensées rebattues qu'il adopte presque sans y songer, et qu'il dénature encore quelquefois par le jargon avec lequel il les rend. Le ton qu'il affectoit le plus étoit celui d'un homme qui n'attache de l'importance à rien. Quoique dominé par un amour-propre très vif, il soutenoit toujours qu'il avoit une grande indifférence pour la gloire, et que les critiques ne le blessoient pas. Vain détour! l'humeur du poëte perce au travers de sa gaieté forcée; et le sentiment involontaire qu'il a de sa médiocrité se montre par les efforts mêmes qu'il fait pour le cacher.

La cause des succès qu'obtint Dorat peut s'ex-

pliquer facilement: il avoit travaillé pour les femmes et les jeunes gens; et cette espece de lecteurs n'exige pas, dans des ouvrages d'agrément, une logique bien sévere et une suite d'idées bien exacte: pourvu qu'on ait un ton leste et cavalier, pourvu qu'on flatte les goûts régnans, et que l'on se montre sur-tout de très bonne composition sur les passions et sur les vices à la mode, on peut être sûr de plaire tant que la mode dure. Dorat possédoit au plus haut degré cette espece de talent, si l'on peut donner ce nom à une facilité et à un certain brillant d'expression qu'en bonne littérature on considere avec raison comme des défauts.

A l'exemple de presque tous les jeunes gens qui veulent obtenir rapidement une réputation dans les lettres, Dorat débuta par une tragédie. Ce coup d'essai ne fut pas heureux: on n'y trouva rien qui pût donner l'espoir que le talent de l'auteur se formeroit; du vague dans les idées, de la sécheresse dans le style, un défaut absolu de connoissance du cœur humain et d'entente du théâtre, firent présumer aux connoisseurs que

ce poëte, qui avoit alors vingt-cinq ans, ne sortiroit jamais de la médiocrité. Cependant Dorat ne renonça point à cette production malheureuse; après l'avoir retournée de deux manieres, sans pouvoir la rendre meilleure, il la fit reparoître plusieurs années après sous le titre de Pierre-le-Grand. Cette opiniâtreté d'un auteur qui tient si fortement à un ouvrage défectueux, se concilie avec l'amour-propre et la paresse. Théagene, autre tragédie tirée du roman de ce nom, fut encore plus mal accueillie; le premier acte seul fut écouté: et, sans que l'on pût attribuer l'impatience du public à aucune cabale, il y eut à cette représentation un tumulte dont jusqu'alors on avoit vu peu d'exemples. Dorat eut l'air de supporter ce revers avec beaucoup de résignation; il composa quelques jours après une épître au marquis de Pezai, dans laquelle il parle de sa chûte avec assez de grace et de légèreté. Cette petite épître, quoiqu'elle ne soit pas sans défauts, est une des meilleures pieces fugitives de l'auteur. Il annonça dès-lors ce talent qui lui étoit particulier, de dire des riens d'une maniere agréable.

Deux essais si malheureux dégoûterent pendant quelque tems Dorat du théâtre. Le succès extraordinaire que venoit d'obtenir l'Epître d'Héloïse à Abaylard, par Colardeau, engagea notre auteur à entrer dans cette carriere. Il y porta les mêmes défauts qui lui avoient été reprochés dans ses tragédies. Ses héroïdes parurent froides et sans couleur; le manque de justesse et de gradation dans les idées s'y fit sur-tout remarquer; elles n'offrirent que des monologues à prétention. La plus passable de ces pieces est la réponse d'Abaylard à Héloïse: il semble que les beautés de l'ouvrage de Colardeau ont un peu échauffé Dorat. L'auteur peint avec assez d'énergie la jalousie qui portoit Abaylard à desirer qu'Héloïse se fît religieuse: quoiqu'il y ait dans ce sentiment un égoïsme qui rend Abaylard peu intéressant, cependant le poëte réussit jusqu'à un certain point à exprimer la situation cruelle du personnage:

Rappelle-toi sur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours où, respirant à peine,
Courbé sous nos malheurs, je m'en *fis* de nouveaux;

Où dans tous les mortels je crus voir des rivaux.
Ma foiblesse en mon cœur enfanta les alarmes :
Je redoutois eu toi ta jeunesse, tes charmes,
Un sexe trop facile et prompt à s'enflammer ;
Je redoutois sur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'horrible sacrifice.
Songeant à mon repos, je pressai ton supplice ;
Je desirai qu'un cloître, asyle redouté,
Pour dissiper ma crainte enfermât ta beauté.
Les caresses, les pleurs d'Héloïse *attendrie*,
Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
Et ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que *ton Dieu* me répondit de toi.
Oui, de ma propre main je traînai la victime.

Ce morceau, l'un des meilleurs de Dorat, n'est pas à beaucoup près exempt de défauts : on y remarque une certaine contrainte qui le rend froid, l'auteur voulant être fort est quelquefois forcé ; il ne peut non plus se garantir du vague et du désordre qui lui sont si familiers. Abaylard, en craignant qu'Héloïse ne forme d'autres liens, ne doit pas dire qu'il redoute *un sexe trop facile* : cette figure n'est pas juste, et n'entre pas naturellement dans l'énumération.

Quel est l'*horrible sacrifice* qu'il veut *hâter?* est-ce celui *du sexe?* est-ce celui de l'habitude d'aimer? Après le malheur d'Abaylard, l'épithete d'*attendrie* ne convient point à Héloïse. Lorsqu'ensuite Abaylard dit qu'il a voulu que le *Dieu d'Héloïse* lui *répondît d'elle*, il ne parle pas conformément à son caractere connu; il s'exprime en philosophe, tandis qu'on ne devroit voir en lui qu'un homme qui, malgré sa dévotion et son repentir, ne peut s'empêcher de penser quelquefois à la femme qu'il a si tendrement aimée.

Les Lettres de Barnevelt, de Comminge, de Zeila, de Philomele et de Julie, sont très inférieures à celle d'Abaylard. Elles furent imprimées avec un grand faste typographique qui ne servit qu'à ruiner l'auteur.

Dorat commençoit à avoir la prétention de s'exercer dans tous les genres: l'exemple de Voltaire le séduisoit; l'amour-propre l'aveugloit à un tel point qu'il se croyoit comparable à l'auteur de la Henriade; et l'on ne manquoit pas alors d'établir des paralleles très ridicules entre

ces deux hommes si différens pour le talent et pour le caractere. Après avoir disputé à Colardeau la couronne de l'héroïde, Dorat esssaya de lutter contre Gresset. Vert-vert est d'un genre plus difficile à saisir que celui de l'Epître d'Héloïse; aussi notre auteur fut-il loin d'approcher de son modele. Les Tourterelles de Zelmis ne présenterent aucune sorte d'agrément; on y chercha en vain cet enjouement soutenu, cette facilité charmante, ces détails si fins et si délicats qui distinguent le poëme de Gresset. Les contes en vers de Dorat eurent une vogue passagere: le ton licencieux qui y regne leur procura des lecteurs à une époque où l'oubli des bienséances et le mépris des bonnes mœurs passoient pour de la philosophie, et suppléoient au talent. On peut juger des principes de l'auteur par quelques passages de la préface du poëme intitulé Irsa et Marsis. « Je tâche d'y prouver, dit-il, que « le calme de l'indifférence, l'inaction totale des « sens, et l'espece de bonheur qui pourroit en « résulter, ne vaut pas les tourmens et l'activité « douloureuse des passions qui nous agitent.

« Pour établir cette vérité, je suppose une isle « dont les habitans n'ont jamais senti ce qui rap- « proche les deux sexes. Je place mes insulaires « sous le plus beau ciel ; je leur donne les plus « beaux jours, un sommeil doux, des occupa- « tions champêtres ; leur vie s'écoule dans l'ab- « sence des maux, l'ignorance des besoins, et « ce repos profond, inséparable d'une pareille « existence. L'amour l'emporte enfin, et l'isle « est animée. Les desirs s'allument, les besoins « naissent ; soudain éclatent les jalousies, les riva- « lités et toutes les fureurs qu'elles enfantent. On « s'arme, on combat, on se déchire. Ne seroit-on « pas tenté de plaindre les nouveaux sujets de « l'Amour? cependant il leur propose de retourner « à leur premier état ; un refus unanime est leur « réponse. »

L'hypothese de Dorat est absolument fausse : des individus dont les sens seroient dans une *inaction totale* ne seroient pas des hommes : la regle générale des suppositions est que l'esprit soit en état d'en concevoir la possibilité ; si cela manque, elles sont ridicules et inadmissibles.

Ainsi dès les premieres lignes le système de Dorat tombe en ruine; on voit du reste qu'il n'a voulu que prendre un prétexte pour faire l'apologie des passions et de leurs écarts: heureusement la sécheresse et la froideur de ses tableaux en font disparoître tout le danger.

Les poëmes didactiques étoient rares dans notre langue; Dorat voulut s'exercer dans cette carriere qui, presque neuve encore, pouvoit lui faire espérer des succès plus décidés que ceux qu'il avoit obtenus. Pour la premiere fois il choisit assez judicieusement l'unique sujet qui convenoit à son caractere et à son talent. La déclamation n'est pas un art dont la théorie soit bien difficile à acquérir; les regles générales sont connues de tout le monde, et l'application n'en est réservée qu'à ceux qui sont doués de dispositions naturelles. En prenant cet art pour sujet d'un poëme didactique, l'auteur n'étoit pas en danger de s'égarer; il lui suffisoit de rappeler les principes consacrés, et d'employer les nombreuses couleurs poétiques qui se présentoient à son pinceau. Les deux premiers chants, qui traitent de la tragédie

et de la comédie, sont les meilleurs: l'ordre et la suite y manquent quelquefois; mais on y trouve des tableaux bien faits et des vers heureux; les qualités qui conviennent aux soubrettes sont indiquées d'une maniere légere et piquante:

Oeil rusé, taille leste, et langues indiscretes;
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes.
Par l'organe sur-tout elles doivent briller,
Agir presque toujours, et toujours babiller;
Ou du moins se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.

Les chants de l'opéra et de la danse sont très inférieurs aux deux premiers; le vide du sujet s'y fait sentir: on y trouve plus que dans le reste de l'ouvrage ces faux-brillans dont Dorat étoit si prodigue. La fin du chant de la danse est très curieuse: l'auteur, tout-à-fait dérouté, ne sait comment achever son poëme; il a recours au moyen le plus singulier et le plus comique. Dans tous les états les hommes ont des travers et des chagrins; après avoir établi ce principe, Dorat passe en revue les mathématiciens, et pour les rendre

plus heureux et moins ridicules, il leur conseille d'apprendre à danser :

Vous tous qui, variant vos lugubres travers,
Chacun pour votre compte ennuyez l'univers,
Dansez .. Sortez du cercle où l'on vous emprisonne.

Les idées morales que l'auteur a répandues dans son poëme ne sont pas moins curieuses que sa conclusion. Il s'éleve, comme tout le monde le faisoit alors, contre l'opinion attachée à l'état de comédien; et il conseille sagement aux actrices d'avoir des *mœurs*, pour faire tomber cette opinion désavantageuse. On verra bientôt ce que Dorat entend par ce conseil; afin de le rendre plus poétique, il fait intervenir Rousseau, et rappelle sa lettre sur les spectacles :

Tout sévere qu'il est, on peut le désarmer;
Opposez-lui des *mœurs*, il va vous estimer.

On attend le plan de conduite que le poëte va proposer à ses éleves; il est exprimé avec beaucoup de précision dans un seul vers :

Adoptez de Ninon l'ingénieux système.

Voilà, on en conviendra, une morale qui n'est pas bien sévere. Il paroît que Dorat n'avoit pas lu Rousseau; s'il eût été familier avec ses ouvrages, il se seroit rappelé le portrait aussi juste que frappant que le philosophe fait de cette courtisane.

Le poëme de la Déclamation est précédé de deux discours, dont l'un a pour objet d'expliquer le plan de l'ouvrage, et l'autre est une notice sur la danse. La frivolité de Dorat se fait encore plus sentir en prose qu'en vers: c'est sur-tout quand il veut faire le littérateur qu'il paroît tout-à-fait ridicule: on peut en juger par le parallele suivant que l'auteur établit entre Horace et Boileau: « Le poëte latin, dit-il, a la « gaieté d'un homme du monde; le Français, « l'humeur d'un Aristarque vieilli dans l'ombre « du cabinet; il vous *traîne au but* où l'autre vous « conduit, et *dégoûteroit* presque d'un art dont « il donne les meilleures leçons ». Les hérésies littéraires de Marmontel avoient alors étrangement égaré le goût des jeunes poëtes: on voit ici que l'éleve va encore plus loin que le maître.

Dorat fait aussi à sa maniere des réflexions morales: il s'extasie beaucoup sur le grand nombre des spectacles de société, et cherche ainsi à en marquer l'heureuse influence : « Un autre avan-« tage de ce goût moderne, dit-il, c'est la rivalité « nouvelle qu'il établit entre les femmes; de là « mille jalousies, l'acharnement d'une troupe « contre une autre, de petites haines *délicieuses* « qui animent les soupers, les toilettes, char-« ment le désœuvrement, remplisent les inter-« médiaires de la galanterie, et rendent le com-« merce plus piquant, plus doux, plus enchan-« teur que jamais». La Notice sur la danse est dans le même goût. L'auteur court après la plaisanterie, et n'a qu'une gaieté forcée: on peut juger de ses saillies par ce qu'il dit de la danse des Hébreux: « Dans un de ces momens où une « multitude échauffée ne connoît plus de frein, « les Hébreux, qui avoient l'*humeur à la danse*, « construisirent un veau d'or, et se mirent à dan-« ser autour ». Les réflexions politiques de Dorat sont aussi profondes que ses réflexions morales: « On remarque, dit-il, que dans l'Attique les

« prêtres firent moins de mal que partout ail-
« leurs ; c'est qu'ils intriguoient moins et dan-
« soient davantage. »

Dorat n'avoit renoncé au théâtre que par un dépit qui céda bientôt aux éloges outrés que ses partisans donnerent aux ouvrages dont nous venons de parler. Il rentra dans la carriere d'une maniere brillante, ayant eu la hardiesse de faire représenter le même jour une tragédie et une comédie. Les deux pieces réussirent ; c'étoient Régulus et la Feinte par Amour. M. de La Harpe, qui assistoit à cette représentation, et qui connoissoit parfaitement la portée de Dorat, fut étonné de trouver dans Régulus une suite d'idées et des beautés de détail dont aucun des ouvrages de l'auteur ne fournissoit d'exemple. Il fut longtems à se rendre raison de cette singularité ; on ne change guere à l'âge où étoit alors Dorat : enfin le grand critique trouva la solution du problême ; le poëte avoit presque traduit le Régulus de Métastase, et sa vanité l'avoit empêché d'avouer dans quelle source il avoit puisé.

Le seul changement considérable que Dorat ait

fait à la piece de l'auteur italien consiste en ce qu'il a substitué la femme du héros à sa fille. Cette combinaison est fausse: le personnage de la fille dé Régulus étoit beaucoup plus intéressant que celui d'une femme qui n'a épousé ce général, déja avancé en âge, que par raison, et qui ne l'aime que par devoir. Les scenes de la tragédie françoise se trouvent presque toutes dans l'opéra italien; mais elles sont extrêmement affoiblies. On en pourra juger par un petit nombre de rapprochemens.

La fille de Régulus sollicite le consul Manlius pour obtenir qu'il empêche le héros de retourner chez les Carthaginois: ses exploits, les services qu'il a rendus à l'état sont rappelés dans la piece de Métastase de la maniere la plus poétique:

« Comment ceux qui respirent l'air du Tibre « pourroient-ils oublier Régulus? quelle partie « de Rome ne parle point de sa gloire? les routes « publiques? il y passa triomphant; le forum? il « nous y dicta de sages lois; l'enceinte où le sénat « se rassemble? ses conseils plusieurs fois y sau- « verent l'état. Entrez dans nos temples, montez

« au Capitole, Manlius, et dites-moi quel fut « celui qui orna leurs murs de plus de drapeaux « pris à l'ennemi : Carthage, la Sicile, Tarente, « peuvent y voir leurs enseignes déshonorées. « Régulus a été comme vous précédé de licteurs ; « il a été revêtu de cette pourpre que vous portez ; « et maintenant vous le laissez mourir dans les « fers : il n'a pour lui que mes pleurs, dont « j'inonde en vain vos genoux. O patrie ! ô Rome ! « ô citoyens ingrats ! »

Dorat en imitant cette belle tirade l'a beaucoup affoiblie :

Comment excuser Rome? et peut-on, Manlius,
Respirant l'air du Tibre oublier Régulus ?
Quel *enclos* dans nos mnrs n'atteste point son zele,
Sa sublime équité, sa valeur immortelle?
Les tribunaux ? du foible il y fut le vengenr.
Le sénat? vous savez s'il en étoit l'honneur.
Montez au Capitole, où sa main triomphante
Suspendit des vaincus la dépouille sanglante,
Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,
Monumens glorieux que Rome a conservés ;
Que dis-je? ces faisceaux, et ces aigles altieres,
Et l'auguste appareil des honneurs consulaires,

Et cette pourpre enfin, souveraine des rois,
Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
Le chef, l'ami, le dieu des légions romaines,
Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes;
Moi seule je lui reste.

Dorat est encore plus inférieur à son modele dans les discours où Régulus explique à son fils les obligations que la patrie impose. Voici la traduction presque littérale du morceau de Métastase :

« La patrie est un tout dont chacun de nous « fait partie; c'est un crime de ne considérer que « soi, et de se séparer d'elle. Le citoyen ne doit « regarder comme un bonheur ou un malheur « que ce qui est utile ou ce qui nuit à sa patrie, à « laquelle il est redevable de tout : quand il pro« digue son sang pour elle, il ne lui donne rien, « il ne fait que lui rendre ce qu'il en reçut. La « patrie est sa mere; elle l'a élevé, elle l'a nourri: « par les lois elle le préserve des discordes intes« tines; par les armes, des guerres étrangeres : « elle lui donne un nom, un rang et des hon« neurs; elle récompense ses services, elle punit

« ses offenses : mere tendre, elle se tourmente « pour le rendre heureux autant que les hommes « peuvent l'être. Tant de bienfaits, il est vrai, « imposent de grandes obligations ; mais celui « qui s'y dérobe renonce aux avantages qui les « accompagnent. »

Dorat abrege considérablement ce morceau ; il ne fait qu'indiquer vaguement les principales idées :

La patrie est un corps respectable et sacré.
Qui de nous peut sans crime en être séparé ?
Lui prodiguer son sang, la servir, la défendre,
Va, crois-moi, ce n'est pas lui donner, c'est lui rendre.
Ne lui devons-nous pas rangs, honneurs, sûreté,
Le nom de citoyen, sur-tout la liberté ?
La liberté !... sans qui l'homme cesse d'être homme,
Le fondement, l'orgueil, et la gloire de Rome.
Il faut de quelque peine acheter sa douceur ;
Mais exempt de travaux a-t-on droit au bonheur ?

Les deux derniers vers sont durs ; ils expriment d'une maniere bien seche et bien vague la belle pensée de Métastase. L'éloge de la liberté, qui ne se trouve pas dans l'auteur italien, est

emphatique et insignifiant. Les vers que nous venons de citer sont peut-être ce que Dorat a écrit le mieux en style noble; il n'avoit ni cette force, ni cette éloquence pathétique, qualités indispensables dans la tragédie.

Ses autres ouvrages dans ce genre sont Adélaïde de Hongrie et Zoramis; ce sont des romans invraisemblables où l'on ne trouve presque aucune situation intéressante, ni aucun sentiment naturel. Nous avons dit que l'auteur avoit fait des comédies: à l'exception de la Feinte par Amour, qui entre dans ce recueil, elles n'eurent point de succès, même dans leur nouveauté. Le Célibataire est la moins mauvaise; il y a quelques scenes agréablement versifiées; mais l'auteur manqua absolument son sujet. Il eut assez peu de bon sens pour donner le rôle de Célibataire à un jeune homme livré à ses plaisirs: cette combinaison vicieuse détruit tout le comique que pouvoit avoir l'ouvrage. Le Malheureux Imaginaire, les Prôneurs, et deux petites comédies tirées des Mémoires de Grammont, sont inférieures à tout ce qu'a écrit Dorat: il y regne un ton de suffi-

sance et un froid persifflage, qui sont aussi contraires au goût qu'à la véritable gaieté. Les pieces fugitives de Dorat sont la partie de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur : la justesse et la suite dans les idées sont exigées moins scrupuleusement dans ces sortes de poésies que dans les poëmes de longue haleine ; il suffit d'avoir de la facilité, et d'y joindre un certain agrément dans l'expression : Dorat possédoit quelquefois ces dernieres qualités. Nous ne parlerons ni de ses Fantaisies, ni de ses Baisers, ni des Nouveaux Torts, ni de ses romans, productions éphémeres que personne ne lit plus aujourd'hui.

Cet auteur, comme nous l'avons observé en commençant, avoit un sentiment involontaire de sa médiocrité ; aussi ne négligeoit-il rien pour obtenir des succès : les plus belles gravures ornoient ses ouvrages, et toutes les fois qu'on donnoit ses pieces, il achetoit une grande quantité de billets : il trouva le moyen de se ruiner en travaillant beaucoup. Son exemple doit servir de leçon aux jeunes gens qui, se fiant à une dangereuse facilité, et séduits par des suffrages de so-

ciété, se livrent imprudemment à la carriere des lettres; Dorat n'y trouva que des chagrins et des dégoûts. Il avoit dissipé une fortune assez considérable, lorsqu'il mourut, en 1780, à l'âge de 46 ans.

VERS

Présentés à Madame la Dauphine le jour qu'elle vint à la comédie françoise sans être annoncée.

Quoi! sous un nuage envieux
Croyez-vous, auguste Dauphine,
Pouvoir vous cacher en ces lieux?
Lorsque Vénus descend des cieux,
On sent l'influence divine
De son aspect majestueux;
Et lorsque vous trompez leurs yeux,
Le cœur des François vous devine.

VERS

Présentés au Roi, après la représentation de la Feinte par Amour, à Choisy.

Des souverains, quoi! le plus adoré
A mes essais daigne sourire!
Ah! plus mon cœur est enivré,
Moins j'ai de force pour le dire.
Des écrivains heureux que leur siecle chérit,
Un autre âge souvent vient faner la couronne;
Mais rien jamais ne la flétrit
Lorsque c'est Louis qui la donne.
Une timide fleur, peu faite pour briller,
Loin de lui languissoit encore;
Sous ses yeux elle vient d'eclore...
Et la fleur se change en laurier.

ACTEURS.

MÉLISE, jeune veuve.
DAMIS, amant de Mélise.
LISIMON, oncle de Mélise.
FLORICOURT.
DORINE, suivante de Mélise.
GERMAIN, laquais de Damis.

La scene est dans la maison de Lisimon, commune à Mélise et à Damis.

LA FEINTE PAR AMOUR



F. Massard inv. Godefroy Sculp.

Si madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

Acte III. Sc. V.

LA FEINTE
PAR AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est qu'habiter dans le même logis !
On va, l'on se cultive, et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître ?...

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire ?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

DORINE.

Il suffit; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis?

DORINE.

Eh! comment l'endurer?
Quel homme!

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un ton équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain disparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille, et se reconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;
Il est du plus beau froid!...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des soins... marqués.

DORINE.

Oh! oui.

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître
Neuf ou dix mois plutôt étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu soumis à la commune loi,
Prodiguer comme un autre et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme;
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'assomme
Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art dans l'espoir d'éconduire;
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu :
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle;
Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoit son lot :
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,

Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelque amoureux qu'on soit, Dorine, dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela ?

GERMAIN.

Très fort.

DORINE

Va, va, pure chimere.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons : à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri ;
Et de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur, l'indépendance est un état charmant;
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.

Fiere d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légere, un peu folle, et pourtant très honnête,
Son unique desir, crois-moi, c'est de charmer :
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer.
Mais aussi qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi! cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse!
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système :
On se fait mieux aimer ne disant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piege où lui-même il fut pris :
Eh bien! c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes;
C'est une conscience... Il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
Je vous la mene un train!...

DORINE.

Oui-da?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh! ne valons-nous pas ton sublime Marquis,
Par sa frivolité connu dans tout Paris?
Etourdi s'il en fut, grand conteur de sornettes,
Et trop distrait sur-tout pour acquitter ses dettes.
Mélise franchement.....

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous savons mieux que toi tous les talens qu'il a.
Il doit, il se ruine?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne sans trop compter, et va toujours semant
Ce qui mene une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... N'importe; malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa niece.

DORINE.

Le barbare !

Ne me parle jamais de ce vieux éventé:
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté.
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire;
Et lassé de ton maître, il voudra s'en défaire :
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?
Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique;
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu ; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon ; mais ce n'est pas le nôtre...
On entre : c'est Damis... Il a l'air de rêver.

SCENE II.

DAMIS, DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer.

Chut!

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même :
Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *contemplant un portrait, et à basse voix.*

Oui, c'est celle que j'aime;
Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.
Heureuse illusion qui me rend sa présence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence!
Je ne sais cependant; ce portrait séducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur:
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pese à la délicatesse?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'est qu'un larcin, hélas! et dût être un bienfait.

DORINE.

(*à part.*) (*haut à Germain.*)
Il soupire!... Sur quoi promene-t-il sa vue?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue;
C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
De ces miseres-là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle
Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur...

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce ?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise ?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être...
(*après avoir parcouru le billet.*)
Me trompé-je ? comment !... Ne laissons rien paroître.
(*il relit le billet à voix basse.*)
« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
« Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
« Échappons aux propos en cessant de nous voir.
« Quelque soit cet effort, j'ai cru me le devoir,
« Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible ».
(*appercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.*)
Que fais-tu là ? va-t'en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon !

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(*Germain sort.*)

SCENE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à part.*

Comment interpréter... Je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, *en affectant un air serein.*

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous ?

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prenez.

DORINE.

Soit : mais, en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé !)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *surpris.*

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...
L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, *gaiement.*

Oui, bien clair et bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tant-pis si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS, *après une pause, avec un dépit concentré et une gaieté contrainte.*

Je voulois de Mélise en cette occasion
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion:
A ce qu'il me paroît ce zele est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain?

DAMIS, *avec une gaieté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaiement?

DORINE, *l'observant.*

Sans gaieté, sans chagrin,

D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.

Pour écrire autrement on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très mal dormi.

DAMIS.

Ah! voilà contre moi ce qui la détermine!

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien?

DAMIS.

Dorine

Approuve sa maîtresse?

DORINE.

Eh! ne le dois-je pas?

DAMIS.

Sur-tout quand elle fait de semblables éclats;

La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.

Econduire un amant, c'est blesser la prudence,
C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon.

DORINE.

Ce titre-là vous choque?

DAMIS.

Et c'est avec raison...
Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrace;
Et puisqu'une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces évènemens là n'ont plus rien qui m'étonne:
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh! vive l'amitié! qu'elle est calme et soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur et de quel air serein
On accueille chez vous ses billets du matin.

(elle sort.)

DAMIS, *seul, et avec dépit.*

Enfin, madame, enfin je connois votre style:
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille.

SCENE IV.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimon est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur.*

Il suffit.

(*il lit le billet et le chiffonne.*)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, *se promenant toujours, et à part.*

Vous me chassez! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

A la bonne heure.

Rien n'est encor perdu, mon secret me demeure.

GERMAIN, *à part.*

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, *à part, et parcourant le théâtre.*

De l'éclat et du bruit,

Des soins trop prodigués, c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légere:
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur... il faut le ranimer,

Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet!... gardons-nous de m'en plaindre;
J'ai dû le desirer beaucoup plus que le craindre;
C'est quelque chose au moins. Qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage; il résiste, et j'attends...
J'attendrai: ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! Pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis, qui marche toujours avec la même action.*

Monsieur...

DAMIS, *brusquement.*

Hein!...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flamme;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas je ne le sais pas moins.

DAMIS, *à part.*

Si je le laisse aller, il va par complaisance
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, monsieur: cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très scrupuleusement gardez vos conjectures :
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures...
Vous m'entendez ?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise ?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise ?
Ce portrait que tantôt vous observiez...

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare...

GERMAIN.

Avec ce ton
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là-dedans qu'à me suivre on s'apprête.

(*à part.*)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complete.

(*on entend chanter et faire du bruit derriere le théâtre.*)

Qu'est-ce que ce train-là? va-t'en voir à l'instant...

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte!

SCENE V.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui-même ici vous en rendra bon compte;
Il est franc.

(*Germain sort.*)

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste, et je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux! un esprit toujours libre!

Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre ;
Le sort prévient tes vœux, tout succede à ton gré;
Très peu d'ambition, un amour tempéré.
Moi, je suis balloté de toutes les manieres :
Le feu plus que jamais s'est mis dans mes affaires ;
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable !
Comment vont les amours, les projets, tout le train ?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siecle d'airain :
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles;
Pour les effets, néant... J'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébêtés,
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance;
Je reste là tout net... on me berce d'espoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir,
On me fête, et c'est tout: avantage stérile!

J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, Il est vraiment aimable;
J'abymai le Baron, il parut détestable;
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
Une bégueule morne et qui ne rit jamais...
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien! quand on sortit je réclamai son zele;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de descendre, et d'appeler ses gens.
Eh! sur ces têtes-là fondez quelque espérance!
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent: je sens qu'il faut vivre pour soi;
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige!
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?
La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux;
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie;
Demain le ciel se brouille, et la scene varie.
Le terrain où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas;
Et le public léger qu'un changement réveille,
Brise en riant l'autel qu'il encensoit la veille.

Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force on cede au flot qui roule;
Et plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance;
Vous devenez profond!

FLORICOURT.

Il le faut bien... on pense.
C'est fait, je m'exécute et borne mon roman.

DAMIS.

Propos!

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets, je n'y pénetre pas;
Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.

De vos expédiens j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé sur-tout: le prix est pour l'adresse.
Dorine me protege ; elle sait babiller :
Moi, je possede l'art de la faire parler;
Je me la suis acquise, et sa foi m'est connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon d'ailleurs servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour ;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et sur-tout fort honnête.
Ainsi vous épousez?

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très bons; tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise; on conçoit bien cela:
Votre cœur ne s'est point oublié jusque-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,

D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût;
Mais Lisimon est riche, et Mélise aura tout:
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très sortable.
S'aimer, détail bourgeois! Bravant ce sot abus,
Vous allez épouser... quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (et tu m'y détermines),
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Etourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre tems, autres soins: risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu. Je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raison intendant et notaires;
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, *prenant la main de Damis.*

Non, vraiment. Je te quitte;
J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite.

(*il sort.*)

SCENE VI.

DAMIS.

D'un moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir...
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espere;
L'amitié m'en eût seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise il prétend à sa main;
Ses graces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse;
En elle il considere, il cherche la richesse.
Quel amant! De mon but ne nous écartons point:
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée
Se borne à cette cour dont elle est entourée?
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.
Cachons encor le mien !... Amour ! tu sais si j'aime !
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même:
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper;
Et je crois te servir en osant la tromper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scene est dans une avant-salle de l'appartement de Mélise.

SCENE PREMIERE.

DAMIS.

CHEZ Mélise aujourd'hui ! moi ! quelle hardiesse !
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la niece.
Il va venir, osons ; et dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeòns-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCENE II.

LISIMON, DAMIS.

DAMIS.
Ah ! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *absorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.
Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques
Veut de mâles esprits et des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois j'accordois tout cela :
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours; adieu l'idée :
C'est le diable!

DAMIS.

Pardon : votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me suis consulté;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre;
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis;
Du bon ton qu'ils n'ont pas se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans honnis même dans leur serrail;
Tous ces demi-seigneurs, sans talens et sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De peres très fameux enfans très peu connus,
Dont on cite les noms au défaut des vertus?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystere.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimere
Comme un autre ; à la cour j'étois fort assidu :
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus....

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter ;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence :
Je les reçus chez moi par excès de prudence.
Sous les dehors du zele ils venoient par essaims,
En obsédant ma niece, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie :
Leurs protestations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embrassé? du vent; on ne m'écoute pas :
J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
Aussi tout va, dieu sait! Graces à ma routine
J'aurois en trois matins remonté la machine :
Je n'y renonce point, mon porte-feuille est plein ;
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.

Oui, monsieur, qu'on m'installe et je réponds du reste.
Je puis être à l'état d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant les principes connus,
J'arbore la réforme et je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zele affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon! change-t-on ainsi sa maniere de vivre?
Votre charmante niece au tourbillon se livre,
Et, croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque où l'ame irrésolue
Entre différens choix reste encor suspendue:
Son naturel heureux lutte et perce toujours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie;
Jeu cruel qui bientôt mene à la perfidie,
Des plus doux sentimens corrompt la pureté,
Eteint le caractere, et nuit à la beauté.
Il faudroit à Mélise un ami difficile
Qui tourmentât son cœur encor neuf et docile,
Employât pour le vaincre un manege innocent,
Y jetât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,

Et sût à force d'art le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien ! sois cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi ?

LISIMON.

Toi-même, parbleu!
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu;
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice,
Et, lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison...
L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisie :
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie !
Revenons, s'il vous plaît, et daignez m'écouter.
(*il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*)
Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter;
Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scene;
Car c'est une étourdie !... Ah ! je vais la tancer
D'une belle façon !

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voilà-t-il pas comme à votre ordinaire,
Emporté?...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colere.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, *se radoucissant.*

Eh bien! je me corrigerai.
(*reprenant le ton vif.*)
Mais on fera, morbleu! ce que je résoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace;
Ma niece obéira...

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon abscence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent...
Ciel! Mélise!... Je sors.
(*Mélise entre dans ce moment; ils se font une révérence, et Damis sort.*)

SCENE III.

MELISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, *avec étonnement.*

Damis ici?

LISIMON.

Lui-même.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.

Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain:

Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, *vivement.*

Quoi?...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore?

LISIMON.

Eh bien!

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.

De vos airs, de vos tons, il est las à la fin.

Il refuse en un mot le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse?

LISIMON.

Net; mais cela sans colere,
Toujours maître de lui, car c'est son caractere,
Si posément enfin, et d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE, *avec une gaieté contrainte.*

Courroucé? pourquoi donc? le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant?

MÉLISE, *avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.*

Damis est admirable!
C'est moi, monsieur, c'est moi, qui trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable!

DORINE.

Rien n'est plus vrai. Ma maîtresse est vengée:
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu?

LISIMON.

Oh! oui.

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-tems entretenu?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite,
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis;
(*affectant de la finesse.*)
J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant!
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant:
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames;
Comme il déchiffre un cœur, comme il connoît les femmes!

LISIMON.

Que trop, en vérité! J'ai bien payé cela:
On est dupe long-tems avant d'en venir là...
Mais dans ce moment-ci je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître...
(*à Mélise avec humeur.*)
Que m'importe après tout? congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épousez le Marquis:
Bel hymen!

MÉLISE, *avec impatience.*

Vous l'aimiez dans ces jours de folie
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...

De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance ;
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh ! j'avois mes raisons ; le bien public d'ailleurs...
Bref, c'est un autre tems, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt au surplus n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire ;
Sa naissance est illustre ; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, *avec humeur.*

Ah ! vous le protégez !...

DORINE.

Enfin on s'y connoît.

(*à Lisimon.*)

Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'état votre rare génie,
Aux airs de courtisan il saura vous plier ;
Et c'est un homme au moins qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphere !
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit...

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi !...comment donc ? par ou ?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé ;

Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique!

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez... Le beau raisonnement!

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement;
Elle voit assez bien. Mais j'insiste: ma niece,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener dès ce soir a vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse...
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité;
Sois sûre... enfin...

SCENE IV.

MELISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis, toujours Damis! ce caprice est risible...
Oui; mais tous ces discours sont ici superflus;
Damis est hors de cour et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer ? il faudroit que je fusse bien folle !
Sa conduite avec moi cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et...

DORINE.

Ce procédé-là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond je le déteste.

DORINE.

De vos ressentimens ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence ;
Que prétendois-je enfin ?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot : en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait

Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment! un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime? il faut savoir s'il aime: le sais-tu?

DORINE.

Eh! mais, rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raison... mais il faut s'expliquer.

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon!

DORINE.

Laissons ce sujet; car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi! non; autant parler de lui que d'autre chose:
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... Eh bien!

Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MÉLISE.

Tais-toi.

(*elles se taisent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau silence!

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit?
Tu n'as point distingué?...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très satisfait.

MÉLISE, *à part.*

Je souffre le martyre!

(*haut.*)

Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai:
Répondez juste au moins.

DORINE.

Je quitte la partie.

Mais j'apperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie.

Qu'il approche.

SCENE V.

MELISE, GERMAIN, DORINE.

MÉLISE, *d'un air distrait.*

Ah ! c'est toi, Germain ?

GERMAIN.

Pour vous servir,

Madame ; commandez, et je cours obéir...

Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il est ici ton maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul ?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.

Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux ?

GERMAIN.

Amoureux !

MÉLISE.

Et bien plus, il ose le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis ; tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je sais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Eh ! sait-on quel objet a décidé son choix ?

GERMAIN.

Non : il est fort discret ; il soupire en silence ;
Rien n'échappe avec lui...

MÉLISE.

La bonne extravagance !

DORINE.

Et ce portrait divin dont il est enivré,
Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré;
A ton compte, Germain, n'est-ce point un indice?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, et quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute : allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, et...

MÉLISE, *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *poussant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi; je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MÉLISE.

Germain discret! mais cela n'est point mal...
Oh! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment?
Quoi qu'il en soit enfin le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être?

GERMAIN.

Affreux? cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le répete, affreux.

GERMAIN.

Je cede et me retire.
Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flamme,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui, madame.
(*il sort.*)

SCENE VI.

MELISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement;
Oui...

DORINE, *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais feignons... Contre moi tout conspire aujourd'hui.
(Dorine en sortant rencontre Floricourt: ils se font réciproquement des signes.)

SCENE VII.

FLORICOURT, MELISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin!... Mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente!
Qu'elle est belle!

MÉLISE.

Oh! laissez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, madame; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, *riant.*

Du cœur! y songez-vous? vous léger, vous frivole!...
Recueillez-vous, Marquis: est-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup supprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, *avec galanterie et légèreté.*

Non, cela ne peut être:
Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître.
Mais depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété?
C'est se conduire mal; tout le monde en murmure:
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure.
Vous avez de l'humeur; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage!
Mais vous n'y pensez pas; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être;
Une existence enfin. Allons; ouvrez les yeux:
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux;
Ressuscitez; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissons tous deux sur la scene du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, *de l'air le plus évaporé.*

Non, je ne le suis pas.
C'est trop ensevelir de si brillans appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent asyle
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement
Hériter avant peu d'une tante éternelle...
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas : mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans; c'est l'âge des retraites.
J'envahis sa fortune; elle est des plus completes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! et le cœur? est-il un autre empire?
Le trésor d'un amant c'est l'amour qu'il inspire :
Est-il riche? on l'ignore, on songe à ses vertus;
Est-il pauvre? on le venge en l'aimant encor plus.
Voilà mes sentimens.

FLORICOURT.

Je vous en félicite :
Vous bravez la fortune et cédez au mérite.
Ce sacrifice et noble, est sur-tout bien placé.

Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire:
Quoi! vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaieté.*

Eh! comment s'y tromper? le détour est charmant!

MÉLISE.

Encor?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement!
Je suis las d'espérer : décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raison, et laissons la grimace.

(*il tombe à ses pieds.*)

Ah! je vous le demande au nom de nos beaux jours,
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Treve donc, sil vous plaît, à la plaisanterie...
Il extravague... On vient; levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non; je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris et ne vous déplaît pas.

(*Damis entre en ce moment; il est apperçu de Mélise et non de Floricourt.*)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête:
Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(*Floricourt en sortant rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.*)

SCENE VIII.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS, *du fond du théâtre.*

Fort bien! le tête-à-tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il est touchant!

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, *avec une gaieté contrainte.*

Beaucoup.

MÉLISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincere.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage, au surplus.

MÉLISE, *à part.*

(*haut.*) Mais seroit-il jaloux?
J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, *très froidement.*

Vos ordres sont sacrés; j'ai volé pour m'y rendre.
(*à part.*)
L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin?

Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité, pensez-vous à cela?
C'est une vision que cet outrage-là.
Ne le savez-vous pas? qui raconte exagere;
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main:
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre;
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout?

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrace?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler:
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne;
Et, pour fuir les amans, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé?

MÉLISE, *très vite.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit, madame:
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flamme?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Eh ! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui ; mais... cela n'est pas.

MÉLISE, *avec chaleur.*

Quoi ! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend,
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant ?

DAMIS.

Ah ! ne confondons point ! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talens...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités ;
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, qu e vous êtes charmante;
Enfin...

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit: eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez, il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, monsieur?

DAMIS.

Qui? moi, madame?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger ici mon embarras.
Comment, lorsqu'on vous voit, dire qu'on n'aime pas?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être?
Il pourroit vous fâcher; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos lois n'en veulent qu'aux amans,

Pourquoi m'envelopper dans vos ressentimens?
Pourquoi, prompt à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable?

MÉLISE.

Allez, monsieur, allez; vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colere?
J'obéis, et je sors de peur de vous déplaire.

SCENE IX.

MELISE.

Eh! de cet homme-là je serois le jouet!
Qu'est-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse;
Je le veux par raison, bien plus que par caprice...
J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer;
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'est mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable, vraiment:

Mais la sienne !... la sienne est un affront sanglant.
Oh! cet homme est un monstre... Eh bien! il est aimable;
C'est la regle... Que faire? ô trouble insupportable!
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai quand je l'aurai soumis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON.

Ma foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole...
Cet homme avec le tems peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encor il m'a très bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé !
La peste ! quel coup-d'œil ! Oui, j'étois un barbare;
Je désolois Mélise: il faut que je répare.
Le Marquis lui convient; il pense... il ira loin :
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin ;
Que sait-on?

SCENE II.

LISIMON, MELISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? un air mélancolique ?

Moi, je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Ça, raisonnons un peu : j'avois jugé trop tôt;
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut :
Il a je ne sais quoi qui d'abord intéresse;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.
Trop de flegme à la longue est à périr d'ennui;
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! Enfin monsieur redevient raisonnable!
Damis a des momens; mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément:
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir! Comment donc!... Allez, mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zele,
Renfermez avec soin ces transports indiscrets:
Et supprimez sur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je serai moins sincere,
Et je saurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir, et vous taire.

LISIMON.

Sans doute elle outre un peu; mais je crois qu'en effet
Damis est trop contraint, et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous? laissez, laissez aller les choses.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh ! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui dans cette circonstance
Lui vaut de votre part un reste d'indulgence :
Mais je vois clairement que vous le détestez ;
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE.

Vous me persécutez. Il est insupportable.

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.
J'admire en pareil cas votre sécurité ;
Je suis d'une fureur !... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas... à la cour, il est très peu connu.

MÉLISE.

Quoi ! cela vous surprend ?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.
Tout bien considéré, se borner est foiblesse.

Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... l'affaire m'intéresse;
Et pour bien des raisons je dois venger ma niece.
En ce jour, à l'instant; oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas:
Je n'ai point comme vous une tête légere
Qui veut et ne veut plus; il faut du caractere.
(*il sort.*)

SCENE III.

MELISE, DORINE.

MÉLISE.

Voilà du Floricourt... Si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur:
Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage?
(*à Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage.

DORINE.

Moi?

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein? comment? votre esprit se forme tout-à-fait.

Je vous trouve aujourd'hui brillante en réparties.
(*à part.*)
Mais par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis; que lui va-t-il conter?
(*Damis paroît; Dorine se retire.*)

SCENE IV.

DAMIS, MELISE.

MÉLISE.

Quoi! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

Oh! vous pouvez rester.
(*après une pause.*)
Savez-vous que tantôt j'étois fort singuliere?

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la premiere;
Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant,
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant;
Il régnoit dans vos tons je ne sais quelle gêne
Qui sur vos sentimens me laissoit incertaine;
Oui; tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MÉLISE.

En conscience,
Êtes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, *riant.*

Celui-là vient de loin! Quoi! vous n'y croyez pas?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde; au traité vous êtes infidele;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous, entre nous,
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi, qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi, qu'on vient de chasser sans nul préliminaire?
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh ! je vous connois bien ; malheur à qui vous aime !

MÉLISE.

Quelle obstination !

DAMIS.

Eh bien ! n'en parlons plus.
Pourquoi sans nul objet s'échauffer là-dessus ?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre système !
Comment ? si vous m'aimiez, par un malheur extrême,
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une sorte de crainte.*

Mais... il est quelquefois très bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes !
Les hommes ! quels fléaux ! Puis on s'en prend aux femmes.
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne il est déja détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant, et rien à son adresse.
Eh ! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné ?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper plaît quelquefois le mieux ;

Mais qui plaît sans aimer jouit sans être heureux.
Ah ! je plains bien le sort d'une femme sensible !...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver c'est l'affaire du tems.
Sous le masque, entre nous, reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces ?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

MÉLISE.

Quoi ! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs ?

DAMIS.

Moi ! vraiment, je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excede et m'ennuie?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légere,
Je me suis fait un plan et presque un caractere?
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens?
Et que...

DAMIS.

Vous vous taisez? pourquoi donc?

MÉLISE, *à part.*

Je m'admire !

DAMIS.

Eh bien?

MÉLISE.

Eh bien! monsieur... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCENE V.

MELISE, DAMIS, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*

D'honneur, le tour est gai.

(*s'approchant.*)

Ah! je respire enfin; notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.
Il est expéditif.

MÉLISE.

Fort bien! Marquis, fort bien!
L'aveu de Lisimon vous assure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle finesse

Avez-vous donc, monsieur, retourné son esprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT

Bien dit.

MÉLISE, *avec empressement.*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévere,
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
J'ai vanté son discours soi-disant laconique,
Sa pénétration, sur-tout sa politique:
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'état très puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à-peu-près: il l'a cru bonnement;
Moi, de montrer alors un zele véhément,
D'offrir tout mon crédit... Enfin rien ne l'arrête;
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête.
(*à part, et regardant Damis.*)
Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut...

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospere;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, Marquis, devient très positif.

DAMIS, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,
Et...

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque tems la poursuite;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, *vivement.*

Dites-nous vîte.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc; comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Céladon lui-même!

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *avec dépit.*

L'original, sans doute, est un objet charmant?

DAMIS, *d'un ton passionné.*

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait, allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur !... Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zele;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle;
J'y vole. En m'éclipsant d'un air paisible et doux
Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.
(*il baise la main de Mélise et sort.*)

SCENE VI.

DAMIS, MELISE.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue?

DAMIS.

Pourquoi non? de votre oncle il a déja l'aveu,
Et... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien?... Voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers: mais de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse?
Vous êtes occupé, tout le prouve et le dit:
Ce que l'art veut cacher l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours;
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, et son cœur est tranquille!
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien:
Elle a donc cinquante ans?

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore;
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, *à part.*

Quel conte! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conseille;
Que m'importe... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux?
Cela seroit nouveau; moi, de la jalousie!
Moi, vous aimer! non, non; je n'en ai nulle envie.
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot?

MÉLISE.

Ce doute-là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, *avec chaleur.*

Mon dieu! j'en étois sûre...
Je me ravise, et veux connoître sa figure:
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais, j'ai votre parole... essuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Contez, contez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez?

MÉLISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui; mais donnez donc, monsieur.

DAMIS.

Oh! tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MÉLISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même:
C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême!

(*après une pause et riant.*)
Vraiment, je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur, il est parlant, et... Quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

DAMIS.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'est le cas ou jamais d'être fort en colere.

DAMIS.

Oh! oui, vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'est selon... cependant... je dois... que sais-je?

DAMIS.

Enfin...

MÉLISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grâce au larcin?
Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

MÉLISE, *après un silence.*

Il vous tint lieu d'aveu; qu'il soit donc ma réponse.
(*elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
Ne vous souvenez plus d une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame independante...
Ah! la mienne est à vous! recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant:
Je redoutois vos goûts, le Marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instans pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira: c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir... Vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.
(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCENE VII.

MELISE, DAMIS; LISIMON, FLORICOURT, *au fond du théâtre;* DORINE, GERMAIN, *entrant par une coulisse opposée.*

(*Ils restent tous dans une attitude différente.*)

LISIMON.

(*à Dorine.*) (*appercevant Damis.*)
Que le notaire... Attends... Je reste confondu...

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît... d'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON, *à Floricourt.*

Quel est donc ce mystere?
Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien! vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt et Lisimon.*

Courage... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaieté.*

Adieu nos grands projets! Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrace:
Un tendre désespoir m'ennuieroit à mourir.

Éprouvé-je un revers, je médite un plaisir.
Je reviens à mes goûts; il me faut des coquettes.
(*à Mélise.*)
Damis est trop heureux! je le suis, si vous l'êtes.
(*il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

LISIMON, *à Damis.*

Pour chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, *d'un air triomphant.*

Nous avons esquivé la déclaration!

FIN DE LA FEINTE PAR AMOUR.

EXAMEN

DE LA FEINTE PAR AMOUR.

CETTE piece a beaucoup de rapports avec la Coquette Corrigée; mais elle lui est très inférieure. La Noue avoit une justesse dans l'esprit et une suite d'idées qui manquoient absolument à Dorat. La fable de la Feinte par Amour est frivole et commune: Damis craint la coquetterie d'une femme qu'il aime et dont il croit être aimé; pour la forcer à se déclarer il feint de refuser sa main: un portrait qu'il cache avec soin inspire des soupçons à Mélise; l'amour-propre éveille en elle l'amour; elle veut absolument voir ce portrait, et la surprise qu'elle éprouve en trouvant que c'est le sien montre à son amant le sentiment qu'elle vouloit lui cacher, et désarme sa coquetterie.

Un pareil sujet traité par Marivaux auroit pu donner lieu à des détails agréables et vrais; entre les mains de Dorat il n'offre le plus souvent qu'un jargon fade et maniéré. Le vuide en est rempli par deux caracteres qui sont tout-à-fait manqués. Lisimon, économiste qui voudroit parvenir au ministere, auroit pu être comique et piquant; malheureusement ses travers ne s'expriment qu'en paroles: il n'est jamais dans une situation qui puisse faire ressortir son caractere. Floricourt est une mauvaise copie du marquis de la Coquette

Corrigée: par une inconséquence assez ordinaire dans les ouvrages de Dorat, ce personnage que l'on présente comme un fou agit cependant fort raisonnablement; étant presque ruiné, il veut épouser une veuve riche et aimable: il n'y a rien à blâmer dans ce projet. Le style du rôle de Floricourt est remarquable par sa singularité; il ne parle que par figures et par images poétiques; il dit que la faveur n'est qu'un *flux* et *reflux*, que le terrain sur lequel il marche est *fertile* en ingrats, et que c'est un *sable mouvant;* que le public brise l'autel qu'il *encensoit la veille;* que le tems *en volant emporte les jeux*, etc. Si Dorat eût voulu peindre un original ridicule par son langage, ce jargon pourroit être excusé; mais il a cherché à donner l'idée d'un fat de la cour qui fait les délices des grandes sociétés; en cela la couleur qu'il prête à ce personnage est fausse.

Damis, l'homme aimable de la piece, s'exprime aussi d'une maniere entortillée quand il développe son projet de fixer Mélise; il se sert d'idées vagues et de figures déplacées:

Il faudroit à Mélise un ami difficile
Qui *tourmentât* son cœur encor *neuf et docile*,
Employât pour le vaincre un manege innocent,
Y jetât par degrés un trouble *intéressant*,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,
Et sût à force d'art le rendre à *la nature*.

Si le cœur de Mélise est *neuf et docile*, pourquoi le

tourmenter? Le trouble *intéressant*, les *fleurs* qui enveloppent les *traits de la censure*, et servent à rendre un cœur à *la nature:* tout ce jargon n'exprime que bien foiblement ce que La Noue fait dire à Clitandre en un seul vers: il veut

> Corriger la coquette en la forçant d'aimer.

Le rôle de Mélise n'est pas plus naturel; c'est surtout quand l'auteur la fait raisonner que le vague et l'incohérence des idées se font le plus sentir: nous n'en rappellerons qu'un exemple. Mélise est irritée de ce que Damis veut *la voir venir:*

> Les hommes? quels fléaux! Puis on s'en prend aux femmes.
> D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
> Du moment qu'on raisonne il est déja détruit.
> L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
> Doit tout à son penchant, et rien à son adresse.
> Eh! qu'attendre d'un cœur *par lui-même géné*,
> Qui s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
> Il faut s'abandonner, sentir *tout*, ne rien *feindre*,
> S'enflammer pour le prix sans *projet* pour l'atteindre.
> Qui sait le mieux tromper plaît quelquefois le mieux;
> Mais qui plaît *sans aimer* jouit *sans être heureux.*
> Ah! je plains bien le sort d'une *femme sensible!*

Les premiers vers expriment assez ce que l'auteur veut dire; mais il se perd aussitôt qu'il veut étendre son idée. On ne sait ce que c'est qu'un *cœur géné par lui-même:* on ne conçoit pas le précepte de *s'enflam-*

mer pour un prix sans projet de l'atteindre. Ensuite l'auteur, sans aucune transition, développe d'autres idées: est-il probable que Mélise dise à un homme qu'elle aime que ceux qui trompent sont quelquefois les plus aimables? Quel rapport cette pensée a-t-elle avec celle qui suit, que *quand on plaît sans aimer, on jouit sans être heureux?* Cela n'est-il pas un véritable galimatias? Le dernier trait est encore plus singulier: le sort d'une femme sensible est tout-à-fait étranger à ce qui précede.

Le commentaire seroit trop long si l'on vouloit faire remarquer tous les défauts de ce genre qui se trouvent dans la Feinte par Amour; nous aurions même passé beaucoup plus rapidement sur le style de cette comédie, si quelques jeunes gens encore ne cherchoient à imiter ce jargon ridicule et insignifiant.

Si cette piece est défectueuse sous les rapports que nous venons d'indiquer, elle a du moins le mérite d'avoir une marche vive et rapide. Le dénouement est amené avec esprit; et la derniere scene a de l'agrément et de la finesse: c'est à cet avantage que la Feinte par Amour a dû son succès, et l'honneur de faire encore aujourd'hui partie du répertoire.

FIN DE L'EXAMEN DE LA FEINTE PAR AMOUR.

LES FAUSSES
INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE BARTHE,

Représentée pour la premiere fois
le 25 janvier 1768.

NOTICE
SUR BARTHE.

Nicolas-Thomas Barthe naquit à Marseille en 1734. Il paroît qu'il entra dans le monde de très bonne heure. On n'a aucun détail sur ses premieres années. Lorsqu'il se fut fixé à Paris, son esprit vif et piquant, ses saillies pleines d'originalité et de verve le firent rechercher : il eut de ces succès de société qui se démentent souvent lorsque ceux qui les ont obtenus veulent se produire sur un grand théâtre. Mais Barthe avoit des qualités plus solides ; son goût s'étoit formé d'après les bons modeles : il avoit un tact exquis des convenances ; et, malgré la mode, il avoit su se préserver des défauts de l'école de Dorat.

La carriere dramatique lui parut être celle où il pouvoit obtenir les succès les plus rapides et les plus brillans. Sa comédie de la Mere Jalouse ne répondit pas à ses espérances ; elle fut reçue très froidement, quoique les connoisseurs y re-

marquassent des vues fines et délicates, des traits de caractere bien prononcés, et des saillies très comiques. Dans l'examen de la Mere Coquette nous avons expliqué la cause de ce jugement un peu sévere. Barthe n'avoit pas eu, comme Quinault, l'art de ne presque jamais faire trouver en tête-à-tête la mere et la fille; il résulte de ce défaut de combinaison, dans la piece moderne, des mouvemens de jalousie qui dégradent absolument le caractere d'une mere, et qui, quoique vraisemblables, ne peuvent faire naître que l'indignation et le mépris.

Un caractere que n'avoit pas tracé Moliere offroit au talent de Barthe l'occasion de se déployer, et d'atteindre au véritable but de la grande comédie. L'homme personnel, ou l'égoïste, étoit très commun à l'époque où vivoit l'auteur : ce qui le rendoit difficile à mettre avec succès sur la scene c'est que les nuances en étoient pour ainsi dire imperceptibles; un jargon de délicatesse et de prétendue sensibilité le faisoit échapper aux regards de l'observateur peu exercé; et l'uniformité qui régnoit alors dans le ton de la société

concouroit encore à affoiblir les traits dont il pouvoit être caractérisé. Il falloit, à l'exemple de Moliere, mettre ce caractere dans les situations les plus difficiles, lui arracher le masque dont il cherche ordinairement à se couvrir, et le forcer pour ainsi dire à se déclarer. Malheureusement Barthe, très propre à saisir de petits ridicules, n'avoit pas le génie qui crée les grandes conceptions dramatiques.

L'Homme Personnel se ressent de ce défaut de son auteur. Soligni, neveu d'un homme très riche, veut avoir sa succession entiere; selon son plan sa jeune sœur très intéressante doit être mise dans un couvent. Deux conditions lui sont imposées par son oncle; il faut qu'il se marie, et qu'il prenne un état. Sa répugnance pour l'une et l'autre de ces conditions constitue, suivant M. Barthe, le caractère d'égoïsme de Soligni : les principaux ressorts de la piece roulent sur la maniere dont il pourra s'y soustraire. Sans avoir l'air de refuser, il a l'adresse de faire agir les personnes intéressées à ce que les intentions de l'oncle ne soient pas remplies; et mettant tout le tort sur

elles, il espere obtenir la succession sans se soumettre à ce qu'il regarde comme un double esclavage. Cette conception manque de justesse; on peut très bien avoir de la répugnance à se marier et à occuper une place, sans être égoïste: une faute aussi capitale dans une piece de caractere détruit tout l'effet qu'auroit pu produire l'Homme Personnel; on ne voit en lui qu'un intrigant peu comique et peu prononcé. Les détails de l'ouvrage rachetent quelquefois aux yeux du lecteur les défauts de l'idée principale: madame de Milfort que Soligni devoit épouser a un caractere spirituel et aimable; elle peint très bien le goût passager que l'Homme Personnel a eu pour elle:

Personne autant que lui n'eut le desir de plaire;
Et d'abord il en fit une importante affaire.
Je n'imagine pas un art plus séducteur:
Il ne néglige rien pour s'assurer un cœur;
Empressemens, regards, soins, billets, doux langage:
Le héros d'un roman n'eût pas fait davantage.
A mes goûts, à mes lois, très soumis en tout point,
Si je voulois souper, monsieur ne dînoit point;
Son jeu c'étoit le mien; sa lecture, la mienne;

Même pour ma musique il sut quitter la sienne :
Je n'exagere point, il alloit jusque là.
Depuis qu'il a su plaire, oh ! ce n'est plus cela.
Je suis, ou crois du moins être d'une partie,
Je tâche ce jour-là d'être presque jolie,
Me voilà bien parée, et mes chevaux sont mis ;
On m'attend ; on m'attend ? mais il n'a pas permis :
Il me fait prétexter bien vite une migraine,
Et chez moi doucement sa volonté m'enchaîne.
Telle femme lui plaît ; il faut la rechercher :
Telle autre me convient ; il faut m'en détacher.
Des riens ; mais en amour les riens sont quelque chose ;
Et monsieur ou décide, ou balance, ou suppose ;
Feu mon esclave enfin, s'il le faut épouser,
Pourroit bien en venir à me tyranniser.
Eh bien ! que dites-vous d'une pareille flamme ?

Cette tirade est agréablement versifiée; le ton est vrai, et les traits, quoiqu'un peu légers, sont heureusement saisis. Les manieres de Soligni avec un homme qui lui est attaché depuis son enfance, le soin qu'il a, lorsque son oncle se trouve mal, de demander un notaire, tandis que sa sœur demande un médecin ; son entretien avec ce médecin dont il ne veut pas croire les avis

rassurans : toutes ces combinaisons secondaires méritent des éloges ; mais elles ne suffisent pas pour faire excuser les vices du plan.

Barthe n'eut un véritable succès que lorsqu'il donna sa jolie comédie des Fausses Infidélités. On a de lui les fragmens d'un ouvrage posthume qui est une imitation de l'Art d'Aimer d'Ovide. Il paroît que ce petit ouvrage offroit de la délicatesse et de l'esprit : les morceaux qui ont été conservés n'ont pas assez de suite pour que l'on puisse juger de ce qu'étoit l'ensemble.

On a reproché à cet auteur une violence dans le caractère qui lui attira souvent des chagrins : il ne faut pas cependant se fier à cet égard aux anecdotes contemporaines qui presque toutes sont fausses ou très altérées. Barthe mourut à Paris en 1785.

A MON FRERE.

RECEVEZ *cette petite piece dont vous desiriez le succès autant que moi : je vous la dédie. Je ne doute point qu'elle n'ait votre suffrage ; si le jeu des acteurs a séduit le public, je retrouverai la même illusion dans votre amitié.*

ACTEURS.

DORIMENE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimene.
LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimene.
LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scene est à Paris, chez Dorimene.

LES FAUSSES

INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimene un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scene d'hier est bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà.
Ont-elles quelque tort? si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi!

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisans,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amans commodes.
Je leur permets de rire; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien:
C'est le plus beau sang froid!...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour.

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs:
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres les fureurs.

DORMILLI.

D'accord: vous êtes doux. Vous verriez Dorimene
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin et rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois:
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez ; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux ;
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimene, et même sa cousine
(*bas et d'un air effrayé.*)
Rire avec lui d'un air, là...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissans !
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est par fois bête,
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés ;
Assez mauvais railleur sur les maris trompés ;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien ! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amans,
Ont daigné quelquefois lui donner des momens ;

Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait à plaisir un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu:
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher Marquis, notre siecle, nos mœurs,
Nos maris, nos amans, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit, que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin, jeune et fidele encore,
Mais qui peut-être, hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connoissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie:
Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très bien; mais, je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous.
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI.

Comment! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Appaisez-la bien vîte; et d'un ton pathétique
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité:

Mais sur-tout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.
(*Dormilli appercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi, et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque tems, étonné de l'accueil.*)

SCENE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc? Il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai; je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympatiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris! à son âge! où diable a-t-il vécu?
Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?

Une belle bientôt nous venge d'une belle;
C'est dans l'ordre; on se prend, on s'aime, on se trahit;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? Eh bien! j'en fais dix autres.

VALSAIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi?

VALSAIN.

Vous.
Au reste on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais il pourroit me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sais pas me plaindre:
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah! monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimene.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?

Pour gagner tant de cœurs, et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour-propre, et le pique, et le flatte;
En paroissant la fuir je ramene une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant:
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agrémens dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune; et l'or sait éblouir;
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses:
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!

Vous devenez sublime: et c'est ce que je crains.
Adieu : ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCENE III.

MONDOR.

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse:
Mais amicalement soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le Chevalier et monsieur le Marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté;
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante, et qui gêne une épouse.
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment; l'amour rend les femmes discretes.
Je vais mener de front deux intrigues secretes.
Le jeu sera piquant: deux belles à la fois!
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici: sortons prudemment. Il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voye ensemble.

SCENE IV.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE.

Que se passe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMENE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.
(*Angélique donne sa lettre.*)
La vôtre? Peut-on voir?... Mais le tour n'est pas mal:
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.
(*elle donne sa lettre à Angélique.*)

ANGÉLIQUE, *la lisant.*

Oh! la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMENE.

Voilà donc de sa prose:
Un billet circulaire!... Il faut nous réunir.
(*montrant une table où l'on peut écrire.*)
Mettez-vous là.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMENE.

Pourquoi? Pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente;
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés:
Votre amant aime trop, et le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMENE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons; écrivez vîte.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMENE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMENE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime :
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
(*Angélique s'assied.*)
Ne perdons pas de tems. Je dicte. Ecrivez... Bon !

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMENE.

Eh ! non.

(*dictant.*)
« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous
« répondre. »

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMENE, *dictant.*

« J'ai combattu long-tems... »

ANGÉLIQUE, *répete ce qu'elle écrit.*

« Long-tems.

DORIMENE, *dictant.*

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli... »

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre ;
Je l'aimerois autant.

DORIMENE.

Eh bien?
« Je suis... si cruellement tourmentée. »

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.

Vous vous divertissez.

DORIMENE.

Cent fois vous m'avez dit

Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais quand on écrit?

DORIMENE.

Otez *cruellement.*

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

J'y pensois.

DORIMENE, *dictant.*

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause... »

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMENE, *dictant.*

« Je ne sais qui je ne lui préférerois pas.

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMENE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,

Ou...

DORIMENE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMENE.

Et moi, j'ose prétendre
Qu'un jaloux, ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMENE.

Bon! Il le croit déja.
Et les hommes d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre!
Ce sexe est vain, très vain, presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le Chevalier;
Profitez du moment. Allons; je vais écrire.

(*Angélique se leve pour lui céder la place.*)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.

(*en s'asseyant.*)

Ils seront bien joués, bien plaisans tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir!... Silence!
Ils approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance:
Cachez votre papier.

DORIMENE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous vous moquez de moi.
Oh! je ne suis point fausse.

SCENE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORMILLI, *bas à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin : vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scene nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement;
Je vous suivrai partout.

(*Angélique se réfugie auprès de Dorimene.*)

DORIMENE, *à part.*

C'est là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(*à Valsain.*)
Ah! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble;
Et je n'osois, madame, interrompre un billet.

DORIMENE, *sans le regarder et continuant d'écrire.*
Mais vous faites fort bien ; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret? Vous écririez, madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux ; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMENE.

C'est que précisément j'écris un billet-doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez? un billet-doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t'on s'occuper...

DORIMENE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMENE, *à part.*

Le traître!
Encore un mot.
(elle écrit d'un air très animé.)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant:
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre ; heureux qui doit le lire!
(Dorimene plie son billet.)
Mais c'est finir trop tôt: on ne peut trop écrire
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMENE, *à part.*

Il raille, le cruel !
Il me feroit écrire un billet doux réel.
(*à un laquais.*)
Holà! quelqu'un ! Portez bien vîte cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre?

DORIMENE.

Chez vous? Eh bien ! monsieur, allez la recevoir.
(*elle sort.*)

VALSAIN, *souriant.*

Ah ! je suis pénétré d'un si flatteur espoir ;
J'y cours.

SCENE VI.

DORMILLI, ANGELIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique.*

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colere,
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh ! discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur !

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends; vous arrivez: vous étiez la plus belle;
Dès-lors je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent:
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisth; il fait votre partie:
J'en fais une autre, moi; loin de vous! et comment?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement:
On me gronde, on se plaint; vous éclatez de rire,
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire

Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh ! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet ; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah ! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un ; vous rêvez tristement ;
Me voyez-vous parée ? ah ! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses ?
On met, sans le savoir, mon éventail en pieces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent:
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran ? Jamais. Quelle crainte cruelle !
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidele?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah ! sans mon fol amour que je vous haïrois !

Vous saurez à la fin me faire aimer Julie :
Elle m'aime ; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux :
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien ! monsieur, volez ; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais du moins nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer ?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel ! encor des fureurs ! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom et vos refus ?

SCENE VII.

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
Mais quel est ce rival ?

(*Mondor paroît.*)

Je l'apperçois peut-être...
C'est lui: précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore et plus content de lui.

SCENE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *à part.*

Bon !
(*haut.*)
Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime!

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu :
Votre présence ici... m'étoit fort agréable ;
Cependant...

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grace, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,

On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut;
Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste.
Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser. Vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez; je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...
(*il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.*)
Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI.

Aujourd'hui l'on dit tout: dites donc.

MONDOR.

Trop de feu,
Trop de feu, Chevalier: modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi! monsieur, Dorimène...

MONDOR, *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimene a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh! parbleu! c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen avec vous de garder un secret!
(*il tire un porte-feuille de sa poche.*)
Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il à l'instant même avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... lisez.

(*il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir, et Mondor le retient. Dormilli lit avidement. Mondor continue.*

Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie ;
Puis le moment fatal, et puis la jalousie :
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir ;
Et le roman finit par un beau désespoir.

(*il éclate de rire.*)

Mais n'admirez-vous pas le sommeil létargique
Du monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui qu'on a supplanté,
Il est, le cher Marquis, d'une sécurité !

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse !
J'avois su le prévoir ; je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru ?

DORMILLI.

Non, très long-tems avant.
Mais Angélique !...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI, *d'un ton brusque.*

Eh bien ! je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, *d'un air fin.*

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne, en vérité, ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.
(*il chante le vers suivant, pris d'un opéra.*)
« Les amans affligés aiment la solitude. »
(*il sort.*)

DORMILLI, *seul.*

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï;
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi!
Angélique du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCENE IX.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, *à part.*

Il me paroît bien triste!

VALSAIN, *à part.*

Il a l'air indigné.
(*ils se regardent quelque tems en silence.*)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi ! ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames !

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher !

DORMILLI, *à part en s'éloignant de Valsain.*

A-t-il quelque soupçon ?

VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*

Je dois lui dire tout, mais de quelle façon ?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre ?

(*ils se rapprochent l'un de l'autre.*)

(*haut.*)

Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout-à-l'heure Angélique :
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimene !
Êtes-vous bien sûr d'elle ?

VALSAIN.

Ah ! très sûr : j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur ?
Ecoutez, cher ami ; sur-tout point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même :
Oui ; je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé;
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Ecrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre d'elle un billet?
Que ce billet enfin vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi! vous m'étonnez; je n'osois vous le dire:
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met de plus au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Ecrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois: j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!... Quel coup!... Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidele, et je serois coupable
Si...

DORMILLI, *très vivement.*

Fidele? oui, fidele : adorez-là. Mondor...
Quelle fidélité! Là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice!
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse:
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins,
Mondor tient un billet écrit par Dorimene,
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine:
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?
(*haut.*)
Deux billets à Mondor!... Répétez-moi cela.
Dorimene...

DORMILLI, *avec impatience.*

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement.*

Oui, monsieur; oui, monsieur; oui, monsieur!

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid.*

A Mondor

Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance;
Il ne trahit pas; non. *Ses vertus*, disiez-vous,
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus. Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! Et c'est Mondor qu'elle aime!

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(*il s'éloigne.*)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien; mais rien ne vous effraie:
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(*il veut sortir.*)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colere.*

Du moins concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique:
Celui de Dorimene, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(*à Valsain.*) (*à lui-même.*)
Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, et le plus doux langage?...

(*à Valsain.*)

Que n'ai-je aimé Julie!... Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colere:
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! Vous me désespérez...
Voyons de près mon fat.

(*il s'éloigne.*)

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle
Tant de bruit! Arrêtez. Angélique est fidele.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment! Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines:
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines!
A Mondor... qui les montre! Allons; réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai?... Comment? de grace... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets; je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait des succès, j'y consens, mais ailleurs;
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport.*

Vous me rendez la vie.
En effet Angélique... Oh! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison:
J'ai mille souvenirs: elle, une trahison!
J'ai cru... J'étois donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe: eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyans... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah! je souscris d'avance à vos moindres desirs.

VALSAIN, *souriant et d'un air sensible.*

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, *avec une joie excessive.*

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimene
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.
(*il va pour sortir.*)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs? Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra sur-tout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
(*à part.*)
C'est pour vous détromper, et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.
(*d'un ton badin.*)
Je doute aussi, je doute; et je vais m'éclaircir.
Partez.
(*il veut le faire sortir.*)

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver...

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.

Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.

(*il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et sans être apperçu de Valsain se glisse dans un cabinet.*)

SCENE X.

VALSAIN.

Comment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme)

J'aurai vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidens,
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames;
Non, parbleu! c'en est trop: ne gâtons pas les femmes.
Oh! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous sommes,
(*gaiement.*)
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon!

SCENE XI.

VALSAIN, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE, *bas à Angélique dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur:
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas à Dorimene.*

Voyons.

DORIMENE, *à Valsain qui se promene d'un air fort triste.*

Où va monsieur?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMENE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive?

DORIMENE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, *s'arrêtant.*

Votre inconstance aussi me touche infiniment;
Mais je n'en parlois pas, madame, en ce moment.
Je pense à mon ami qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique,
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudi l'amour et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête:
Il la perdoit sans moi

DORIMENE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, *alarmée.*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très simple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime;
Brune, vive, piquante.

DORIMENE, *feignant.*

Eh bien! il doit l'aimer?

VALSAIN.

Pour elle tout d'un coup je n'ai pu l'enflammer...

DORIMENE, *à part.*

Bon!

VALSAIN, *lentement.*

Mais comme Julie est jeune, tendre et belle...

DORIMENE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, madame, c'est moi qui viens de l'y mener.
Il résistoit d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMENE, *à part.*

Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! dieux!

VALSAIN, *à Dorimene.*

Voyez cette scene touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante:
Ils vouloient tout se dire, et ne se parloient pas;
Mais quels regards! J'aimois jusqu'à leur embarras.
(*à Angélique.*)
Vous auriez pris plaisir sur-tout à voir Julie.
Tous deux me ravissoient; j'en ai l'ame attendrie.
(*à Dorimene.*)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin j'ai décidé son cœur:

(*à Angélique.*) (*à Dorimene.*)
Ils seront l'un à l'autre... Et quant à moi, madame,
J'attends: peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer; notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.
(*il salue respectueusement; on ne lui rend point ses révérences; il sort.*)

SCENE XII.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE, *après un long silence pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*
Quel homme!... et je l'aimois!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous m'avez perdue.
Mais quelle idée aussi! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.
(*Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scene il fait de tems en tems des pas vers Angélique.*)

DORMILLI, *bas.*
Ecoutons.

DORIMENE.

L'aventure est heureuse peut-être;

Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimoient tous deux !
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, madame, à leur place,
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons !
C'est pour un tel rival que nous les trahissons !
Pouvoient-ils ?...

DORIMENE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir si vous l'abandonniez.
Eh bien ! qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô ciel !

DORIMENE.

Oui ; c'étoit là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur ! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas, dans le fond du théâtre.*

Charmante !

(*il s'approche d'elle.*)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant! Vous vouliez aujourd'hui
Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien ?
Si du moins il voyoit le désespoir du mien !...
Je veux le détromper.

SCENE XIII.

DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORMILLI, *avec transport.*

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel! ah Dormilli!

DORMILLI.

Quoi! vous m'aimez encore?
Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours !
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMENE, *avec un air de dépit et de joie.*

Ce traître de Valsain !

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh! non, pas tout-à-fait; mais quelle heureuse erreur!
(à Dorimene.)
N'allez pas le gronder, je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre;
(à Angélique.)
Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*

Je vous ai laissé dire et n'en ai rien perdu.

DORIMENE, *qui voit venir Valsain.*

Paix.

SCENE XIV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*

C'est lui que je vois; aura-t-il pu se taire?
(il s'avance et regarde quelque tems.)
Ces dames savent tout.

DORIMENE.

Votre affreux caractere
M'est enfin dévoilé; vous êtes le mortel
Le plus faux...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut avec lui se venger à son aise.
Mon pauvre Chevalier, ah! qu'un secret vous pese!
Plus de société désormais entre nous:
(*gaiement.*)
Du moins pour les noirceurs; je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMENE.

Comme il se justifie!

DORMILLI, *à Angélique.*

(*à Valsain.*)
Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie?
(*à Angélique.*)
Quand je jure à vos pieds...
(*il tombe aux pieds d'Angélique.*)

SCENE XV.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire voyant Dormilli à genoux.*

Il est, ma foi, charmant!
Ce tendre Chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle?
(*bas, à Valsain qui rit.*)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidele:
Méchant! il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(*bas, à Dormilli qui rit aussi.*)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
(*Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.*)
(*à part.*)
Bon! chacun rit de l'autre.
(*ils rient tous trois.*)

VALSAIN, *à Mondor.*

(*à Dorimene.*)
On rit de vous. Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMENE.

Traître! tu t'applaudis; mais le cœur est pour toi:
Je te cede l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous, et qu'en cet heureux jour
(*désignant Mondor.*)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.
(*Dorimene, Angélique, Valsain et Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.*)

MONDOR, *seul.*

Expliquera, morbleu! les femmes qui pourra:
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

EXAMEN

DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

Le persifflage est l'unique ressort comique de cette petite piece, dont l'intrigue est très légere : deux femmes, l'une tendre et offensée de la jalousie de son amant, l'autre coquette et piquée de la froideur du sien, veulent corriger deux défauts si opposés par le même moyen : elles feignent de recevoir les soins d'un fat qui leur fait la cour. Ce que l'on devoit présumer arrive ; Dormilli furieux, veut tuer son rival ; Valsain, plus de sang-froid, devine la ruse, fait entendre raison à son ami, et profite de cette occasion pour persiffler très agréablement les deux femmes : tout s'explique, et les quatre personnages se réunissent pour se moquer de la fatuité de Mondor. M. Barthe a tiré tout le parti possible d'un sujet si mince : il n'y a dans les scenes aucun bavardage ; la petite action marche avec beaucoup de rapidité ; et de tems en tems on remarque des vers pleins d'élégance et de précision. Cette comédie présente l'espece de symétrie que nous avons déja reprochée à d'autres pieces modernes ; les contrastes sont forcés, et l'on apperçoit trop les ressorts qu'emploie l'auteur. Le rôle de Mondor est un peu chargé : ce qui à la représentation nuit sur-tout à l'effet de ce personnage, c'est qu'il est confié à l'acteur

chargé de jouer les valets; cet acteur y met ordinairement le ton trivial de son emploi; et ce contre-sens produit la disparate la plus choquante avec les autres rôles. Une distribution aussi vicieuse vient de ce que dans l'origine l'auteur avoit fait jouer Mondor par Préville, acteur qui réunissoit plusieurs genres: ses successeurs ont prétendu que le rôle faisoit partie de leur héritage; mais ils n'ont pas su comme lui donner à ce personnage une physionomie particuliere; ils l'ont fait rentrer dans la classe ordinaire des caricatures.

L'exécution fait excuser tous les défauts de cette piece: il en existe peu au théâtre où l'on trouve un aussi bon ton. Son succès cependant a été nuisible à l'art: il a prouvé que l'on pouvoit réussir sans action et sans vrai comique. De là toutes ces mauvaises imitations, toutes ces pieces de boudoirs qui ont inondé notre théâtre pendant plusieurs années, et dont la juste sévérité des critiques n'a encore pu le purger entièrement.

FIN DE L'EXAMEN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

LA GAGEURE
IMPRÉVUE,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE SÉDAINE,

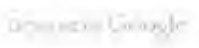
Représentée pour la premiere fois
le 27 mai 1768.

AVERTISSEMENT.

La seule scene théâtrale de ce petit ouvrage est tirée d'une des Nouvelles de Scaron, intitulée *la Précaution inutile;* et, je l'avoue, toutes les autres scenes de ma comédie n'ont servi que d'enveloppe à celle où la marquise propose et gagne la gageure. Dans Scaron la duchesse (car c'en est une) a joué et joue plus gros jeu ; mais les romanciers font ce qu'ils veulent.

Dans la Nouvelle suivante, intitulée *les Hypocrites,* Moliere a, je crois, trouvé une des belles scenes de son Tartuffe; celle où ce scélérat se jette aux genoux d'Orgon pour le prier de pardonner à son fils, celle où il s'avoue un misérable souillé d'ordures, etc.; mais l'auteur l'a si bien fondue dans son drame, elle y est si naturellement amenée, qu'on croiroit aisément qu'il n'avoit pas besoin du roman pour l'imaginer.

Cette remarque a fait naître mes regrets sur ce que Moliere ne s'est pas servi de la scene que j'ai mise en œuvre: il auroit dû cueillir cette fleur, elle étoit sur sa route; et le théâtre françois auroit un ouvrage de plus.



ACTEURS.

M. DE CLAINVILLE.
MADAME DE CLAINVILLE.
M. DÉTIEULETTE.
MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.
GOTTE.
DUBOIS, concierge.
LA FLEUR, domestique.
LA GOUVERNANTE DE MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

La scene est au château du Marquis.

LA GAGEURE
IMPRÉVUE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

GOTTE.

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause; mais au moins si cela fâche, cela désennuie. Eh! l'ennui!... l'ennui! ... Ah! c'est une terrible chose que l'ennui... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra; oui, elle en mourra. Mais pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

SCENE II.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si madame s'ennuie, mais je vous assure que moi... De ce tems-là on est toute je ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle... S'il étoit passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien-aise. Mais, madame, monsieur le Marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse?

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, et j'attendois des visites; La comtesse de Wordacle...

GOTTE.

Quoi! cette dame si laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais point les femmes laides.

GOTTE.

Ah! madame pourroit même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine: je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. (*elle prend le livre.*) Ah! de la morale! je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien: s'il étoit accordé j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'est, madame: le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce soir; cela amusera monsieur de Clainville... Je vais broder... Non; approchez une table, je veux écrire. Ah! dieux!

GOTTE, *approche une table.*

La voilà.

LA MARQUISE, *se met à sa table, rêve, regarde des plumes et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les vois pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non; je vais m'y remettre, laissez. (*la Marquise va se remettre à la fenêtre.*)

GOTTE.

Ah! de l'humeur! c'est un peu trop. Voilà donc de la morale : de la morale! il faut que je lise cela pour savoir ce que c'est que de la morale. (*elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singuliere morale ; il faut que je lise cela. (*elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte!

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonnez quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est pour risquer cette plaisanterie.

SCENE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, *au domestique.*

Allez vîte à la petite porte du parc. Vous verrer passer un officier qui a un surtout bleu, un

chapeau bordé d'argent. Vous lui direz: Monsieur, une dame que vous venez de saluer vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui; courez vîte.

SCENE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui, cela sera très singulier. Partout où mon officier en fera le portrait on se moquera de lui.

GOTTE.

Connoissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh! madame, s'il vous connoît?

LA MARQUISE.

En ce cas le domestique n'avoit pas le sens commun: il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout: je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, GOTTE, LA FLEUR.

(*la Marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux sont dérangés, si son rouge est bien.*)

LA FLEUR, *après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant:*

Je l'ai vue.

GOTTE.

Ah! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer: il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le Marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle: conte donc.

LA FLEUR.

Madame. (*à Gotte.*) Babillarde.

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LA FLEUR.

Madame, parlant par révérence.

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LA FLEUR.

Sauf votre respect, madame.

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite.

LA FLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorsque par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la Marquise...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LA FLEUR.

J'ai vu derriere la croisée du grand cabinet de monsieur le Marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche: oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai apperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans: je n'assurerois pas qu'elle a dix-huit ans; mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LA FLEUR.

Ah! madame, voudrois-je?...

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le con-

cierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. La Fleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LA FLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCENE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous: je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer: je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre; cela se passera.

SCENE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur!

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir: mais je vous prie de songer que ce seroit me manquer de respect, et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet-de-chambre à monsieur le Marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvois manquer de respect; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder ma question; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de monsieur de Clainville?

DUBOIS.

Ah! madame, vous pouvez me perdre; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. Monsieur de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savois, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah! madame, quel tort cela pourroit me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah! madame, vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

GOTTE, *à part.*

On ne peut rien savoir avec cette femme-là.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin monsieur me dit : Dubois, prends ce papier, et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le Marquis. « Ce « jeudi, 16 du courant, au matin. Aujourd'hui « à cinq heures un quart du soir, Dubois dira à « sa femme de s'habiller, et de mettre une robe. « A six heures et demie, il partira de chez lui « avec sa femme, sous le prétexte d'aller prome- « ner. A sept heures et demie, il se trouvera à la « petite porte du parc. A huit heures sonnées, il

« confiera à sa femme qu'ils sont là l'un et l'autre « pour m'attendre. A huit heures et demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mouroit de froid : c'est qu'il étoit survenu un accident à la voiture. Monsieur étoit dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune, et l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré : il n'a dit à la plus jeune que deux mots; et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Eh! où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE.

Et monsieur n'a pas eu plus d'attention pour elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame : il est revenu ce matin avant d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer : il a fait beaucoup

d'amitié à la jeune personne, beaucoup, ah! beaucoup...

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à-peu-près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres: mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah! madame.

LA MARQUISE.

Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis; n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte. (*Dubois sort.*)

LA MARQUISE, *seule.*

Ceci me paroît singulier... Non, je ne peux croire... Ah! les hommes sont bien trompeurs... Au reste je vais voir.

SCENE IX.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*à part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie, et de mon officier. (*à Gotte.*) Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet ; vous le prierez d'attendre un instant, et vous reviendrez.

SCENE X.

LA MARQUISE, ADELAÏDE, DUBOIS, LA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très fâchée de troubler votre solitude ; mais il faut que monsieur le Marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'at-

tends de vous la découverte d'un mystere aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, madame, c'est ma Gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée: permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siege, et sortez. (*Dubois avance un siege; la Marquise montre un siege plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute l'honnêteté qui paroît en vous, devoit ne point faire hésiter monsieur le Marquis de vous présenter chez moi.

ADÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché : j'aurois été la premiere à lui demander cette grace, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas?...

ADÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire : monsieur le Marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il long-tems qu'il a l'honneur de vous connoître ?

ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent, et pour ami.

LA MARQUISE, *à la Gouvernante.*

Comment se nomme mademoiselle ?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE, *avec fierté.*

Non ... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de M. le Marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux ?

ADÉLAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes on ne les presse pas de questions, madame; et je respectois trop M. le Marquis pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

ADÉLAÏDE.

Et j'ai déja eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

ADÉLAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE; *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je desire que M. le Marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

ADÉLAÏDE.

Je le desire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous, ni pour moi; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentimens que vous inspirez pour n'être pas mal interprété.

ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame : et pour vous con-

firmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

ADÉLAÏDE, *s'asseoit, ainsi que la Marquise et la Gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent : il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis; il me le présenta; il me demanda pour lui la permission de paroître à la grille; je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois, souvent même; et lundi passé, monsieur le Marquis revint me voir : il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il est revenu un peu tard; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin : j'étois dans ce couvent dès l'enfance; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire; et s'il étoit possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

SCENE XI.

LA MARQUISE, ADELAÏDE, SA GOUVERNANTE, GOTTE.

GOTTE, *à la Marquise.*

Il se nomme monsieur Détieulette.

ADÉLAÏDE.

Monsieur Détieulette!

LA GOUVERNANTE.

Monsieur Détieulette!

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici... j'y serai dans un moment. (*à Adélaïde.*) Mademoiselle, je ne crois pas que monsieur de Clainville me prive long-tems du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper; je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

ADÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah!...

SCENE XII.

LA MARQUISE, ADÉLAÏDE, SA GOUVERNANTE, DUBOIS, GOTTE.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le Marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espere que...

ADÉLAÏDE.

Madame... (*la Marquise reconduit jusqu'à la deuxieme porte ; Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.*)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine ; elle peut le faire rester à dîner.

SCENE XIII.

M. DETIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LA FLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LA FLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle?

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA FLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le Marquis?

LA FLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Monfort? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir?

LA FLEUR.

Oui; madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle! je n'y conçois rien.

LA FLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui : je l'ai laissé derriere ; son cheval n'a pu me suivre. Mais voilà un singulier hasard ; et tu ne sais pas le motif...

LA FLEUR.

Non, monsieur : mais ne dites pas... Ah ! voilà madame.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, M. DETIEULETTE, GOTTE, *et peu après un* MAÎTRE-D'HÔTEL.

LA MARQUISE.

Quoi ! monsieur le Baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah ! monsieur... Ah ! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois vous faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois... Ah ! monsieur... Ah ! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée.

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE.

Je rend grace à votre méprise : elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis. Mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au Baron.

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement; même taille, même air de tête...

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, *entrant.*

Madame est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné? Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au Maître-d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la Comtesse, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le tems d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez sans doute m'accorder. (*M. Détieulette donne la main; ils passent dans la salle à manger.*)

GOTTE, *seule.*

Ah! pour celui-là on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

SCENE XV.

GOTTE, LA FLEUR.

(*Gotte leve un coussin de bergere, tire de dessous une manchette qu'elle brode. La Fleur paroît; elle veut la cacher, et voyant que c'est La Fleur, elle se remet à broder. La Fleur a une serviette à la main comme un domestique qui sert à table.*)

LA FLEUR.

Enfin on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? Je pensois à toi. Tu ne sers pas à table?

LA FLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LA FLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté, j'aurois écouté. (*il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc.

LA FLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes; je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple avec tes niaiseries!

LA FLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect; madame, révérence parler; madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

LA FLEUR, *riant.*

Ah! ah!

GOTTE.

Eh! de quoi ris-tu?

LA FLEUR.

Comment! tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi ! la dupe?

LA FLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LA FLEUR.

Et que je fais le nigaud.

GOTTE.

Comment?

LA FLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès ?

LA FLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire, Ah ! que ces gens-là sont bêtes! ah ! quelle ineptie ! ah ! quelle sotte espece ! ils devroient bien manger de l'herbe; et mille autres propos : c'est comme s'ils se disoient à eux-mêmes, Ah! que j'ai d'esprit! ah! quelle pénétration! ah! comme je suis bien au-dessus de tout ça! Eh! pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi, je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent; et je m'en trouve bien. Qu'est-ce que cela coûte?

GOTTE.

Je ne te croyois ni si fin ni si adroit.

LA FLEUR.

J'ai déja fait cinq conditions : j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce tems-là j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déja devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse qui veut bien... (*il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais finis donc: tu m'impatientes.

LA FLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié que pour faire fortune il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près ta fortune est faite.

LA FLEUR.

Ah! je ferai fortune!

GOTTE.

Mais tu as lu. Est-ce que tu sais lire?

LA FLEUR.

Oui: quand je suis entré ici j'ai dit que je ne savois ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous, et pourvu qu'on remplisse son devoir, qn'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret; voilà

tout. Ah! je ferai fortune! Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc: tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*elle les jette par terre ; La Fleur les ramasse.*)

LA FLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LA FLEUR.

Oui, vraiment.

GOTTE.

Vraiment. Mais ne t'y fie pas: madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service; je l'ai bien observée: c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies; étourderies pour tout autre: témoin de celle-ci, mais je ne sais comment elle fait. Ce qui me désoleroit, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte; eh bien! elle me devine une heure avant que je parle. Pour monsieur le Marquis,

qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jureroit ses grands dieux quelle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre La Fleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares trésors de ton bel esprit; et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot: entends-tu?

LA FLEUR.

Avec cet esprit-là elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? là quelque...

GOTTE.

Jamais.

LA FLEUR.

Jamais? On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse: pour lui il a tort, car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerois, et de moi, s'entend?

LA FLEUR.

Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah! madame est fort généreuse.

LA FLEUR.

Imagine donc ce qu'elle seroit s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec les maîtres

qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir, ni profit. Ah! que je voudrois être à la place de Dubois!

GOTTE.

Pourquoi?

LA FLEUR.

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris; il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles; le valet-de-chambre fera les emplettes : c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux; tu attiseras le feu : madame se piquera, prendra de l'humeur, et se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LA FLEUR.

Bon! qu'est-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service : il faut qu'un domestique soit bien sot lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame; elle me jetteroit là comme une épingle.

LA FLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : monsieur Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur?...

LA FLEUR.

Monsieur Détieulette ; cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connois ?

LA FLEUR.

Oui ; il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître : il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois?

LA FLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez monsieur de Clainville?

LA FLEUR

Oui, à madame de Clainville

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose! C'est bien fait, avec ses détours; j'en suis bien aise : sa finesse a ce qu'elle mérite.

LA FLEUR.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comtesse. C'est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi ? on a déja diné !

LA FLEUR.

Comme le tems passe vîte.

GOTTE, *cache les manchettes.*

Ciel ! voilà madame.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, M. DETIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE, *jette un regard sévere sur La Fleur et sur Gotte.*

Oui, monsieur; notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment : mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles : notre coup-d'œil en devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates, et la modestie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance, dont nous profiterions aisément si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le Marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le Marquis de Clainville! Vous connoissez le Marquis de Clainville?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame. (*ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame: c'est un homme qui doit avoir à présent...oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne taille, fort bien prise; beau joueur, bon chasseur, grand parieur; savant,

se piquant de l'être même dans les détails ; connoissant tous les arts, tous les talens, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astronomie jusqu'à la médecine ; d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit, et d'un commerce sûr. (*ici Gotte sourit.*)

LA MARQUISE.

La serrurerie ! Ah ! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoissez aussi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup ; et il vous disoit...

M. DÉTIEULETTE.

On m'a dit qu'il étoit veuf, et qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme?...

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie... d'esprit... des absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie. (*Gotte pendant ces couplets rit, et enfin éclate; la Marquise se retourne, et dit à Gotte:*) Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin; nous n'avons pas besoin de vos gémissemens. (*à M. Détieulette.*) Enfin que vous disoit monsieur de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, et avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit monsieur de Clainville: vous m'y forcez, madame; je n'oserois jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les ames foibles; leur prudence n'est que de la

finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur: aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute; et cet esprit est souvent peu de chose; il éblouit sous le coloris des graces, il passe avec elles; il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté: elles aiment mieux... Madame, c'est monsieur de Clainville qui parle, ce n'est pas moi: je suis loin de penser...

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur: elles aiment mieux...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue et par la finesse que par la droiture et par la simplicité: secretes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous; elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, et la haine de l'autre. Défendez-vous (ajoutoit-il.) Mais, madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier up-d'œil; ne croyez jamais leur premiere phrase,

et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entroit dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez; car lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisois, madame; mais si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement...

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'apperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire; et la nuit...

SCENE XVII.

LA MARQUISE, M. DETIEULETTE, GOTTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le Marquis... non, monsieur le Comte, qui revient de la chasse.

LA MARQUISE, *joue l'embarras.*

Quoi! déja!... O ciel! monsieur... Je ne sais... je suis...

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause?...

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux; non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur de certaines choses; et la maniere dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien! madame?

LA MARQUISE.

Il va sans doute venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas long-tems.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet.

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas long-tems. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement vous serez libre. Vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer; vous pourrez de là entendre notre conversation : je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCENE XVIII.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les ames foibles... Je suis piquée au vif... Oui... il peut avoir tenu de ces discours-là... je le reconnois. Lui... lui qui, par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé... Ah! que je serois charmée si je pouvois me venger... m'en venger, là, à l'instant, et prouver... Mais comment pourrois-je m'y prendre?. . Si je lui faisois raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire... Non,.. il faut que cela intéresse particulièrement mon officier... je

veux qu'il soit en quelque sorte... Si par quelque gageure (*ici elle fixe la porte et la clef en rêvant.*) monsieur de Clainville... Ah! (*elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... il seroit pourtant plaisant... Mais que risqué-je? (*elle se leve, tire la clef du cabinet avec mystere.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*elle rit de son idée en mettant la clef dans sa poche. Elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Eh! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCENE XIX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, GOTTE, BREVAUT, *piqueur,* DEUX DOMESTIQUES.

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Oui, oui, qu'on en ait soin. Brévaut!

BRÉVAUT.

Monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Ecoute: je crois que tu as deux de tes chiens

en assez mauvais état, la Blanche et Briffaut; prends-y garde.

BRÉVAUT.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et vous autres, voyez qu'on me serve le plutôt qu'on pourra; je me meurs de faim. Madame a dîné? (*les domestiques sortent.*)

LA MARQUISE.

Oui, monsieur: je n'espérois pas vous voir sitôt.

LE MARQUIS.

Je ne l'espérois pas non plus.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! madame, des tours perfides! Nous débusquions des bois de Salveux; voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brévaut que nous en revoyons: il me soutient le contraire. Mais je lui

dis : vois donc, la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large ; il me soutient que c'est une biche brehaigne, cerf dix cors s'il en fût.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes que seulement la chasse sait employer. Les femmes croient savoir la langue françoise, et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talens, et de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques?

LA MARQUISE.

Mécaniques? Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sait tous à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singuliere, et, sans avoir un empire à réformer, Pierre-le-Grand n'est pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences et aux talens,

mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms : j'aurois joûté contre un dictionnaire. (*pendant ce commencement de scene, M. de Clainville peut défaire ses gants, et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.*)

LA MARQUISE.

Je ne joûterois donc pas contre vous ; car, moi, à l'instant je regardois cette porte, et je me disois : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom ; et hors la serrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien ! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous ? cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah ! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez ?

GOTTE, *à part.*

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela !

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit : aussi-bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

LA MARQUISE.

Non, monsieur; je ne veux pas vous devoir un si foible service : je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure?

LE MARQUIS.

Soit; je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me souviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute : écrivons. Dubois ! (*à Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. (*à la Marquise.*) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition, et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur, songez que je suis votre femme ; et un compliment n'est rien quand il est déplacé. Revenons à notre gageure : vous voudriez je crois me la faire oublier ?

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

SCENE XX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici Dubois : nous n'avons pas de tems à perdre pour prouver ce que j'ai avancé ; et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela : notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre ; mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête, Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons : commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails-là vont vous paroître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillans : je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je desire. Je suis cependant si bonne que je veux vous aider à me faire perdre : vous n'oublierez pas sans doute la serrure, et les petits clous qui l'attachent?

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des

vis, serrées par des écroux. (*à Dubois.*) Mettez la serrure, les vis, les écroux.

DUBOIS, *écrivant.*

Ecroux.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, monsieur. Ah! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, madame; tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerres, verroux, gâches.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez: un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais, voyez comme en deux mots... monsieur!

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Equerres, verroux, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame : ah ! vous voulez parier.

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferai pas grace d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon. Je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Equerres... gâches, verroux, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine?

LE MARQUIS.

Je les aurois dits de même. Gâches ; verroux.

LA MARQUISE.

Eh bien ! monsieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois. Equerres... serrure...

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup-d'œil avez lequel vous saisissez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me surprendre. Enfin il ne reste plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! monsieur, vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le: voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez. J'ai l'attention si paresseuse: les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites-là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh! je vous crois. J'espere, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non; je ne veux pas plus de tems qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée: et la voici. Je me suis ennuyée, mais très ennuyée: je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique; l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui pressoit fort sa monture: il m'a saluée; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui

ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Une idée; je ne voulois pas qu'il sût que je suis femme de monsieur de Clainville (*en élevant la voix.*) de monsieur de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai: il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très bien; il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur; il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu, il a même osé me le dire; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit... Enfin, que vous dirai-je?... excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que j'ai sur votre ame; dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive, vous êtes arrivé, et je n'ai eu que le tems de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous fais lui laisse assez d'attention pour nous

écouter. Alors vous êtes entré : je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement ; je ne supposois pas que vous l'accepteriez ; et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (*le Marquis par degrés prend un air sérieux, froid et sec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais... monsieur... je m'apperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez avoir quelque chagrin ?

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah ! ciel.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus ; je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je... je... souhaiterois être seule. (*Dubois et Gotte se retirent d'un air embarrassé dans le fond du théâtre. Gotte paroît plus effrayée.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je desirerois...

LE MARQUIS.

Et moi, je desire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement.

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame? Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en ma revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point : je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer, c'est de jetter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence : ce que vous projetez vous sera ausi facile lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous emporter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parceque vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu, madame, c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur: dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle ne soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendois pas; mais il n'est

plus tems. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, et trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et lit d'un air indécis, distrait et confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah! madame.

LA MARQUISE.

Quoi! vous hésitez, monsieur? Que n'entrez-vous dans ce cabinet : je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah! madame, madame; c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non; ce que je vous ai dit est sans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, que je suis coupable !

LA MARQUISE.

Eh ! non, monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté !

LA MARQUISE.

Ce n'est point par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, qui s'en seroit méfié ? (*en regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel ! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef ! (*il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écroux. Diable de clef ! maudite clef ! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit ?

DUBOIS.

Non, monsieur; j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté: cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous; voici la derniere de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paie du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur; oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser... d'aller croire... Ah! je suis... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette. (*en s'en allant.*) Diable de clef! maudite clef! Mais demandez-moi donc... ah, ah, ah!...

LA MARQUISE, *le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCENE XXI.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE, *ouvre le cabinet.*

Sortez, sortez: eh bien! monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? Et si j'étois plus jolie et plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que seroit-ce si j'avois fait jouer tous les mouvemens du dépit, les accens étouffés d'une douleur profonde; si j'avois employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas d'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait; je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulois. Je suis convaincue que le desir de montrer de l'esprit ne nous mene qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie?

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur monsieur de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le savois avant.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestique me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, j'étois votre dupe?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persifliez?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond, et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse. (*elle se promene avec dépit.*) Ah! ciel! J'espere, monsieur, que cet hiver à Paris vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à monsieur de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. (*à Gotte.*) Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. (*à M. Détieulette.*) Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage.

SCENE XXII.

LA MARQUISE.

Comment! il le savoit? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux devant un étranger qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Ah! madame! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines: vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si monsieur étoit entré?

LA MARQUISE.

Eh bien?

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah! c'est vrai: je n'y pensois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de La Fleur, et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait? c'est un si bon garçon. Il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela : je le crois bête et malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé avec son bel esprit: il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. (*à la Marquise.*) Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCENE XXIV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DETIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah! ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame, madame excusera; vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. (*à la Marquise.*) Voici, madame, monsieur Détieulette que je vous présente; bon gentilhomme, brave officier, et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cin-

quante louis ; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis ? Ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame : je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame ? point du tout ; vous badiniez. (*à M. Détieulette.*) Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous conterai cela ; c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame, et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités ! Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monsieur ici un instant. (*à M. Détieulette.*) Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

SCENE XXV.

M. DETIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? Monsieur de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; je me suis fait présenter chez lui: il sortoit, il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendois, c'est chez monsieur de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma surprise, lorsqu'avec un air de mystere on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc; ajoutez-y le changement de nom; je vous l'avouerai; je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Eh! que veut dire monsieur de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme; et il me paroît qu'il n'a point dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! mademoiselle de Clainville.

SCENE XXVI.

M. DETIEULETTE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, ADELAÏDE, SA GOUVERNANTE, GOTTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà. Est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. (*à la Marquise.*) Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château: elle y est depuis hier. Je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très près: c'est la fille de feu mon frere, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher: mon pere étoit si dur, et dans la famille... Je vous expliquerai cela. (*à Adélaïde.*) Ma chere fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

ADÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir !

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à monsieur; je dis je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'auroit pas si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi ! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris: il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité?

ADÉLAÏDE.

Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne; et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant; et de cet instant-ci

je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*à la Marquise.*) Ma niece est charmante !

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit ; et je suis sûre que sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avoit besoin d'un modele, je suis assuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur ; oui, monsieur ; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse ; on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et sur-tout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur de Clainville, ah ! comme j'ai eu tort.

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE, *les regarde partir, et dit:*

Ah ! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses? Que de femmes ! que de femmes à qui pour être corrigées il en a coûté davantage !

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

EXAMEN

DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

Il ne faut pas attacher à cette piece plus d'importance qu'elle n'en mérite : c'est moins une comédie qu'un joli proverbe, dont le dialogue, souvent fin et spirituel, fait tout l'agrément. Il n'y a aucun nœud ni aucune intrigue dans la Gageure imprévue : une femme s'ennuie dans un château ; elle invite très imprudemment à dîner avec elle un jeune militaire qu'elle voit passer sur le grand chemin, et le retour imprévu de M. de Clainville lui donne l'occasion de se moquer d'une maniere très piquante de cet époux orgueilleux et crédule. Cette idée est gaie, et seroit dramatique s'il étoit dans les convenances qu'une femme tournât son mari en ridicule devant un autre homme. Si quelquefois, quoiqu'à tort, on a dérogé au théâtre à cette regle de décence, c'est que les maris étoient offerts avec des travers blâmables : M. de Clainville n'en a d'autre que de croire qu'il possede la théorie de tous les arts, et de se flatter de bien connoître les femmes ; un si léger défaut ne justifie pas une pareille mystification.

M. de Voltaire a cependant jugé cette piece avec trop de sévérité : « J'ai vu, dit-il, une comédie où il « n'étoit question que de la maniere de faire des portes « et des serrures : je doute encore si je dors ou si je

« veille ». Il y a beaucoup d'exagération dans ce jugement; la maniere de faire des portes et des serrures n'est le sujet que d'une seule scene; c'est un incident neuf et agréable, qui vient fort naturellement lorsqu'on connoît la manie de M. de Clainville. Le rôle de M. Détieulette est d'un fort bon ton; il y a peut-être un peu de prétention dans son persiflage, mais en général il soutient très bien le genre d'esprit que l'auteur a voulu lui donner. Les deux domestiques sont plus naturels qu'on ne les voit ordinairement dans les autres comédies; ils n'entrent pas trop dans les résolutions des personnages, et parlent de leurs intérêts avec une naïveté qui est assez comique. L'épisode d'Adélaïde est un peu romanesque; mais il étoit nécessaire pour motiver l'assurance de madame de Clainville.

Cette comédie est une de celles que l'on joue le plus souvent dans les châteaux : il suffit d'avoir l'usage de la société pour en bien remplir les principaux rôles : elle peut être mise au nombre de ces pieces qui sont restées au théâtre quoiqu'elles ne soient pas en tout conformes aux regles. On n'a pas besoin d'observer que cette indulgence très rare ne doit jamais tirer à conséquence.

FIN DE L'EXAMEN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

LE MARCHAND
DE SMYRNE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE CHAMPFORT,

Représentée pour la premiere fois
le 26 janvier 1770.

NOTICE
SUR CHAMPFORT.

Sébastien-Roch-Nicolas Champfort naquit, en 1741, dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Fils d'une femme pauvre et qui n'étoit pas mariée, il paroissoit destiné à rester dans la classe la plus obscure. Des protecteurs bienfaisans apperçurent ses dispositions naissantes; ils s'employerent pour qu'elles pussent être cultivées, et obtinrent pour lui une place de boursier au college des Grassins. Le jeune Nicolas (c'est ainsi qu'il s'appeloit alors; il ne prit le nom de Champfort qu'en entrant dans le monde;) le jeune Nicolas justifia par de grands succès l'espoir que l'on avoit conçu de lui. L'influence de cette excellente éducation se fit sur-tout sentir dans ses premiers ouvrages; on y voit une délicatesse de goût et une justesse de pensée qui ne se retrouvent point dans ses écrits postérieurs. La carriere littéraire de Champfort présente deux époques distinctes; celle pendant laquelle il voulut se produire

avantageusement dans le monde , et entrer à l'académie françoise; et celle où, parvenu à son but, il crut ne plus avoir de ménagemens à garder. Quoique l'esprit du siecle fût alors très corrompu, on exigeoit de ceux qui aspiroient à l'académie un respect pour les institutions religieuses et politiques, qui, pour n'être qu'une affaire de convenance, n'en paroissoit pas moins obligatoire. Il étoit bien permis d'attaquer le gouvernement par des réticences, des pensées détournées, et des éloges exagérés des peuples anciens ou étrangers; mais il étoit défendu d'exposer la doctrine dans tout son jour, et de professer ouvertement les opinions anti-sociales des philosophes. Champfort, très spirituel et très fin, observa avec beaucoup d'adresse cette sorte de décence. La seconde époque de sa carriere littéraire offre un aspect tout différent. L'esprit d'indépendance porté à l'excès le plus condamnable, la licence la plus effrénée dans les opinions et dans les discours, l'ingratitude la plus cruelle envers des bienfaiteurs qui perdirent tout à la révolution, l'ironie la plus amere sur leurs malheurs, distinguerent,

au commencement de nos troubles politiques, les écrits et les conversations de Champfort. Ces deux époques seront suffisamment marquées par l'analyse rapide que nous donnerons des productions de cet écrivain.

Champfort, sorti du college des Grassins après s'être brouillé avec ses professeurs, se trouva lancé dans le monde sans avoir d'autre appui que ses talens: mais alors un jeune homme, qui avoit eu des succès marqués dans ses études, étoit accueilli pour peu qu'il eût d'amabilité; on s'empressoit à lui procurer des ressources et à lui faciliter les moyens de réussir. Champfort éprouva plus que personne cette sorte de bienveillance qui entroit dans le ton des grandes sociétés de Paris. Doué de l'esprit le plus vif et le plus piquant, observant avec beaucoup de finesse les travers de la société, en saisissant parfaitement le côté absurde et ridicule, il cultiva dès-lors ce talent pour la conversation qui lui fit tant d'admirateurs et tant d'ennemis, et dont il abusa si souvent dans la suite. Quoique très jeune, il paroît que l'ingratitude entroit déja

dans ses calculs. Se trouvant avec un de ses anciens professeurs, et s'entretenant avec lui sur ses espérances qui n'étoient encore justifiées par aucun succès, il lui échappa ces mots qui peignoient son caractere: « Vous me voyez bien pauvre « diable. Eh bien! savez-vous ce qu'il m'arrivera? « J'aurai un prix à l'académie; ma comédie réus« sira; je me trouverai lancé dans le monde, et « accueilli par *les grands, que je méprise:* ils feront « ma fortune sans que je m'en mêle; et je vivrai « ensuite en philosophe ». On voit quel cas Champfort vouloit faire de ceux qui seroient ses bienfaiteurs; et l'on devine ce qu'il entendoit par la vie philosophique qu'il desiroit mener lorsqu'il auroit fait fortune.

Ayant l'intention de se consacrer entièrement aux lettres, il avoit très bien senti quels étoient les moyens d'avoir des succès prompts et brillans. Le théâtre et les concours académiques étoient des carrieres qui présentoient ce double avantage; Champfort entra en même tems dans l'une et dans l'autre. Son premier essai fut couronné par l'académie françoise. L'Épître d'un pere à son

fils sur la naissance d'un petit-fils est l'ouvrage d'un jeune homme : elle a beaucoup de rapports avec les amplifications qui valurent à Champfort tant de succès à l'université; on y trouve de l'emphase, de la déclamation, et cette espece de prétention et d'apprêt qui fut toujours le défaut principal des ouvrages de l'auteur. D'après ses principes il étoit naturel qu'il dît beaucoup de mal des colleges où il avoit été recueilli indigent et malheureux; aussi ne manque-t-il pas d'employer ce lieu commun:

Veille, pere éclairé, sur ce dépôt divin :
Loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
Des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble;
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs, etc.

Le vieillard, après avoir tracé le plan de l'éducation qu'il faut donner à son petit-fils, plan qui a beaucoup de rapports avec l'Emile de Rousseau, le vieillard fait un retour sur lui-même, et pense qu'il ne sera pas témoin de l'exécution de ses conseils. Cette tournure est poétique: on regrette que l'auteur n'y ait pas mis plus de sensibilité.

L'épître se termine par deux vers sur la mort, pleins de prétention et de faux goût:

> Je t'apprends le secret de vivre et de jouir;
> Ma mort t'enseignera le *grand art* de mourir.

Peut-on employer le mot d'*art* dans une pareille situation? il valoit beaucoup mieux peindre la tranquillité d'un vieillard qui attend la mort sans crainte, parcequ'il n'a rien à se reprocher, et tâcher d'atteindre à la touchante simplicité de ce vers d'un de nos plus grands poëtes sur la mort du juste:

> Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

Il faut cependant convenir qu'il se trouve quelquefois dans cette épître des idées justes et des beautés de diction. Les morceaux sur les passions et sur les premiers pas qu'un jeune homme fait dans le monde, sont brillans et poétiques: il y a de la force et de la vérité dans la définition des lois.

Le premier essai dramatique de Champfort eut autant de succès que son épître. Le sujet de la

Jeune Indienne est puisé dans une anecdote rapportée par le Spectateur : il pouvoit donner lieu à un roman intéressant ; mais il n'est nullement théâtral. Champfort ne profita pas même de toutes les ressources que cette fable présente : le rôle d'un quaker, qui devoit être comique, n'est qu'esquissé, et l'action n'a point les développemens dont elle étoit susceptible. En général tout est froid et mesquin dans cette piece ; elle ne dut son succès qu'à l'indulgence que l'on a ordinairement pour les débuts d'un jeune homme.

Un ouvrage beaucoup plus important assura la réputation de Champfort, et lui procura une place distinguée parmi les écrivains du dix-huitieme siecle. L'académie françoise avoit proposé pour sujet du prix d'éloquence l'éloge de Moliere. Le jeune auteur, qui suivoit assiduement le théâtre, recueillit toutes les réflexions que l'étude de l'art lui avoient suggérées, y joignit celles que lui fournissoit le monde sur lequel il avoit jeté un regard fin et satirique, et parvint à obtenir les suffrages de l'académie sans trop sacrifier aux opinions du tems. Comme cet ouvrage

est le meilleur qu'ait fait Champfort, et qu'il contient de bonnes observations sur la comédie, nous croyons devoir en parler avec quelque détail dans un recueil consacré spécialement à l'art dramatique.

L'auteur n'attache pas une trop grande importance au sujet qu'il traite. Dans ce siecle prétendu philosophique, on conçoit tous les lieux communs que l'on pouvoit se permettre en rappelant que Moliere ne fut pas de l'académie françoise, que son état le priva de quelques avantages sociaux, etc. Champfort évita sagement d'entrer dans ces questions oiseuses: « Je n'ou« blierai pas, dit-il, que je parle de comédie: je « ne cacherai point la simplicité de mon sujet « sous l'emphase monotone du panégyrique, et « je n'imiterai point les comédiens françois qui « ont fait peindre Moliere sous l'habit d'Auguste». Après avoir donné une idée de ce que fut la comédie jusqu'à Moliere, l'auteur définit très bien la maniere dont ce grand poëte l'a conçue et exécutée. « Qu'est-ce en effet, dit-il, qu'une bonne « comédie? c'est la représentation naïve d'une

« action plaisante, où le poëte, sous l'apparence « d'un arrangement facile et naturel, cache les « combinaisons les plus profondes, fait marcher « de front, d'une maniere comique, le dévelop- « pement de son sujet et celui de ses caracteres « mis dans tout leur jour par leur mélange ou « par leur contraste avec les situations, prome- « nant le spectateur de surprise en surprise, lui « donnant beaucoup, et lui promettant davantage, « faisant servir chaque incident, quelquefois cha- « que mot, à nouer ou à dénouer, produisant « avec un seul moyen plusieurs effets préparés « et non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénoue- « ment décele par ses résultats une utilité morale, « et laisse voir le philosophe caché derriere le « poëte ». Cette phrase est un peu longue: les idées auroient été plus nettes si l'auteur les eût détachées; cependant elle présente à-peu-près l'analyse des combinaisons profondes et savantes de Moliere. Champfort observe avec beaucoup de raison que les personnages ne doivent jamais se démentir. Il y a de la niaiserie à croire qu'une leçon, quelque forte qu'elle soit, puisse changer

un caractere. « Jamais, dit-il, Moliere ne montre « les personnages corrigés par la leçon qu'ils ont « reçue : il envoie le Misanthrope dans un dé« sert, le Tartuffe au cachot; les jaloux n'imagi« nent qu'un moyen pour ne plus l'être, c'est de « renoncer aux femmes; le superstitieux Orgon, « trompé par un hypocrite, ne croira plus aux « honnêtes gens; il pense abjurer son caractere, « et l'auteur le lui conserve par un trait de « génie. »

Ce discours, pour être le meilleur qui soit sorti de la plume de Champfort, n'est pas exempt de défauts : il offre le germe des vices de diction qui se montrerent plus à découvert dans les ouvrages qui suivirent. On y trouve un air d'apprêt qui gâte les pensées les plus naturelles; la prétention d'être concis et profond rend la marche de l'auteur lente et pénible; et le ton dogmatique, qu'il ne quitte jamais, fatigue et révolte le lecteur. Ce fut à la même époque que Champfort composa le Marchand de Smyrne qui entre dans ce recueil.

Quelque tems après, l'auteur trouva l'occasion de rentrer dans la carrière oratoire. L'académie de Marseille avoit proposé pour sujet de concours l'éloge de La Fontaine : M. Necker avoit porté le prix à cent louis ; et l'on savoit que M. de La Harpe devoit être un des concurrens. L'espoir de gagner cette somme, et peut-être plus encore le desir de l'emporter sur un homme que Champfort regardoit comme son rival, décidèrent l'auteur à se présenter dans la lice. La notice sur La Harpe, qui fait partie du sixième volume de ce recueil, offre des détails relatifs à ce concours ; nous y renvoyons les lecteurs, qui y trouveront les motifs de la préférence que l'on donna à celui des concurrens qui la méritoit le moins. Nous rappellerons seulement que personne n'étoit moins en état de faire l'éloge de La Fontaine que Champfort. L'affectation dans les idées et dans le style ne pouvoit se concilier avec la bonhommie du fabuliste, dont l'auteur devoit sentir et faire éprouver le charme.

Il ne manquoit plus à Champfort, pour jouir

d'une réputation littéraire affermie, que d'avoir au théâtre un succès plus important que celui qu'avoient obtenu ses deux petites pieces. On les voyoit avec plaisir; mais elles ne pouvoient donner à l'auteur aucune consistance dans les lettres. L'éloge de Moliere lui ayant appris toutes les difficultés d'une piece de caractere, il se décida à faire une tragédie. Tout ce que l'esprit et le travail peuvent employer pour suppléer au talent se trouve dans Mustapha et Zéangir. Le sujet ne coûta point à Champfort de grands efforts d'invention; il avoit été traité par Belin, poëte très médiocre, mais qui connoissoit assez bien les effets dramatiques. L'auteur moderne ne changea rien aux conceptions de Belin; les ressorts les moins importans lui parurent dignes d'être conservés; et comme la piece ancienne étoit à-peu-près oubliée, il crut que personne ne l'accuseroit de plagiat. Tranquille sur le choix et sur la conduite d'un sujet qui par lui-même est très intéressant, le poëte ne s'occupa plus que du style. Il prit Racine pour modele, et autant que l'esprit peut approcher du génie, il imita quelquefois

assez heureusement la douce élégance de l'auteur de Phedre. La véhémence passionnée, le pathétique toujours vrai de ce grand poëte n'étoient pas susceptibles d'imitation: aussi Champfort fut-il froid et sans couleur dans cette partie qui est la plus essentielle de la tragédie. Sa déférence aveugle pour les combinaisons de Belin nuisit beaucoup à l'effet de sa piece : on critiqua avec raison la rivalité des deux freres, qui rend le sujet commun; si Zéangir n'eût été animé que par l'amitié fraternelle, il auroit été bien plus dramatique. Le dénouement est froid et atroce; c'est un long monologue de Mustapha qui attend la mort; l'idée de rendre Zéangir la cause involontaire de la perte de son frere est une cruauté gratuite : loin d'augmenter le pathétique, elle le détruit absolument. Cette piece eut à la cour un grand succès; à Paris elle fut accueillie froidement. La cause du succès fut l'élégance soutenue de la versification qui étoit alors très rare dans les pieces de théâtre; la cause de la chûte fut le défaut d'action et de chaleur.

Les travaux de Champfort lui ouvrirent enfin les

portes de l'académie françoise. Il remplaça Sainte-Palaie, savant estimable, auquel nous devons d'immenses recherches sur nos antiquités. Le discours du récipiendaire présente une peinture très agréable de la chevalerie, et des détails pleins d'intérêt sur les qualités morales de Sainte-Palaie.

Cet ouvrage est le dernier dans lequel Champfort ait gardé la mesure et la réserve que son ambition lui avoit jusqu'alors prescrites. Ici commence la seconde époque que nous avons annoncée: nous allons voir l'auteur secouer le joug qu'il s'étoit imposé avec peine, et donner un libre cours à son ingratitude et à son humeur caustique et insociale.

Très répandu dans les grandes sociétés, il en faisoit les délices par sa maniere de conter, par ses réparties ingénieuses et par ses mots piquans. Les personnes qui l'accueilloient se faisoient illusion sur le mépris qu'il se glorifioit d'avoir pour elles: on lui passoit tout pourvu qu'il amusât.

La preuve de cet aveuglement singulier des grands qui sourioient ainsi aux impertinences des philosophes, et qui renchérissoient même quelquefois sur eux, se trouve dans une anecdote garantie par des témoins oculaires. Sans ce témoignage elle paroîtroit incroyable. M. de C... G... avoit emmené Champfort en Hollande; un jour se promenant dans un yacht où se trouvoit aussi le comte de N..., la conversation tomba sur la noblesse. Champfort paroissoit rêveur et pensif; il se leve avec impétuosité, prend les mains de MM. de C... et de N..., et les secouant rudement, il leur dit d'un ton de fureur: « Connoissez-« vous rien de plus plat et de plus bête qu'un « gentilhomme françois » ? On croiroit que les deux gentilshommes ne répondirent à cette impertinence qu'en jetant Champfort dans le canal: point du tout; ils trouverent le mot charmant, et le répéterent ensuite avec complaisance. Quand on voit dans les grands d'un état un pareil oubli d'eux-mêmes, doit-on s'étonner d'une révolution?

A cette époque où les caracteres se dévelop-

perent avec une franchise que les liens sociaux avoient jusqu'alors contenue, Champfort se montra tel qu'on avoit toujours eu lieu de le soupçonner: il abandonna les protecteurs qui avoient fait sa fortune; et, sans conserver aucun souvenir de leurs bienfaits, il les accabla par les traits déchirans de l'ironie la plus amere. Son intimité avec eux l'avoit rendu témoin de leurs foiblesses; il profita des confidences de l'amitié pour révéler leurs travers, et pour les rendre plus odieux encore par le ridicule et l'exagération. Dès les commencemens de la révolution il alla beaucoup plus loin que les philosophes de 1789. L'historien de sa vie, membre actuel de l'institut national, va nous fournir les particularités que nous avons à rapporter sur la conduite de Champfort à cette époque: « Sans doute, dit M. G., il n'espéroit pas « dès-lors que la révolution nous meneroit si « promptement à la république; mais c'étoit d'o- « pinions et de sentimens républicains que son « cœur et son esprit étoient remplis. Dès le mois « de juillet 1789 il faisoit prier l'entrepreneur « du Mercure de rendre son journal un *peu plus*

« *républicain; car,* disoit-il, *il n'y a plus que cela* « *qui prenne.* Comme la plupart des vrais amis de « la liberté, ajoute M. G., il n'eut pour ainsi dire « qu'à jouir pendant les premieres années de la « révolution. Les intrigues de 1791, le rétablisse- « ment d'un roi fugitif et parjure, la coalition « des reviseurs, le massacre du Champ-de-Mars, « furent les premieres douleurs des patriotes; et « Champfort les sentit plus vivement que per- « sonne ». Champfort condamnoit alors M. Bailly et toute l'assemblée constituante : nous verrons bientôt plus en détail ce qu'il pensoit de cette assemblée.

L'académie françoise, qui avoit reçu l'auteur au nombre de ses membres, alloit être détruite; on ne cherchoit plus que les raisons spécieuses qui pouvoient fonder un rapport. Il paroissoit réservé à Champfort de déchirer tous ceux qui avoient eu le malheur de l'obliger. Mirabeau s'adressa à lui pour avoir un projet de discours; et l'académicien ne rougit point de se servir des armes du ridicule et de la calomnie contre d'an-

ciens confreres avec quelques uns desquels il avoue lui-même qu'il étoit encore lié d'amitié. Ce discours, qui fait partie des œuvres de l'auteur, est dur et tranchant; on y trouve cette grossièreté de ton et de style qui alors commençoit à être de mode : « Vous avez tout affranchi, dit « l'orateur : faites pour les talens ce que vous « avez fait pour tout autre genre d'industrie. « Point d'intermédiaire ; personne entre les ta« lens et la nation. Range-toi de mon soleil, di« soit Diogene à Alexandre, et Alexandre se ran« gea : mais les compagnies ne se rangent point; « il faut les anéantir. »

Dans les premieres années de la révolution la société de Champfort continuoit à être très recherchée ; sa conversation vive et piquante plaisoit beaucoup dans les réunions politiques qui s'étoient alors formées : il contribua à répandre l'esprit révolutionnaire par l'aptitude qu'il avoit à rendre, par des expressions claires et précises, les principes dominans qui n'auroient pas été compris par le peuple. C'est à lui que l'on doit le

mot fameux, *guerre aux châteaux, paix aux chaumieres:* on sait de quel excès cette phrase terrible fut le prétexte et peut-être la cause. Cette influence qu'avoient les discours de Champfort nous a mis dans la nécessité de parler avec quelque détail de ses conversations, objet auquel on attache ordinairement peu d'importance lorsqu'un auteur est mort. Ce qui nous a en outre décidé, c'est que l'éditeur de ses œuvres a compris dans sa collection les notes que Champfort écrivoit pour préparer ses succès de société. Cet homme si brillant avoit peu de facilité lorsqu'il étoit pris au dépourvu: il travailloit longuement ses bons mots; et lorsqu'il les avoit appris par cœur, son adresse consistoit à amener la conversation sur l'objet dont il s'étoit occupé. Les témoignages de ceux qui l'ont connu et le recueil de ses notes sont des preuves suffisantes de ce que nous avançons.

Il est utile de rappeler quelques unes de ces notes que l'on a voulu nous donner, il y a quelques années, comme les matériaux d'un traité

de politique et de morale. On verra quelle étoit la philosophie de l'auteur. Il parle des François et peint ainsi leur caractere : « Le caractere naturel du « François est composé des qualités du singe et du « chien couchant ; drôle et gambadant comme le « singe, et dans le fond très malfaisant comme lui, il « est comme le chien de chasse, né bas, carres- « sant, léchant son maître qui le frappe, se lais- « sant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie « quand on le délie pour aller à la chasse. « L'opinion de Champfort sur les gouvernemens n'est pas moins singuliere : jamais l'esprit révolutionnaire n'est allé plus loin. « Lorsque l'on considere, « dit Champfort, que le produit du travail et des « lumieres de trente ou quarante siecles a été de « livrer trois ou quatre cents millions d'hommes « répandus sur le globe à une trentaine de des- « potes, la plupart ignorans et imbécilles, dont « chacun est gouverné par trois ou quatre scélé- « rats, quelquefois stupides ; que penser de l'hu- « manité, et qu'attendre d'elle à l'avenir » ? Champfort n'épargna pas plus l'assemblée constituante que les souverains de l'Europe. « En voyant, dit-

« il, le grand nombre de députés à l'assemblée « nationale de 1789, et tous les préjugés dont la « plupart étoient remplis, on eût dit qu'ils ne les « avoient détruits que pour les prendre, comme « ces gens qui abattent un édifice pour s'appro- « prier les décombres ». Les philosophes du dix-huitieme siecle ne sont pas plus ménagés que les constituans: Champfort ne les trouve pas à la hauteur des grands principes; il leur reproche fréquemment leur réserve, qu'il traite de lâcheté. Mais d'Alembert étoit le philosophe qu'il détestoit le plus; il fit contre lui une épigramme où les travers du géometre littérateur et bouffon sont assez bien saisis:

Je change à mon gré de visage;
Je deviens tour-à-tour Dangeville et Poisson,
Rimeur, historien, géometre, et bouffon;
Je contrefais même le sage.

Tant que la révolution n'eut pas tout le caractere de férocité qu'elle prit à la fin de 1792, Champfort continua à jouir d'une grande considé-

ration : malheureusement pour lui il se permit quelques traits piquans contre les jacobins. Ces hommes n'étoient pas aussi indulgens que les grands seigneurs : les comités donnerent l'ordre d'arrêter l'indiscret diseur de bons mots. Il avoit juré de ne point aller en prison ; il voulut tenir ce serment. Voici le récit que fait l'historien de sa vie des attrocités que ce malheureux exerça sur lui-même : « Sous prétexte de faire ses préparatifs, « Champfort se retira dans son cabinet. Il s'y en- « ferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son « front, se fracasse le haut du nez, et s'enfonce l'œil « droit. Étonné de vivre, et résolu de mourir, il « saisit un rasoir, essaie de se couper la gorge, y « revient à plusieurs fois, et se met en lambeaux « toutes les chairs : l'impuissance de sa main ne « change rien aux résolutions de son ame ; il se « porte plusieurs coups vers le cœur ; et com- « mençant à défaillir, il tâche par un dernier « effort de se couper les deux jarrets et de s'ou- « vrir toutes les veines. Enfin, vaincu par la dou- « leur, il pousse un cri, et se jette sur un siege où « il reste presque sans vie. »

Champfort survécut à tant de blessures; il eut même pendant quelques mois une apparence de rétablissement: les suites de cette attentat sur lui-même le conduisirent au tombeau le 13 avril 1793.

ACTEURS.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.
ZAYDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillois.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.
FATMÉ, esclave de Zayde.
ANDRÉ, domestique de Dorval.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD, *turc, esclave.*

La scene est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

LE MARCHAND

DE SMYRNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

HASSAN.

On dit que le mal passé n'est que songe : c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois esclave chez les chrétiens, à Marseille ; et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne : cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme : mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six ; et pourquoi faire ?... La loi permet... heureusement elle ne l'ordonne pas. Les François ont raison de n'en avoir qu'une ; je ne sais pas s'ils l'aiment ; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne

faut pas gêner les femmes; on m'a dit en France que cela portoit malheur... La voici.

SCENE II.

HASSAN, ZAYDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chere Zayde.

ZAYDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire: seroit-ce que nos corsaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y a long-tems qu'ils n'en ont fait, et en vérité je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chere Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE.

Et pourquoi les haïr? Parcequ'ils ne connoissent pas notre saint prophete? Ne sont-ils pas assez à plaindre? d'ailleurs je les aime, moi: il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme; je trouve cela très bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense...

ZAYDE.

Quoi?

HASSAN.

Rien. (*à part.*) Pourquoi lui dire cela? c'est détruire une idée agréable. (*haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le ciel bénit ma reconnoissance.

ZAYDE.

Que j'aime votre libérateur sans le connoître! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame! si vous aviez vu... On rachetoit quelques-uns de nos compagnons: j'étois couché à terre, je songeois à vous et je soupirois; un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore; j'étois près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulerent dans ses yeux: tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il? tiens, mon ami, voilà deux cents sequins; retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me leve avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse, je prononce

votre nom avec des sanglots, je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre : j'ai cru faire une action honnête; permets qu'elle ne dégénere pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu; et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais! Il sera heureux sans doute avec une ame si sensible.

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAYDE.

Comme elle doit l'aimer!

SCENE III.

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et

que vous méprisez tant parcequ'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déja vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu;
J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi? Cela vous inquiete ; vous craignez que l'exemple...

ZAYDE.

Non ; je suis sans alarme ; j'espere que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAYDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui... Mais, Zayde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constanti-

nople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre; la beauté est toujours dans sa patrie. Allons; ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puisqu'il le faut

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là

SCENE IV.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chere Fatmé: il me prépare une fète; je fais semblant de ne pas m'en appercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit: c'est sûrement Kaled avec ses esclaves; je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCENE V.

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN *enchaînés.*

KALED.

Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-tems qu'on n'avoit fait d'esclaves. Il falloit qu'on fût en paix; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille d'un mariage, ma chere Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où on ne connoît point l'esclavage... Mauvais pays! Aurois-je fait fortune là? J'ai déja fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déja été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin françois. Rentrons : avancez. Qu'est-ce qui arrive? C'est Nébi. Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplete?

SCENE VI.

NÉBI, KALED, DORNAL, AMELIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN *enchaînés.*

NÉBI.

Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le cadi.

KALED.

Pourquoi donc? De quel esclave parlez-vous? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand? je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant: je parle de votre médecin françois. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED.

Comment? Qu'a-t-il donc fait?

NÉBI.

Ce qu'il a fait? J'ai dans mon serrail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite: elle est incommodée; savez-vous ce qu'il a ordonné?

KALED.

Ma foi! non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED.

Eh!... l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel médecin! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui? L'ignorant! Il a bien fait d'éviter ma colere: il s'est enfui dans mes jardins; mais mes esclaves le poursuivent, et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent!

KALED.

Votre argent? Oh! le marché est bon; il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra? Non, par Mahomet: j'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un médecin: c'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année derniere quand vous m'avez vendu ce savant?

KALED.

Quel savant?

NÉBI.

Oui, oui; ce savant qui ne savoit pas distin-

guer du maïs d'avec du bled, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savans? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des laboureurs? il n'y a qu'à les bien nourrir, et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savans!

NÉBI.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, De qui est-il fils, de qui est-il fils? et quel est le pere, et le grand-pere, et le bisaïeul? Il appeloit cela, je crois, être généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du grand-visir Ibrahim?

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix...

KALED.

Eh bien! le prix: je vous l'ai vendu cher; apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup.

Il y a long-tems de cela: je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles?

NÉBI.

Belle raison! cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe?... Excuse de frippon, excuse de frippon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de frippon! Des fortunes! Vraiment, oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain? Et ce riche Anglois qui voyageoit pour son splin, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue, et m'a emporté mon argent; cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appeloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la derniere foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai seulement pas daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand?

NÉBI.

Maudit infidele! tu crois m'en imposer par des clameurs; mais le cadi me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas: le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très bien que celui des esclaves va tomber, parceque tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah çà, une fois, deux fois; voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCENE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui:

rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un chaland ?

SCENE VIII.

KALED, UN VIEILLARD TURC, LES ESCLAVES.

KALED.

Bon! ce n'est rien; c'est un esclave d'ici-près.

LE VIEILLARD.

Bon jour, voisin: est-ce là votre reste?

KALED.

Ne m'arrête pas; tu ne m'acheteras rien.

LE VIEILLARD.

Je n'acheterai rien? Oh! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à son âge!

LE VIEILLARD.

Eh! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez?

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il possible! Quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins! c'est bien cher.

KALED.

Oh! dame! c'est une Françoise; cela se vend bien; tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux, elle pleure; elle me touche. C'est pourtant une chrétienne, cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chere Amélie!... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment, je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achetent point; vous êtes toujours à roder autour des serrails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible; laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans?

LE VIEILLARD.

Moi, non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas! C'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme! cela est fort différent: mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grace achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras! je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu l'écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis: il t'en feroit le gardien.

DORNAL, *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer! on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

Oh ciel! se peut-il... Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles ames! trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des Negres? eh bien! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose? il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent; emmene ta marchandise si le tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal!

DORNAL.

Chere Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas!

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai!

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie; ce n'est

pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois? (*repoussant Dornal.*)

DORNAL.

Ah! dieu! faut-il que je sois enchaîné!...

ANDRÉ.

Oh! ma chere maîtresse!

SCENE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'en voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi! sans son argent comptant il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable! si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cents sequins. Un, deux... il n'y en a plus que quatre; oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCENE X.

HASSAN, KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

HASSAN, *à Kaled.*

Eh bien! voisin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal; le tems est dur. (*à part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux! Je ne puis les délivrer tous; j'en suis bien fâché: tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. (*à l'espagnol.*) De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc...

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnol? braves gens! un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déja dit: gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (*à Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gen-

tilhomme, c'est sans doute comme qui diroit baron allemand. C'est ta faute aussi, pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue! Je ne connois pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particuliere?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute; la justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN, *riant.*

Le drôle de pays que Padoue! il se passera bien de toi, je m'imagine. (*à André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre! Tu ne fais donc rien?

ANDRÉ.

Hélas! je suis fils d'un paysan; je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien: il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit françois que tu as là?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es François? bonnes gens que les François,

ils ne haïssent personne. Tu es François, mon ami ; il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre !

ANDRÉ.

Généreux musulman, si c'est un François que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je n'ai ni pere, ni mere, ni femmes, ni enfans ; j'ai l'habitude du malheur : ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre ; délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître? Qu'est-ce que j'entends! quelle générosité! quoi!... ces François... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il ton maître?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abymé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc ; il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considere malgré lui.*) Que vois-je! Est-il possible? Je ne me trompe pas ; c'est lui, c'est lui-même; c'est mon libérateur! (*il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent. Il l'aime ; bon! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur! cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais dites-moi donc, comment se fait-il?...par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis? la tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien, je venois pour remplir mon vœu; et c'est vous...

DORNAL.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur! il n'y en a plus pour vous. (*se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins... Kaled, je ne marchande point, mon ami; tenez.

DORNAL.

Quelle générosité!

HASSAN, *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête! Bonne leçon!

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh! cela est juste, cela est juste; il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal.*

Adieu, mon cher maître.

DORNAL.

Que dis-tu? peux-tu penser?... (*à Hassan.*) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidele, s'il a un cœur sensible.

HASSAN.

Sans doute, sans doute; il faut le racheter.

KALED.

Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand... Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins.*

En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment ! cent sequins ne suffisent pas ? un domestique...

KALED.

Eh ! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon ! voilà de la morale à présent.

KALED.

Et puis, un valet fidele, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme... En conscience.

HASSAN, *donnant quelques sequins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme qui est au pain et à l'eau depuis trois ans; cela fend le cœur; cela s'appelle un baron allemand: vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible !

KALED.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit !

Oh ! si jamais on m'y rattrape... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans; allez-vous coucher : il faut que je soupe.

SCENE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous ?

DORNAL.

Je l'amenois à Marseille pour l'épouser; elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien! est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vîte.

DORNAL.

Il n'est plus tems; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah! malheureux! C'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL.

Si elle est belle!

SCENE XII.

HASSAN, DORNAL, ZAYDE,
et peu après FATMÉ.

ZAYDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-tems seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN.

Mon esclave? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

FATMÉ.

Est-il tems? ferai-je entrer?

ZAYDE.

Oui, tu peux... (*Fatmé sort.*)

HASSAN.

Quel est ce mystere?

ZAYDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie : je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne. Je venois vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCENE XIII.

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAYDE.

La voici : voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN, *s'approche et leve le voile.*

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL.

Amélie! ciel!... (*il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE *avec joie.*

Que vois-je? mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chere Amélie, vous êtes libre! je le suis

aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur. (*il saute au cou de Hassan, et veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie.*)

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez, embrassez! il est honnête ce transport-là. (*à Zayde, qui demeure confuse.*) Ma chere amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zayde.*

Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAYDE.

C'est à moi de vous rendre graces. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi? c'est lui...

HASSAN.

Oh! cela est incroyable. A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment non; nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnoit; elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vîte, vîte, un cadi, un cadi... Ah! mais, à propos, on ne peut pas; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chere petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon dieu! nos pauvres compagnons d'infortune!

HASSAN.

Si j'étois assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL.

Ah! mon dieu! non; nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs, moi, je suis riche et je prétends bien...

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (*à Fatmé.*) Va les chercher; qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman, au lieu d'un justaucorps. (*Fatmé amene l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la piece, et de ceux dont il y est parlé; ils forment un ballet, et témoignent leur reconnoissance à Zayde, à Hassan, et à Dornal.*)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.

EXAMEN

DU MARCHAND DE SMYRNE.

Dans son Eloge de Moliere, Champfort a prouvé qu'il avoit assez d'esprit pour expliquer en quoi consiste la bonne comédie; et cependant les comédies qu'il a faites sont au-dessous du médiocre. La Jeune Indienne n'est qu'un roman dialogué; le Marchand de Smyrne ne passera jamais que pour un conte philosophique; et par cette épithete nous entendons ce qu'il y a de plus opposé à la vérité dans tous les genres. Déplacer les hommes, ce n'est pas les juger; envoyer des chrétiens en esclavage à Smyrne, c'est s'exposer à déraisonner sur les mœurs des Européens sans rien dire de curieux sur les mœurs des Asiatiques. En effet les plaisanteries de Champfort sur le Baron allemand sont tellement peu fondées, qu'elles pourroient s'appliquer en Turquie à M. de Turenne, en supposant qu'il y fût à vendre; et ce qu'il dit d'un médecin françois, on auroit pu le dire à Constantinople de d'Aguesseau, de Corneille, et de Racine. Si Kaled, marchand d'esclaves, avoit eu Champfort entre les mains, à quel titre auroit-il pu le vanter à ceux qui se seroient présentés pour le marchander? Auroit-il dit aux chalans : « Pour celui-ci, il fait de « mauvaises tragédies, et des comédies plus mauvaises

« encore; son esprit, et il en a beaucoup, n'est bon « que contre les institutions sociales: il est ingrat, « insolent; plus vous le traiterez avec bonté, moins « vous pourrez compter sur lui; et si vous l'accablez « de bienfaits, il vous trahira ». Certainement, sur une annonce de ce genre aucun Turc n'eût mis de prix à Champfort; et cependant cet écrivain avoit en France des amis, des partisans, et une grande réputation: tant il est vrai qu'il ne faut pas déplacer les hommes pour les juger!

L'intrigue du Marchand de Smyrne ne mérite pas d'être analysée: cet Hassan, délivré à Marseille, qui rachete à Smyrne Dornal son libérateur, tandis que la femme d'Hassan rachete de son côté la maîtresse de Dornal; cet amalgame de sensibilité, de hasard, de reconnoissances, rappelle le fond de nos vieux romans, et semble nous ramener au seizieme siecle. Le public a tout pardonné à l'auteur, en faveur de ses épigrammes contre les institutions sociales. Quand le bon sens aura repris son empire les épigrammes et l'intrigue du Marchand de Smyrne seront également méprisées; et cette piece, la derniere de notre collection, ne paroîtra y avoir été admise que pour montrer jusqu'à quel point la philosophie du dix-huitieme siecle avoit contribué à anéantir en France le goût de la bonne comédie, de tous les ouvrages d'imagination celui qui prouve le plus en faveur des progrès de la civilisation d'une nation.

FIN DE L'EXAMEN DU MARCHAND DE SMYRNE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE VINGT-TROISIEME VOLUME.



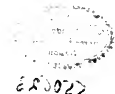
FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

I. J.

L.

M.



FIN DU VINGT-TROISIEME VOLUME.








BIBLIOTECA